MERCVRE DE FRANCE

MERCVRIALE

[Nu]méro 1143 — Novembre 1958

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Tél. ODÉon 02-13 — R. C. Seine 80-493 — Chèques postaux 259-31 Paris

REVUE MENSUELLE

RÉDACTEUR EN CHEF : SAMUEL S. DE SACY

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de trente francs en timbres.

Correspondants du « Mercure » *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger, on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22, rue du Persil, Bruxelles.

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni 3e andar, Rio de Janeiro.

En Grèce, à la Librairie Kauffman, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

Aux Pays-Bas : (représentation exclusive), Éditions Françaises d'Amsterdam Herengracht 477, Amsterdam.

En Suisse (représentation exclusive), Agence de vente des Éditions Françaises d'Amsterdam, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne.

ALEXANDRE ARNOUX

Lumière

J'éprouvais, ce jour-là, un étrange, un pressant besoin de lumière; et je ne trouvais pas à le satisfaire. C'était un matin de la mi-juin, saison pourtant où, d'ordinaire, la nature ne nous la ménage pas trop avarement, où elle rogne à l'extrême la durée des nuits, prolonge sans fin les crépuscules, accorde aux lampes de longs loisirs. On ne se fût pas cru, sans le calendrier et les journaux, en été, à moins de deux semaines de la Saint-Jean et du solstice. Un ciel orageux et charbonneux, que tentait vainement de percer, aux endroits de moindre résistance de la cuirasse de nuages, un soleil d'argent maussade et sali; un éclairage diffus, sans ombres, où tout se brouillait, où les mots de ligne, de plan, de volume, de couleur, de forme n'avaient plus de sens. Je traversais le jardin du Luxembourg, presque désert; les feuillages mélancoliques, trempés, bien nourris des arbres étonnaient, empêchaient seuls de croire à un novembre tiède. Je n'eusse pas affirmé qu'il pleuvait; mais les bouffées d'un vent assez âpre mouillaient mon imperméable.

Fichu temps, hors de propos. J'imaginais, pour m'en divertir, une aurore à Avignon, contemplée du haut du rocher des Doms, une aurore rose dans le Rhône vert qui coule à mes pieds, ou un couchant sur l'Escaut, impalpable, nuancé, ou, plus simplement, le jardin que, grommelant et morose, je parcourais; mais replacé dans sa fine, sa délicate atmosphère d'Ile-de-France, de perle transparente, de poussière d'or, de cris d'enfants. Inutiles efforts,

vite déçus. Mon regard me ramenait à la réalité opaque; mon chapeau mouillé enserrait mes tempes de froid; les massifs de fleurs noyaient leur richesse et leurs accords dans une grisaille jalouse, implacable, dévoratrice de tout éclat.

Quand on ne participe pas aux événements, on lit leur chronique; quand l'amour ne vous remplit pas, on se chante les vers les plus passionnés; quand le manque d'argent, de santé ou de loisir vous condamne à demeurer sédentaire, on se confie aux récits de voyage et, Dinard ou Megève vous demeurant interdits, on explore les pôles arctique et antarctique, les hautes vallées du fleuve des Amazones, ou, moins ambitieusement, on se plonge dans l'Indicateur Chaix, si fertile en noms charmants de petites villes où l'on aurait pu naître, avoir des parents, un tombeau de famille, et que desservent des cars et des trains fort commodément ajustés, où l'on se fabriquerait de si merveilleux souvenirs d'enfance que n'auraient pas usés, eux, les rabâchements de la mémoire. Littérature, suprême remède des démunis, et que des hommes comblés par la fortune et le destin, le monde extérieur et leur âme n'eussent pas inventée sans doute; admirable et peut-être funeste artifice de remplacement. Pas plus que la Science, du reste, et ses rêveries, ses hypothèses irréfutablement induites, déduites et construites, toujours réfutées par l'avenir, toujours recommencées. Quant à moi, ce matin-là de la mi-juin, l'obsession de la lumière me talonnait, ne me lâchait pas. Puisque la ladrerie de ce jour, et d'une longue suite de précédents, tous obscurcis, livides, ne m'en fournissait pas, matériellement, à la suffisance de mon appétit ou, du moins, ne m'en concédait que la dégradation, le reflet pâle, le fantôme exsangue, j'aurais donc recours, selon l'usage, aux livres. Et justement un titre, lu par hasard dans un catalogue ou au dos de la couverture d'un autre bouquin, me hantait. *Histoire de la Lumière*, traduite de l'italien, et dont l'auteur était un certain Vasco, Vasco je ne savais plus exactement de quoi, mais à coup sûr pas de Gama, et directeur de l'Institut d'Optique de Florence. Vasco, la route du Cap de Bonne-

Espérance, la Toscane, voilà évidemment les raisons illogiques, futiles et profondes pour lesquelles, sous le crachin, je traversais le jardin, les dépendances du Palais médicéen du Luxembourg, je gagnais le boulevard Saint-Michel, le carrefour où s'y déversent les rues de l'Abbé-de-l'Epée et Henri-Barbusse; car en ce lieu se dresse la maison d'édition où j'achèterai mon aliment indispensable, le contre-poison imprimé dont dépend provisoirement mon salut.

Un commis de librairie m'a fort courtoisement, et avec une certaine condescendance, renvoyé ailleurs, du côté de Saint-Germain-des-Prés, à un magasin de vente au détail, destiné à la clientèle non professionnelle; ici, on ne livre que par masses et aux affidés, membres ou délégués de la congrégation, qui montrent patte blanche. L'avez-vous remarqué? C'est toujours la même chose; les bouquins que l'on désire vivement, dont l'urgence ne nous laisse pas de repos, veulent qu'on les mérite, nous imposent des épreuves, exigent de nous constance et patience et, tandis que le plus insipide roman s'étale à la vitrine, accroche impudiquement le flâneur, l'ouvrage dont nous ne pouvons nous passer, et qu'il nous faut sur-le-champ, se dérobe, joue à cache-cache avec nous, nous oblige à cent zigzags et choux blancs, se divertit de nos mécomptes, s'amuse à nous exciter par la difficulté, comme la coquette. A cette différence que si celle-ci ne réussit pas toujours, l'autre, l'in-8° ou l'in-16, ne rate jamais son effet. Tout de même, tout de même, il y a une limite à tout. Si la sombre souquenille du ciel se déchirait, si se découvrait un trou bleu, si tombait un rayon de soleil sur les feuilles avides et luisantes, sur une ardoise humide, reflétante, sur une vitre soudain incendiée et qui aveugle, je me moquerais bien d'un livre sur la Lumière, je l'absorberais, elle et non lui, physiquement, goulûment, je ne m'occuperais plus guère d'explication, de classification des erreurs humaines en ce qui la concerne, jusqu'à la dernière, si ingénieuse, machinée si impeccablement, si mathématiquement, que nous ne pouvons, sans mauvaise grâce, lui refuser le nom de vérité. Et si je ne proclame pas cette vérité *définitive*, croyez bien que ce n'est que par pudeur, de longs abus

ayant disqualifié cet adjectif qui passe aujourd'hui pour porter guigne. Sans quoi, sans ce scrupule et cette superstition, je n'hésiterais pas.

Lumière! Aucun problème n'a sans doute depuis les origines, sauf la mort, tant travaillé, tenaillé l'esprit de l'homme, animal de peu de tact, d'odorat pauvre, d'ouïe en somme assez mesquine, à gamme restreinte, animal essentiellement visuel, bien que, sur ce chapitre, l'oiseau le dépasse de beaucoup en acuité. Mais nous nous figurons mal une buse, si prompte à déceler, et de très haut, le mulot de l'herbe ou du sillon, troublée ou seulement effleurée par une question où la métaphysique touche à la physique. Cervelle d'oiseau, disons-nous. Un chien, s'il philosophait, pousserait plutôt son enquête dans le sens des fumets innombrables que nous ne soupçonnons pas, qu'il hume et flaire, qui lui révèlent mieux le monde à coup sûr que nos narines et même, peut-être, notre œil, ne le font pour nous. Souvenez-vous de la Genèse. Que la Lumière soit! ordonne Dieu dès le premier matin de la Création. Primordiale, antérieure de trois jours au soleil, à la lune et aux étoiles, elle règne, séparée d'avec les ténèbres, alors que nous avons encore presque une semaine à attendre la naissance de notre espèce. Vasco Ronchi, j'ai retrouvé son nom, Vasco Ronchi le Florentin insiste sur ce point. La première page de son livre feuilleté, lorsque je l'aurai acquis non loin de Saint-Germain et des Deux Magots, me l'enseignera ou, pour m'exprimer plus exactement, me confirmera dans ma prescience un peu vague encore. Pour nous, et intérieurement, en dépit de tant de théories, d'observations, de calculs, d'expériences, malgré les bienfaits et les ravages de l'esprit scientifique, il en demeure toujours quelque chose; pour nous, fils d'Adam, la Lumière a une existence propre, elle ne nous semble dépendre ni de ce qui l'émet ni de celui qui la reçoit; nous n'arrivons pas, malgré toute notre raison et notre logique, à ne la considérer que comme une sensation, une perception, une réponse de nos organes à une provocation, à nous empêcher de la personnifier mythiquement, de la diviniser, sinon officiellement,

le respect humain nous le déconseille, du moins dans le secret de notre cœur. Je ne jurerais pas que nos physiciens modernes, nos mathématiciens de stricte observance eux-mêmes, évitent absolument le vieux piège, ne cachent pas obscurément, sous leurs équations imposantes, transcendantes et nues, aux lettres grecques, aux signes cabalistiques, auxquels ils ont réduit la réalité ou l'irréalité de la matière, ne cachent pas je ne saurais dire quels résidus magiques condensés, quels symptômes d'un subjectivisme qu'ils condamnent, dont ils prétendent avoir purgé, mieux qu'eux-mêmes, la Connaissance, quels relents, enfin des antiques idolâtries. Et le fait même qu'ils emploient le mot Lumière, qu'ils n'aient pas forgé un terme plus général, moins entaché d'anthropocentrisme, les trahit très évidemment; ils poursuivent l'antique distinction biblique de la Lumière et des Ténèbres. Pour la chouette, pour le nocturne, la clairvoyance commence à ce que nous nommons, nous autres, nuit; et ce qui nous éclaire les aveugle. Et peut-être célèbrent-ils dans leurs chants sinistres à notre oreille, une illumination qui nous échappe et exactement contraire à la nôtre, peut-être les syllabes de Ténèbres, dans leur langage, contiennent-elles une source d'exaltation et de joie, et les équations qu'établit, pourquoi pas? le grave et sage hibou, si bien délivré qu'il paraisse de tout subjectivisme déformateur, comportent-elles encore une frange coupable, n'atteignent-elles pas, elles non plus, la rigueur irréprochable et l'indépendance dont se flattent, non sans quelque démesure, les nôtres, celles que nous imposent les législateurs de notre foi, auxquels nous nous soumettons, nous livrons pieds et poings liés, et d'autant plus dévotement que nous avons plus de peine à vaincre l'hermétisme de leurs grimoires, de leurs algorithmes, de leurs ellipses, de leurs intégrales.

Mais n'anticipons pas. J'ai franchi à peine le seuil de la maison d'édition d'où, par la ruse et le vœu du livre que je désire, je rebondis vers une fallacieuse succursale. Je rentre dans la bise, l'humidité blafarde de ce mois de juin novembral. Et, précisément, au confluent du boulevard Saint-Michel en sa plus haute altitude, des

rues Henri-Barbusse et de l'Abbé-de-l'Epée, bienfaiteur des sourds-muets à qui la privation du sens de l'ouïe rend sans doute la lumière plus chère, j'imagine, mais à peine plus qu'à nous-même, le toucher, l'odorat, le goût, n'entrant que pour une faible part dans notre investigation, notre possession du monde, et le Créateur ne nous ayant pourvus ni des antennes de la scolopendre, ni du nez du chien de chasse, ni du radar des chauve-souris. Assez ressassé; ne nous obstinons plus à rabaisser maniaquement quatre de nos sens au profit d'un seul. La rue Henri-Barbusse aussi ne laisse pas d'évoquer pour moi quelque chose; mes associations d'idées se nouent aujourd'hui, de fort loin, comme il m'advient souvent, à l'appel d'un thème principal non défini; filet négligemment jeté qui ramène parfois des proies surprenantes, à notre insu choisies. Henri Barbusse, l'auteur du *Feu*. Que le diable m'emporte si je devine ce qu'il vient faire dans mes nasses aventureuses, dans ma galère!

Ah! oui, on a débaptisé à son profit, je crois, un morceau de la rue Denfert-Rochereau, le segment qui précède, au nord, l'avenue de l'Observatoire; son nom y a remplacé celui du défenseur de Belfort, substitué lui-même, par un jeu, un glissement de mots familier aux urbanistes, à l'ancienne appellation de la rue d'Enfer, souvenir des sabbats et scandales sataniques voisins, au temps du roi saint Louis. Rue d'Enfer. C'est là, — je démêle le fil, je m'oriente, — que logeait, aux environs de 1808, Malus Louis-Etienne, polytechnicien, officier du génie de l'Armée impériale, ancien pestiféré de Jaffa, homme contemplatif, taciturne, amoureux, qui n'eut que trois passions dans sa vie : sa femme allemande, le silence et la lumière; belle trinité. Le boulevard Saint-Michel n'existait pas à cette époque, les constructions n'offusquaient pas encore le Palais du Luxembourg et Malus, j'imagine, habitait un appartement assez perché, sans quoi il n'eût pas aperçu le couchant reflété, au delà du jardin, par les vitres du Palais. Conditions nécessaires et heureusement rassemblées en ce temps et en ce lieu pour que la théorie de l'émission de Newton, maître indiscuté de la mécanique

et de l'optique, fût frappée d'un coup bas, sans gravité mortelle en apparence et au premier abord, mais dont elle ne se relèverait plus.

Il fallait aussi, ajouté à ces circonstances favorables, un observateur vigilant, d'une pénétration peu commune pour en profiter. A quoi bon les présents de la Providence et des Dieux, dont ils nous comblent sans cesse, nous, multitude incapable, si nulle intelligence n'a puissance d'en tirer parti, de saisir le fait, de rêver lucidement, d'épuiser les ressources du don gratuit? Combien de stériles chutes de pommes avant Newton, de baignoires qui n'ont servi de rien, qu'à décrasser un imbécile, avant Archimède, de fenêtres de châteaux ou de tabatières de mansardes enflammées par le crépuscule avant Malus? Par bonheur, en cette fin de journée de 1808, il était là, sous les combles, notre officier du génie; aucune construction fâcheuse ne lui bouchant la vue du Sénat Conservateur, l'esprit prodigieusement éveillé et actif, dans un de ces moments rares et impartis à très peu d'hommes où se dévoilent soudain des analogies non pressenties jusqu'alors, des contradictions insoupçonnées, des enchaînements extravagants, possibles et inévitables, des vérités interdites hier et brusquement impérieuses. Il semblait assez tranquille pourtant, un peu endormi même. Etat de torpeur de surface à dessous tendus et fulgurants, si opposé à nos agitations habituelles, de fond mou, inerte, état privilégié qui préside aux inspirations sublimes, aux coups de foudre de l'amour ou de la connaissance; tout, alors, se relâche chez l'être élu, rien ne distrait le moindre grain d'énergie de ce qui doit en lui agir et créer; une léthargie, une espèce de mort provisoire où couve, secrète, chargée de toutes les réserves disponibles, la prodigieuse étincelle; étincelle dont celui qui la nourrit intérieurement ne soupçonne pas la violence explosive, dont le plein effet parfois ne s'accomplira qu'à retardement, bien au delà du précurseur qui a ouvert des voies où il a hésité à s'engager, les ombres des barrières abattues. Ainsi de Malus, génial et frustré en partie des fruits de son génie, à qui le destin n'accordera pas de survivre assez de saisons.

Pour le moment, déjà miné par la maladie, au terme d'une journée de soleil, et non pas, Dieu soit loué! aquatique et fuligineuse comme celle-ci où la lumière se retranche hargneusement, boude et découragerait les plus fervents de ses amants, de ses scrutateurs, pour le moment donc, Malus, colonel du Génie, âgé de trente-trois ans, guetté par la tuberculose et l'Institut, observe de sa chambre, à travers un cristal de spath d'Islande, le couchant solaire réverbéré par une fenêtre du Palais du Luxembourg. Il tourne machinalement entre ses doigts le cristal qui jouit de la singulière et mal explicable propriété de dédoubler les images; il ne sait pas qu'il vit une de ces minutes cruciales, historiques, dont l'avenir dépend, un de ces brefs tournants où s'écroulent les hypothèses établies, durcies par la routine, que l'on croit fermement cimentées, et pour quelques générations au moins, peut-être quelques siècles; il répète, assez nonchalamment, sans grande conviction, la vieille expérience d'Erasme Bartholin, qui date de près de cent cinquante ans et sur laquelle a vainement médité Huygens. Et, tout soudain, je n'ai ni la compétence ni le loisir ni le courage de m'occuper du détail, il découvre que la Lumière peut être non seulement polarisée par réfraction, comme on le savait déjà, mais encore par réflexion. L'Optique de Newton, la loi de l'émission corpusculaire, encore indiscutées, montrent leur insuffisance, s'effritent d'abord, vont s'écrouler bientôt. Un trou dans l'explication admise, et elle s'y engouffre tout entière. Crépuscule vénérable entre les millions de crépuscules de notre planète. Empédocle, Lucrèce, Newton enfoncés dans le passé, plus profondément en quelques semaines que des siècles n'avaient réussi à le faire. Augustin Fresnel, en cette saison, a vingt ans. Est-il encore élève de Polytechnique, assidu de Lagrange et de Monge? Débute-t-il déjà dans la carrière, fastidieuse à son goût, d'ingénieur des Ponts et Chaussées? En tout cas un garçon absolument ignorant de Malus, de la Lumière, et que rien ne semble vouer à son étude. Mais le destin marche à pas feutrés, sournois, et ne se déclare qu'échu, en rétrovision, quand on ne peut

plus le nommer destin; nous ne prévoyons assez exactement l'avenir que lorsqu'il s'offre à nous sous les espèces du passé.

Ainsi au carrefour du boulevard Saint-Michel, des rues de l'Abbé-de-l'Epée et Henri-Barbusse, jadis Denfert-Rochereau, plus lointainement encore d'Enfer, entre deux averses, sous un ciel bouché, voici deux semaines environ, me laissais-je envahir, planté comme une borne, par les songeries, et la privation de Lumière m'inclinait-elle à me remplir d'elle et de son histoire. De ce lieu, même du faîte des toits, je pense, on n'aperçoit plus le Sénat aujourd'hui; du reste, je rampe ras de terre et aucun soleil ne risque d'empourprer pour moi quelque fenêtre, et inutilement, Malus ayant accompli sa mission. Je me dirigeais donc, bien arrimé dans mon imperméable et mes songes, vers Saint-Germain-des-Prés et la librairie que m'avait, avec obligeance, indiquée le commis. Mais, intérieurement, j'avais prononcé le nom de Fresnel. Un nom prononcé intérieurement, que le souffle n'a pas expulsé, que l'on n'a pas transmis, pour s'en décharger, à un auditoire, ne fût-ce que de vent, cela vous enchaîne, cela vous commande...

Voilà pourquoi, non délibérément certes, mais obligé et obéissant, je me trouvais huit jours plus tard en Normandie, à Caen, poussière de vieille ville contournée, précieuse et noire incrustée dans une étendue de ville toute neuve, toute rectiligne, vastement aérée; la guerre a changé son visage, dont il ne persiste que quelques traces et rides aimables; ce qui a péri oblique, brisé, étroit et courbe renaît perpendiculaire, parallèle, largement ouvert. Une transformation du même ordre s'opère-t-elle chez les Caennais? Ont-ils moins de recoins, de sinuosités internes, moins de fermentations, de repliements? L'air les pénètre-t-il et les balaie-t-il plus à l'aise? Tout un passé enchevêtré et tassé, condensé sous le poids des générations, se défait-il en eux et se décompose-t-il, s'évanouit-il? Meurent-ils, eux aussi, comme leur cité détruite et reconstruite selon un ordre nouveau, meurent-ils à de très anciennes contraintes, à des hérédités accumulées et tenaces? Nais-

sent-ils à une nature nouvelle? Présagent-ils une race différente, modelée par l'habitat, plus avide d'oxygène, mieux accommodée à l'espace, moins confinée, d'un type mental plus élémentaire et plus libre? Celui qui vit dans une épure, un immense damier, peut-il ressembler à celui qu'emprisonnent les circonvolutions d'un réseau de rues entaillées, inextricables, où le passé s'évapore peu? Qui use de l'ascenseur vertical et du frigidaire, dont l'œil se repaît de lignes normales et de plans nus, de cubes, de polyèdres, de perspectives géométriques et lisses, peut-il se dire le fils, l'héritier légitime de l'ancêtre longuement adapté à l'escalier en colimaçon, à la cave souterraine, aux divagations en volutes, aux fuites capricieuses des venelles aux façades comprimées, ornées baroquement, chantournées, à encorbellements et à pignons? Ces villes que l'avantage des catastrophes a parées d'une si violente, si agressive jeunesse, et qu'aucune durée ne patine, n'humanise encore, ces villes radicales, sans secrets, engendrées par la pulvérisation subite de leurs racines, nous posent des problèmes redoutables que, grâce à Dieu, nous n'avons pas le temps, ou l'envie, d'essayer de résoudre. Remettons à plus tard la métaphysique et les tragédies de l'urbanisme. Ce matin, la Lumière seule nous occupe; intimement du moins; car il bruine toujours; l'été, à la veille de son solstice, ne consent pas à nous éclairer, à nous réchauffer. Quel paradoxe! Comment cet horizon fumeux, ce zénith épais, mâchuré, conviennent mal à mon pèlerinage! Bah! faisons contre mauvaise fortune bon cœur. Les piétés véritables ne craignent pas les contrastes inopportuns; peut-être même une certaine mauvaise humeur, une certaine animosité des circonstances et de la Nature les renforcent-elles, en éprouvent-elles mieux l'essence et l'ardeur.

Me voici donc à deux petites lieues au nord de Caen, à égale distance, à peu près, au sud de la mer, à Mathieu, village irrégulièrement répandu autour de la route droite et plate. Vanité de la gloire! Personne ici ne connaît Augustin Fresnel, sa maison familiale. J'ai beau rappeler aux bonnes gens qu'on y a posé une plaque commémora-

tive il y a pas mal d'années, environ un quart de siècle. Mes interlocuteurs hochent la tête; ils me renseignent du mieux qu'ils peuvent, j'entends par là mal ou pas du tout; il n'est pas facile ne déceler les pistes des plus illustres. J'ai suivi des chemins raboteux, à droite et à gauche de la route, pleins de fondrières, entre des murs râpeux et sans ouvertures ou des haies vives de saules, de sureaux. Que de sureaux surtout, pavoisés en cette saison de leurs grandes ombelles blanches et rameuses qui bouillonneraient de mouches diverses et d'abeilles, qui embaumeraient si l'inclémence de la température ne condamnait pas les insectes à la réclusion, ne gelait pas les parfums végétaux! Je ne m'étonne plus que Fresnel enfant, maraudant par ces mêmes chemins où je vague à sa trace, ait voué les premières heures de ses facultés inventives à perfectionner la balistique primitive et puérile de ses compagnons campagnards, à assurer le tir des sarbacanes, des canonnières où, pour nous mieux exprimer techniquement, des clifoires que l'on fabrique en tapant longuement avec un manche de couteau sur un fragment bien choisi de jeune branche de sureau jusqu'à ce que la tendre moelle se détache d'elle-même et qu'on obtienne ainsi un tube fort propre au lancement par l'air comprimé, à l'aide d'un piston de bois, de projectiles de filasse. Sans doute Augustin avait-il poussé à l'extrême de leur possibilité la tension et le parcours de leur trajectoire et acquis ainsi de la renommée dans un cercle restreint. Je dois constater qu'elle n'a pas survécu aux générations et que les garnements actuels de Mathieu s'en soucient fort peu, l'ignorent totalement d'après mon expérience et m'ont plus fourvoyé qu'aidé dans ma recherche du logis sacré. Peut-être les bombes atomiques, les missiles, l'artillerie stratosphérique remisent-elles au dépotoir des vieilles lunes les aimables et rustiques clifoires de notre jeune âge. Bref, comme on dit, tout vient à point à qui sait attendre activement, à qui ne perd pas patience et ne jette pas le manche après la cognée. A force d'interrogations, de fausses routes, de retours en arrière, je suis arrivé à mon but. Il suffisait de prendre la droite en

sortant de l'agglomération, vis-à-vis la station-service. J'avais tourné à gauche au début de mes tentatives, sur la foi d'une sexagénaire courtoise, édentée, bavarde et d'information peu sûre; la patronne d'un bistro, à l'autre bout du pays, à l'arrêt des cars, m'a mis dans la bonne voie; elle se souvenait de la cérémonie de la plaque, à cause de l'affluence notable des consommateurs et des personnages célèbres, paraît-il, qu'on photographiait pour les journaux, et qui avaient, à cette occasion, bu ses apéritifs, son cidre et son calva. Même qu'il y avait un Prince, un Prince instruit, qui en savait plus qu'un instituteur, et pas fier. Non, il ne payait même pas trop de mine. Pas arrogant, plutôt timide. Ça se passait au mois de juin. Un mois de juin moins pluvieux que celui-ci. Mais les souvenirs trompent; il fait toujours plus beau et plus soleil dans les étés d'autrefois, depuis que le monde est monde, et qu'il s'envieillit...

Un chemin assez retors et très mouillé. Des clôtures d'arbres où s'épanouissent toujours les ombelles des sureaux; des murs jaloux qui ne donnent aucune vue sur les terrains, sur les logis qu'ils gardent. Je n'essaierai pas d'y pénétrer. A quoi bon? Que peut-il rester, derrière ces pierres et ces crépis, d'Augustin Fresnel? C'est pourtant là qu'il a vécu, dans la maison familiale où le Gouvernement des Cent-Jours l'avait relégué et consigné. Que faire? Comment occuper cet exil? Le petit ingénieur des Ponts et Chaussées, royaliste fervent, a abandonné Nyons riche en oliviers et son poste de la Drôme pour combattre le tyran corse débarqué au Golfe Juan; il a subi le triste sort de l'armée du duc d'Angoulême. Le voici, seul avec sa mère, à Mathieu. Il a vingt-sept ans, le bel âge des intuitions fécondes, des découvertes, à la limite des hardiesses inconséquentes et brouillonnes de la jeunesse, avant les menaces de l'installation dans la Science, des savantes scléroses, des honneurs et du dogmatisme de la maturité. Mais comment expliquer cette brusque curiosité de la Lumière? Rien ne nous apprend qu'il s'y soit intéressé pendant qu'il entretenait sans passion les routes dauphinoises et veillait à leurs revêtements. Des tâches

monotones l'accaparaient, l'accablaient. Avait-il déjà commencé les recherches dont il devait tirer sa gloire? Bien difficile de le supposer. Il ne connaît à peu près rien dans le domaine de l'Optique, ses lettres en font foi; il ignore naturellement l'Anglais Young; il ignore jusqu'au sens du mot *polarisation*. Le coup de foudre, à Mathieu. Mystère inélucidable. Léonor Mérimée, son oncle, père, plus tard, de Prosper, l'auteur de *Carmen*, lui envoie quelques livres de Paris; Arago, toujours enthousiaste et généreux, le renseigne, le guide et le protège. Les Cent-Jours, qui ont arraché Fresnel aux caniveaux, au macadam et aux nids de poule, vont profiter magnifiquement à la Science et, par une de ces rencontres singulières que je me plais, excusez ma marotte, à noter, si Waterloo donne, et en juin toujours comme un fait exprès, la victoire à Wellington et à l'Angleterre sur Napoléon-Bonaparte, au même moment le modeste Augustin Fresnel, à deux lieues de Caen, nous fournit une revanche à la fois discrète et grandiose, triomphe à jamais, ou pour longtemps, de Newton dont la mort avait, depuis près d'un siècle, jusqu'à Malus, à peine estompé l'empire; car tout suivra, et la mécanique ondulatoire, qui remplacera la newtonienne, sera, en quelque sorte, fille, et fille à peine illégitime, à longue échéance, de fil en aiguille, des travaux de notre Normand exilé à Mathieu. Ce que, faute de mieux, nous nommons la Providence a parfaitement organisé le système des balancements, engrenages et compensations, à condition seulement que nous y mettions un peu, pas beaucoup, mais enfin un peu, du nôtre; elle s'accommode, elle a besoin de notre coup de pouce individuel.

Fresnel, dans ce trou perdu, derrière cette muraille qui borne mon horizon à quelques coudées, ne possède pas un grand assortiment de livres, d'ouvrages d'instruction ou de référence. Sauf Arago, qui a le flair heureux, personne ne soupçonne son existence et l'œuvre où il s'attache, qui le dévore; personne ne le soutient. L'oncle Léonor Mérimée ne l'encourage qu'avec modération et scepticisme. Quant aux instruments, aux appareils d'expérience, à une ébauche de laboratoire, n'en parlons pas.

L'extrême dénuement, l'isolement, dont l'histoire nous offre tant d'exemples, ont souvent favorisé les inventions prodigieuses. Augustin Fresnel ne dispose que d'une table, de bouts de bois, de carton, de métal, de fil de fer, de ficelle, d'une lentille de fortune, faite d'une larme de miel, et de sa contention, de sa concentration absolues, de son âme entièrement appliquée à un objet unique. Aucun problème, a dit approximativement un mathématicien dont le nom m'échappe, ne résiste à une pensée qui, sous aucun prétexte, pendant le temps nécessaire, des mois, des ans, ne s'en détache pas, pour laquelle l'univers se réduit à sa résolution. Mais voilà, combien d'hommes se trouvent-ils capables de ne pas se laisser entamer par le monde extérieur et, la première flambée d'enthousiasme éteinte, de persévérer dans leur vœu. Fresnel persévère. Napoléon, son ennemi, auquel il n'a plus le loisir de songer, et qui lui a involontairement donné une si belle occasion de s'arracher à sa vie inféconde d'ingénieur subalterne, Napoléon à peine installé à Sainte-Hélène et Louis XVIII réinstallé sur le trône, il a déjà posé les jalons de la théorie qui va régner à son tour, sans conteste, pendant plus d'un siècle. L'émission a vécu; l'ondulation la remplace; les vibrations délogent les corpuscules.

Les apparences cependant, pour la multitude, n'ont pas changé, ou à peine; quelques échos seulement lui apprennent cette révolution qui n'est exactement perceptible et évidente qu'aux cénacles initiés; mais peut-être la sensiblité générale de l'époque a-t-elle subi quelques modifications et le vocabulaire, les cadences des poètes, la palette des peintres, l'harmonie des musiciens reçoivent-ils le contre-coup, stylisé, de ces métaphysiques en perpétuelle ondulation de la physique; peut-être le romantisme et ses succédanés, jusqu'au symbolisme, l'impressionnisme, s'exprimeront-ils et se propageront-ils par ondes, ces ondes au sein desquelles nous vivons si naturellement aujourd'hui, dont la radio nous baigne, alors que les prédécesseurs classiques agissaient plus volontiers par corps et par figures stables, composant et gravant ce qu'on confiera plus tard aux vagues et aux vibrations, peut-être ces concep-

tions de mouvement sans matière nous préparent-elles de loin, et malgré ce que l'avenir devrait en réfuter, à notre antimatière, à ces immenses vides animés, à ces ballets abstraits d'équations où la représentation ne joue pas, et dans lesquels nous baignons, même les plus ignares, les moins conscients, si naturellement aujourd'hui. L'art non figuratif conviendrait-il seul à une ère où les savants ont renoncé à décrire, où ils ne s'adressent plus qu'à l'intelligence pure, où, paradoxalement, on nous propose de la Lumière une explication à laquelle l'œil ne participe plus, qu'un aveugle-né comprendrait aussi bien, ou aussi mal, que le plus clairvoyant d'entre nous?

Je songe à ce Prince dont m'a entretenu la patronne de l'auberge, à l'arrêt des cars, avec une admiration étonnée et un peu déçue, à ce Prince qui ne répondait pas exactement à l'idée romanesque qu'elle se forge de la Principauté. Il existe des lieux qui commandent un certain ordre d'associations des pensées, des méditations et des rêveries, certains paysages et certains mots prédestinés qui rassemblent des choses à première vue lointaines mais fortement et mystérieusement liées. Pourquoi faut-il, par exemple, que chaque fois que je lis, dans quelque programme de T. S. F., sur la bande illuminée de mon appareil de radio, les syllabes d'Hilversum, poste émetteur voisin d'Amsterdam, j'évoque le naturaliste De Vries et les onagres aberrants qu'il y a observés, qui l'ont mis sur la voie des phénomènes de brisure des types, des affolements biologiques, de la création par saut brusque, sans intermédiaire, d'espèces nouvelles? Voilà la théorie des *mutations soudaines* établie, celle de l'*adaptation graduelle* de Lamarck ruinée. Et, pour comble, par une malice véritablement diabolique du destin, cet onagre, c'est précisément l'*œnothera lamarckienne,* filleule ingrate du fondateur du transformisme orthodoxe. Mais ne nous attardons pas à Hilversum. Nous sommes à Mathieu, en Normandie. Quelle fermentation bizarre me dissipe et me disperse ce matin, ou peut-être m'oriente et m'organise selon des lois que j'ignore encore, que je ne découvrirai qu'à l'issue de leur activité, quand elles auront perdu toute vertu et

s'endormiront dans le souvenir et la retraite! Newton est né de l'autre côté de la Manche, à une distance en somme assez médiocre d'ici, dans un pays je suppose vert et humide, abondant en vaches, qui ne diffère pas beaucoup de celui où j'erre parmi les prairies et l'odeur des herbages mouillés, dans un pays fécondé par le sang normand. Lumière, Normandie, pluie fine : un rapprochement qui s'impose à moi, en dépit de son absurdité, de sa gratuité, de son absence de toute justification approximativement raisonnable. Newton, Fresnel, les interférences, la diffraction. Et ce Prince éloquent et timide, toujours un peu contracté, venu de Paris pour célébrer, à ce croisement de chemins où je piétine et m'embourbe, devant ce mur orbe, râpeux et bosselé, à angle dur, — où un voile bientôt arraché cache encore à mes yeux la plaque commémorative d'un moment capital de l'intelligence humaine, — ce Prince venu de Paris pour célébrer celui qui l'a précédé, qui forme le nœud d'enchaînement et de disjonction entre Newton et lui-même. Venu de Paris, certes, mais probablement en passant par Broglie, sa demeure, sa terre familiale, longuement illustrée à travers les générations, par Broglie, en Normandie aussi, au sud-est de Lisieux mystique, à l'orient de Livarot. Un savoureux triangle.

Oui, il y a des lieux prédestinés, je ne me lasse pas de retaper sur ce vieux clou. La Normandie, et en particulier Broglie, le sort les a voués à la Lumière. Rien ne se fonde à son sujet ou ne se réfute, ne s'affirme ou ne se nie en dehors de ce territoire. Car, par un miraculeux concours de circonstances, il a fallu qu'Augustin Fresnel, qui devait asseoir à Mathieu, pendant les Cent-Jours, l'hypothèse solide, qui a duré plus d'un siècle, de la propagation ondulatoire, naquît à Broglie, qui s'appelait alors Chambrais. Son futur père exerçait la profession d'entrepreneur, d'architecte dirions-nous aujourd'hui, de maître-maçon comme on disait alors; le Maréchal de Broglie l'appelle, pour exécuter de vastes travaux, aménager, restaurer et reconstruire en partie le vaste et antique château familial qui couronne la colline, que précède une allée d'arbres magnifiques, qu'entourent des bois de pins, de sapins et

de hêtres. Un personnage à l'emporte-pièce que ce Maréchal, ce Victor-François. La Varende, son voisin de la vallée d'Auge à travers le temps, l'a peint fort incisivement. Héros de la guerre de Sept ans, vainqueur du Prince de Brunswick, disgrâcié à la suite d'obscures intrigues de Cour où l'incapable Soubise, favori de la Pompadour, joua un rôle peu reluisant, exilé dans ses terres, il occupe ses loisirs forcés à les embellir. Homme d'action, il ne peut vivre dans le vide. S'il ne fait pas la guerre, il défriche ou bâtit. On le compare à Cincinnatus, un Cincinnatus assez irrité; le lait d'ânesse qu'il boit réussit mal à calmer la violence de son sang. Bref Fresnel le père, le maître-maçon, quitte, à la veille de la Révolution, Mathieu et s'installe à Broglie pour un assez long séjour, démolit, construit, selon les ordres du maigre, petit et autoritaire Maréchal qui, en dépit du lait d'ânesse, ne devait pas se montrer commode tous les jours. Il se trouve naturellement en rapports quotidiens avec Mérimée, régisseur général des biens du Duc, bientôt il épousera sa fille Augustine dont il engendrera Augustin. L'accouchement a lieu à Broglie, vraisemblablement au château, car je n'imagine guère le jeune couple logeant ailleurs; les vieilles traditions à demi féodales encore en 1788, pas pour longtemps, ne l'eussent pas permis. Et, de toute nécessité, nécessité inexplicable par la logique, mais patente, qui s'impose à moi sans recours, Augustin Fresnel devait voir le jour là, sur cette colline qui domine les maisons du village rassemblé et les hauts pins, sapins et hêtres dont la route qui descend vers l'agglomération et l'église fend en lacets ombreux la forêt de faible superficie mais d'une puissante densité verte, que transpercent maintenant, au cours de l'après-midi, grâce à une éclaircie brève, les flèches rares, filtrées et d'autant plus vives du soleil.

Voir le jour! Comme cette expression dévalorisée par l'usage reprend sa pleine signification et y ajoute même, quand il s'agit d'un nourrisson que la Lumière chérira particulièrement, auquel elle confiera ses secrets, en partie du moins, qu'elle autorisera à pénétrer sa vérité provisoire. Non, certes, Augustin Fresnel ne pouvait ouvrir ses

yeux, rire au premier rayon, essayer de le saisir entre ses doigts malhabiles et ingénus dans un autre canton de la terre. Il a, ici, préparé le sol et l'air à celui qui plus tard jouerait, enfant, sur cette esplanade, dans cette allée, sur ces gazons, sous ces arbres, dans cet ensemble à la fois agreste et monumental, à celui qui, en successeur authentique, en disciple conscient de ses obligations, le réfuterait inexorablement et, pieusement, le nierait. Existe-t-il plus bel et plus fidèle hommage à un maître que de se détacher de son enseignement selon son enseignement même et ses propres méthodes, d'assurer sa continuité en l'effaçant, en l'accomplissant, en le consolidant dans une éternelle et vénérable inactualité. Ainsi s'écrit l'histoire de la connaissance humaine.

Un scrupule, ici, me houspille; sans insistance d'ailleurs, pas trop méchamment. Louis de Broglie, lui, est né à Dieppe, et non à Broglie, comme sa race et les traditions de la Lumière le lui recommandaient. Déplacement familial, villégiature marine, étourderie de la Providence. Elle en commet quelquefois, et nous avons une espèce d'obligation de la corriger discrètement, je le répète en cette conjoncture, de lui donner ce coup de pouce dont, pour ma part, je ne me montre jamais avare. Elle avait trop bien réussi l'affaire Augustin Fresnel; elle ne se méfiait plus d'elle-même. Grâce à Dieu, nous sommes là, nous veillons. Mince accroc en somme si nous considérons que Louis de Broglie a poussé son premier vagissement dans une atmosphère, un milieu purement broglien, transporté en groupe à cette occasion, et toujours en Normandie, que, bien qu'habitant d'ordinaire Paris, il a vécu les seules journées importantes de son enfance et de sa jeunesse, j'entends par là celles de la liberté et des vacances, dans le château, les jardins et les bois de l'antique demeure de ses ancêtres, à cent reprises renouvelée par morceaux et par bouts mais, comme le couteau de Janot, toujours identique à elle-même, et qu'il y a respiré, plus peut-être que les âmes des innombrables hommes politiques, historiens et surtout maréchaux, — aucune famille autant que celle-ci n'a possédé la vocation du maréchalat; il y en avait

un bâton dans presque chaque beauceau, — et que, dis-je, plus que l'histoire, la politique, le maréchalat, il y a respiré les effluves flottants du petit plébéien, fils du maître-maçon de Mathieu, que le destin, et sans bévue cette fois, avait mis au jour, ou à peu près, entre ces murs nobles où se nourrirait de son âme celui qui aurait pour mission principale de l'achever en l'embaumant, de l'ensevelir dans la gloire des théories mortes, incorruptibles, tandis que les vivantes, les agissantes, s'acheminent à leur dégradation, se jettent, par cela même qu'elles triomphent, au-devant de leur destructeur inconnu aux aguets.

L'éclaircie n'a pas duré. Une ondée me force à me réfugier dans l'église, bâtie en partie de cette pierre locale dont La Varende, fort instruit de tout ce qui touche sa patrie normande, m'a révélé le nom, la *roussette*, et qui, ainsi qu'il nous l'apprend très pertinemment, sorte de grès violâtre, prend beaucoup d'éclat sous la pluie. L'auto m'attend devant le porche. Nous repartirons quand il pleuvra moins hargneusement. Ainsi se termine, à l'abri des voûtes catholiques, mon étrange pèlerinage, que m'ont dicté, à l'insu de ma volonté et de moi-même, le besoin, le culte, la religion de la Lumière, l'envie de contrebattre le ciel de grisaille et d'opacité de ce mois de juin hivernal. Il m'a mené, d'abord, ce pèlerinage, au carrefour du boulevard Saint-Michel, de la rue de l'Abbé-de-l'Epée et de la rue Henri-Barbusse, jadis Denfert-Rochereau, plus anciennement d'Enfer (décidément elle ne se soustrait jamais au démoniaque, à la guerre, au feu); je n'ai pas vu, hélas! ainsi que Malus, les vitres du Palais du Luxembourg rougeoyer et lancer des flammes; je ne tournais pas de spath d'Islande entre les doigts. Mais, cependant, j'ai senti Newton vaciller, s'estomper; j'ai assisté aux prodromes de l'agonie de l'émission des corpuscules. Mathieu ensuite m'a accueilli, non loin de Caen et, parmi les clos, les pommeraies et les pâturages, naissaient les ondes; la Lumière se manifestait en changeant de mode; au lieu de me bombarder de projectiles minuscules, invisibles, elle me berçait sur ses vagues. Enfin ici même, à Broglie, dans cette église, au terme de mon voyage, elle se complique,

elle mêle la vibration au corpuscule, elle se dégage de la possibilité de représentation par les sens ou par la pensée, d'un mouvement continu qui l'entraîne avec toute notre époque puissamment logique, irréelle, et, libérée de tout asservissement matériel, de plus en plus elle se rapproche de la pure abstraction mathématique.

« *Si la cérémonie d'aujourd'hui,* disait Louis de Broglie, en 1928, à Mathieu, quand on inaugurait la plaque commémorative sur la maison habitée par Fresnel, *si la cérémonie d'aujourd'hui avait eu lieu trente ans plus tôt, notre orgueil serait sans nul doute retombé dans l'erreur, nous aurions cru la science finie et presque définitivement fixée...* » Lorsqu'on élèvera, non loin de la place où je me trouve, un monument à la gloire de celui qui avait mieux que tout autre le droit de parler d'Augustin Fresnel puisqu'il l'enterrait, quelle vérité nouvelle aura relégué les anciennes? Que sera pour les hommes de ce temps, plus proche peut-être que nous ne pouvons l'estimer, la Lumière? Quel peuple ou quel je ne sais quoi aura détrôné les photons? A quelles probabilités, à quelle rigueur, ou à quelle absence de lois obéira-t-il? Le déterminisme aura-t-il pris sa revanche sur le hasard, hier incontesté, dont l'empire se lézarde? Lumière, problème inépuisable où notre race s'attaque et dont elle s'enchante avec une opiniâtreté ranimée sans cesse, une curiosité d'explication toujours comblée et déçue, une obstination mystique à laquelle la Science sert autant de prétexte que de mobile. Nous avons calculé sa vitesse, mais savons-nous ce qu'elle est? J'imagine les premières questions que se posa Adam, lorsqu'il ouvrit les paupières et qu'il la vit. Emane-t-elle des objets et nous vise-t-elle? La projetons-nous sur le monde extérieur? Existe-t-elle, indépendante et absolument? Et chaque enfant, à sa manière, héréditairement, recommence; et le vieillard poursuit. Solutions provisoires, erreurs et vérités bientôt caduques qui ne durent que quelques générations, trois ou quatre à peine aux siècles de grande excitation et remue-ménage de la connaissance, comme le nôtre, un peu plus longtemps aux paliers d'assoupissement, de digestion paisible, ruminante.

Ai-je mal choisi mon lieu de méditation : cette église de village qu'assiège la pluie, qu'environne la brume? Et ce pays d'herbages drus, de vaches paissantes, de laitages et de crèmes onctueuses toujours en gestation, de clos où s'assemblent et se plaisent les pommiers assurés de la chute la plus moelleuse pour leurs fruits? Pays humide, plat ou peu modelé et gras, mais d'où jaillissent les clochers les plus fins, les flèches les plus aiguës de pierre dentelée, ajourée. Non, le Dieu qui, le premier jour, sépara la Lumière d'avec les Ténèbres qui l'engloutissaient, ne peut s'offenser de ma rêverie, de ses caprices, pour employer un mot savamment barbare, épistémologiques. Une façon, en somme, assez fantaisiste mais non pas sacrilège, de prier. Il y a beaucoup de places, de chapelles non cataloguées, d'attribution incertaine dans la maison du Seigneur. Des souvenirs remontent en moi de mes vies antérieures; cela m'advient parfois au choc imprévu des circonstances. Un d'eux, très englouti et oublié, affleure. Sous le Directoire, quelques mois avant Brumaire, comme, sous-lieutenant récemment promu, je tenais garnison entre deux campagnes à Caen, dressant les recrues, je fis un matin une promenade qui m'amena à Mathieu. J'avais cassé la graine à l'auberge où s'arrêtent aujourd'hui les cars. Andouillette, cidre bouché. Je musardais, l'estomac réchauffé d'un petit verre de Calvados, dans les chemins pavoisés de sureaux; et ce jour-là, où le soleil brillait dans le bleu du ciel, aucun vent aigrelet, humide, ne consignait les parfums, aucune torpeur n'accablait les mouches et les abeilles, chaque ombelle grouillait de vols. A un détour, de derrière une haie, un garnement m'ajusta de sa clifoire et me frappa, au beau milieu du front, d'un boulet remâché d'étoupe, selon les principes d'une balistique perfectionnée. Augustin Fresnel, ou un de ses petits vauriens de camarade enseigné et armé par lui. Comment le discerner? Il fuyait, riant et se moquant, à travers les feuillages,

Louis de Broglie, lui, puisque la destinée m'a rendu son contemporain, j'ai eu l'occasion et la bonne fortune de le rencontrer une fois, dans mon existence actuelle et

transitoire. Au lendemain de la guerre de 1914-18, s'il m'en souvient bien. C'était chez un ami commun, qui l'avait connu au service de T. S. F. de la Tour Eiffel où le Prince, que la renommée touchait à peine, avait le grade d'adjudant. Modeste, il ne se souciait guère de perpétuer la tradition familiale du maréchalat. Un dîner tout intime, à quatre convives. Si je n'y espérais pas de grande révélation vraiment profitable, ma médiocrité mathématique m'en rendant indigne, j'attendais, je l'avoue, un peu d'éblouissement, fût-il obscur et proportionné à mes maigres mérites. L'éblouissement s'est dérobé. Car, notre hôte ayant mis en marche un phonographe, nous avons écouté toute la soirée des disques, et principalement des rengaines, des scies de caf' conc' de 1900 et antérieures. Dranem, Mayol, Polin, Germaine Gallois : *Sous les ponts de Paris, Fascination, Ils sont vraiment très rigolos*... Tout le répertoire y a passé. Et le créateur de la *Mécanique ondulatoire* n'ignorait pas ces textes mémorables, les fredonnait avec une exactitude qui me confondait. La fréquentation des illustres réserve des surprises; leurs petits talents n'étonnent pas moins, plus peut-être, que leur génie. Le galopin dont nul ne soupçonne l'avenir, qu'aucun signe ne distingue, dont on tire les oreilles sans révérence anticipée, et qui, à son tour imprimera son sceau à la courbe irrégulièrement montante de la Science, la ploiera et l'exaltera à sa mesure dominatrice, où est-il, à quoi s'occupe-t-il, qu'emmagasine-t-il en catimini des autres, maîtres, parents et camarades, et peut-être de lui-même, secrètement, jalousement? Une mère l'a-t-elle déjà conçu? Et où? Pas loin d'ici, parierais-je, en quelque coin du terroir normand bien que la vénération des précédents ne me possède pas. Mais il y a, en dehors de toute superstition, des lieux prédestinés. Je me le serine, pour mieux y croire. Le verrai-je dans une de mes vies futures, la prochaine peut-être, ce prodige, ce législateur, ce négateur-constructeur? Je souhaiterai toutefois que le Sort, à ce coup-là, ne me tînt pas pour un comparse absolument négligeable, qu'il daignât, par exception, me considérer, me favoriser. Recevoir entre les yeux l'étoupe mâchée de

la canonnière de sureau d'Augustin Fresnel, n'entendre de la bouche du Prince de Broglie que les couplets de Mayol ou les élucubrations précocement surréalistes de Dranem, cela ne contente pas mes humbles ambitions. Je m'estime pour peu, certes, au regard des Phares, des Prophètes, des grands Initiés-Initiateurs, pour rien même. Et ce rien suffit à ma carrière, au cours ordinaire de mes journées. Mais enfin, de temps en temps, las de cette monotonie, je voudrais bien faire un extra.

PAUL LÉAUTAUD

Journal littéraire

Jeudi 5 janvier 1950

Avant-hier, longue lettre de Maurice Martin du Gard. Il est en vacances à Juan-les-Pins. Il m'a entendu à la Radio, d'abord la grande audition, puis les mots brefs sur *Apollinaire* et la *Chanson du Mal Aimé*. Il me dit qu'aux derniers vers de la strophe que j'ai dite, on sentait que j'étais près de pleurer. Ce qui est vrai. Au dernier vers : *Et des chansons pour les Sirènes,* la voix a failli me manquer.

Il me parle dans la lettre de la Maison de la Presse, rue François-Ier (Guerre de 1914) sur laquelle il veut réunir quelques souvenirs et me consulte sur leur exactitude. Je lui ai raconté un de ces appels mensuels auxquels nous étions soumis, celui-ci en plein été, sous un soleil flamboyant, attendant près d'une heure l'officier chargé de cet appel. Il y avait à ce moment une avance des Allemands vers Château-Thierry qu'on contenait avec peine et qui causait de grandes inquiétudes. Un de nos compagnons d'appel, son képi à la main, s'épongeait le front : « Bon Dieu! Quel soleil! » Je répliquai, sans penser à mal : « Ce n'est pas le soleil d'Austerlitz. » Il s'éloigna de moi et me regarda de telle façon que je crus qu'il allait me dénoncer à l'officier. J'ai négligé de lui en raconter une autre. Une séance de Conseil de Révision, en vue de récupérations possibles, tous à poil, sauf moi,

je m'étais refusé à quitter mon pantalon, sous la surveillance d'un gendarme. Une heure ou plus à passer ainsi. Arrive un officier. S'adressant au gendarme : « Le général est-il là? » Réponse du gendarme : « Il n'est pas encore arrivé. » Encore sans penser à mal, je dis tout haut : « Il se croit sur le champ de bataille, pour arriver en retard. » Mouvement du gendarme. Il s'approche de notre groupe, comme pour découvrir l'auteur du propos. Par un vrai mouvement de camaraderie, tous mes compagnons, dont je ne connaissais aucun, forment barrière sur moi, en se mettant à parler bruyamment. Le gendarme dut renoncer à sa recherche. J'ai oublié aussi mes deux visites à Philippe Berthelot dans son cabinet aux Affaires Etrangères. La première, au moment de ma mobilisation comme auxiliaire, bien que réformé deux fois. Au cours de l'entretien : « Vous savez, Léautaud, l'objectif (de la guerre) : détruire l'Autriche (pays catholique). » La seconde, peu après la fin de la guerre. Au cours de l'entretien, comme occupé de grandes réflexions : « L'Autriche, vous vous rappelez? Il faudrait bien maintenant la reconstruire. » On s'apercevait seulement qu'elle formait un bassin inutile.

Enfin, ce mot qu'il eut un jour : « Cent mille hommes qui meurent dans un combat, ce n'est rien, mais un ami qu'on perd sur un champ de bataille... » Autre chose encore. La guerre de 1914, dès ses débuts, m'avait empoisonné l'esprit, par tout ce qui m'en était raconté. Je m'en ouvris à Philippe Berthelot à ma première visite. J'avais acquis, de 23 à 33 ans, pas mal de connaissances juridiques (sans avoir fait mon droit, — cela correspondait, découverte que je fis, avec ma forme d'esprit), d'abord comme clerc d'avoué, arrivé à l'inscription de premier clerc, et ensuite comme secrétaire d'administrateur judiciaire, chez un as de cette profession, M. Georges Lemarquis. Je demandai à Philippe Berthelot s'il ne pourrait pas me faire nommer Juge de Paix dans un trou perdu de Bretagne où je pourrais être à l'abri, je le pensais, de tous les bruits et propos de la guerre. « Tout le monde veut être le plus près possible de Paris, me dit-il. Vous, vous voulez en être le plus loin possible. C'est très facile.

Réfléchissez. Si vous vous décidez, revenez me voir. Avec « mossié Priant » (il prononçait ainsi, parlant les dents serrées) ce sera fait en huit jours. »

Je n'arrivai pas à me décider, voyant le pour, voyant le contre. Finalement, je renonçai. Ai-je eu tort? Ai-je eu raison? Quatre fois, selon mon humeur, je me dis oui, pour l'un ou pour l'autre. Je crois tout de même que j'ai eu raison. Je ne crois pas que j'ai noté tout cela. Voilà qui est fait.

Dimanche 8 janvier

Les dimanches se suivent et se ressemblant. Déjeuner chez Marie Dormoy. Si elle croit que ses déjeuners ont de l'attrait pour moi, elle se trompe. Elle est vraiment dénuée de tout naturel, de toute grâce, de tout esprit, de vraie féminité.

Le déjeuner terminé, départ pour Versailles, le château, dont je commence à avoir plein le dos. C'est bien la cinquième ou la sixième fois qu'elle m'y emmène. Longue promenade dans les jardins, les allées, les sous-bois. Cela m'assomme. Je m'y ennuie prodigieusement. Je l'ai constaté une nouvelle fois : je n'aime que les villes. Visiter des villes, des bourgades de province, me ravit. Ce qu'on appelle la nature, aucun intérêt pour moi.

Et par surcroît, enfermé dans cette voiture, où c'est toute une affaire pour y entrer comme pour en sortir, dans laquelle je me trouve si mal... Non, non, encore une chose que je n'aime pas. Je le lui ai dit : « Une automobile, de si grand luxe qu'elle soit, pour moi, c'est laid. » Affreuse époque de mécanique.

Tout cela réuni, je suis rentré chez moi dans un état d'esprit d'hostilité! Cent fois mieux seul chez moi.

Cela fait aujourd'hui sept mois que le Chinois a disparu.

Lundi 20 janvier. Minuit

Relu ce soir un livre que j'ai depuis longtemps : *Journaux intimes* de Lord Byron. Me plaisent beaucoup la façon dont il parle des femmes qu'il connaît, avec lesquelles il est en relation, en correspondance. Leur physique compte beaucoup pour lui. Il paraît y avoir été très sensible jusqu'à imaginer ce qui eût été s'il les avait aimées, s'il en avait été aimé. Une lady C..., par exemple : « Je ne dis rien de celle-là. Regardez-la en face et vous oublierez tout le reste. Oh! quelle figure! pour être aimé de cette femme, je bâtirais et brûlerais une nouvelle Troie. » A un autre endroit : « Lady Melbourne. C'est à elle que j'écris avec le plus de plaisir. Ses réponses sont si spirituelles, si pleines de sens, de *tactique* (c'est lui qui souligne). Si cette femme eût été plus jeune de quelques années et qu'elle ait voulu s'en donner la peine, quel fou elle eût pu faire de moi! » Que ces choses me donnent de rêveries! En dehors toutefois de cette passion extrême dont il parle de sa part. Il est vrai que pour cette Lady Melbourne, il note aussi que : « J'y aurais perdu l'amie la plus agréable et la plus précieuse. Une maîtresse n'est et ne peut jamais être une amie. Tant qu'on s'arrange bien ensemble, on est amant, et quand c'est fini, on est rien moins qu'amis. »

Byron! Il est au nombre des quelques hommes dont il m'est arrivé quelquefois de dire : « Ceux-là ont vécu. » Aujourd'hui je dis : « Question de nature. On a la vie à laquelle vous poussent la nature, la sorte de caractère qu'on a. » Je l'ai toujours pensé : notre caractère, notre nature, sont nos maîtres. Ma vie à moi, par exemple, une vie comme dans un placard, la vie d'un bureaucrate, la vie d'un épicier. Heureux que j'aie eu quelque esprit, un certain don (scriptor) pour la rendre moins terne.

Je n'ai jamais rien lu de Byron, ou si, comme il me semble, j'ai essayé une fois, j'ai tout de suite été rebuté. Ce lyrisme presque délirant, ces images, ces métaphores, tout ce romantisme à grands effets, — alors qu'il est si

sobre dans ses *Journaux* écrits à la diable, d'un style bref, — n'est pas fait pour moi. Je suis surpris que Stendhal, esprit précis, ennemi du beau style et de l'emphase, qui passait avoir pour modèle le Code Civil, ait pu s'y plaire. « Je raffole alors de Lara », écrit-il dans sa lettre à Romain Colomb sur sa rencontre avec Byron dans une loge de la Scala de Milan. Peut-être y avait-il en lui un certain côté que ces divagations satisfaisaient? Il faut remarquer aussi qu'il écrivait : alors (1816) et que sa lettre à Colomb est de 1819.

Samedi 28 janvier

Quand je reçois une lettre de n'importe qui, et surtout d'écrivains, avec des expressions d'admiration : je ne la lis pas.

Vendredi 24 février

Un rédacteur de *Combat,* Jean-François Devay, a ouvert une enquête sur cette question : *Faut-il supprimer les générales et les critiques dramatiques?* Invité par lui à y prendre part, je lui ai envoyé cette réponse, qui est publiée aujourd'hui :

« Comme tous les vieux messieurs, je tiens à mes habitudes. Je suis donc partisan des répétitions générales et des premières.

« Egalement partisan du maintien des critiques dramatiques. J'ai connu, pour ma part, de trop grands plaisirs à l'être, sinon pour les pièces que j'allais entendre, du moins pour ce que j'appellerai (bien que j'ai horreur de ce mot), l'atmosphère du théâtre (j'y suis presque né, et à l'âge de trois ans je commençais ma carrière de vieil habitué de la Comédie-Française dans le « trou » du souffleur) et pour le plaisir encore plus vif à écrire mes chroniques dramatiques.

« Ensuite je n'imagine pas un auteur dramatique, un romancier, même un critique littéraire ou dramatique,

pouvant désirer, approuver la suppression des critiques. N'y a-t-il pas là, pour les uns et les autres, un profit d'intelligence, de réflexions, de comparaisons, d'observations, à tirer de tout examen de ces productions. (Qu'est-ce que vous voulez qu'on fiche des témoignages d'admiration? Aucun intérêt). Ecrire, publier seulement trois lignes, c'est être justiciable de l'appréciation de n'importe qui, encore mieux de gens qui ont le plus souvent tout ce qu'il faut pour la donner. Un peu sot, à mon avis, dans sa vanité, celui qui prétend ne l'accepter que si elle est élogieuse.

« Et vous pouvez y compter. Qu'on supprime au théâtre : répétitions générales et premières, en littérature les services de presse. D'un côté les critiques dramatiques, de l'autre les critiques littéraires. Le temps ne sera pas long qu'on verra les directeurs de théâtre, les auteurs de pièces, les plumitifs de tous genres, jusqu'aux lauréats presque hebdomadaires de prix littéraires, réclamer leur résurrection. »

Mercredi 15 février

Madame ... ce soir, visite de cinq à sept heures et demie. Propos de plus en plus significatifs, de plus en plus engageants, s'offrant complètement, me disant que des hommes plus jeunes (me les nommant) beaux hommes, riches, lui ont fait la cour, qu'ils ne lui disent rien! que moi seul... Déjà l'année dernière, elle a eu ce mot : « Vous êtes mon amant spirituel. » En lui parlant, sans la lui nommer, du Fléau, si libertine, si chaude, en gestes, en postures, en paroles pendant le plaisir, je lui ai dit l'appréciation de ... (sans la lui nommer) : « C'est une fille. » Elle s'est récriée : « Pas du tout, on peut être une très honnête femme et faire la putain avec son amant. Moi aussi, je parle. » Comme à sa dernière visite, elle a eu ces mots : « On serait mieux dans votre chambre. » Sans doute, dans sa pensée, le passage au lit. Un moment, elle a voulu me montrer qu'elle a plus de seins que je ne le pense. Commençant à dégraffer son corsage pour me le prouver, je

l'ai arrêtée à temps. Autre mot : « Je sais bien ce qu'il faudrait pour que je prenne des formes. Il faudrait que je fasse l'amour. » Je lui ai dit : « Vous auriez une grande déception. Je ne vous en dis pas plus. Vous chercherez laquelle. Une déception qui tournera à mon désavantage. » Elle ne faisait que dire : « Il faut que je m'en aille », sans se décider à partir. Je ne me tenais plus d'impatience, d'agacement, d'une sorte d'hostilité. Un manque complet d'attrait pour moi. Elle a trente-six ans. Je suis dans ma soixante-dix-neuvième année, et certains exercices bien finis pour moi. Situation complètement ridicule. Quand elle a été partie, quel soulagement!

Dimanche 30 avril

La tortue Paméla s'est réveillée aujourd'hui de son sommeil d'hiver et a pris le chemin du jardin.

Lundi 15 mai

Cette dernière nuit, au lit, réveillé, m'est venu à l'esprit ce travail que j'ai toujours à faire pour mettre *In Memoriam* en état de publication. Sans m'y attendre, cette découverte, que j'ai terminé l'article nécrologique du Fléau d'une manière analogue à la fin d'*In Memoriam*. Curieux. C'est décidément dans ma nature. Je n'y changerai, en tout cas, rien.

Mes séances à la Radio Nationale commencent demain. Robert Mallet m'a donné par écrit le programme des dates et des heures, dans un studio de la rue Paul-Lelong. Il avait parlé de dix entretiens pour commencer. Ce programme n'en comporte que huit. Dix, ou seulement huit, ou plus, cela m'assomme. Je suis, en ce moment, en esprit, encore plus que d'habitude, à cent lieues de ces étalages.

Mardi 15 août

Toutes ces commémorations, ces plaques sur des maisons, ces statues, le « Soldat Inconnu », ces célébrations de « Souvenirs », « Tombeau de Napoléon », « Voies Sacrées », ces pèlerinages des ossuaires, dans le passé comme actuellement, que les journaux relatent et décrivent presque chaque jour, en réalité, les hommes, sans s'en douter, sont profondément religieux.

Samedi 19 août

Je suis depuis longtemps en admiration pour cette pensée de Chamfort : *La plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri*, si profonde, sous un certain sens qu'il est bien probable qu'on doit l'entendre généralement, si amer, si désabusé, expression d'une ironie portée à son plus grand degré, le summum de la déception et de la misanthropie.

Vendredi 25 août

Dans un ancien numéro de la *N.R.F.* (1er septembre 1937) que je n'avais pas coupé, je lis un long morceau de *Un régulier dans le siècle*, de Benda. Du plus grand intérêt, et qui inspire la plus vive sympathie, que j'ai depuis longtemps pour lui. Je ne dirai pas que je l'admire. Je dirais mieux : il me plaît.

Beaucoup de traits de ce qu'il écrit de son « incuriosité » en littérature (p, 403 de ce numéro). Louant Valéry de n'avoir jamais lu Proust, disant que c'est probablement cette incuriosité que Montaigne trouve si bonne pour certaines têtes. Je peux me l'appliquer à moi-même. Je n'ai pas lu un seul des livres parus depuis la libération, dont certains ont été et demeurent si célèbres, comme je n'ai aucune envie d'aller voir les pièces des nouveaux auteurs dramatiques. Quand j'en reçois (des livres), je les donne,

ou, découpant l'envoi, les mets à ma porte, pour qui voudra les prendre. Il peut paraître y avoir là du parti pris, mais c'est ainsi, désintéressement complet. Mon siège est fait, et ce que j'ai dans la tête m'intéresse bien davantage. Donc rien de neuf de ma part.

Vendredi 15 septembre

Aujourd'hui, dernier *Entretien* à la Radio. J'aurai à y retourner pour la révision de l'ensemble, les parties mal venues à recommencer, à mettre au net, comme les parties excessives à retrancher, la Radio ensuite exerçant sa censure. Robert Mallet se propose de demander à Rouveyre et à Billy de venir à la Radio, faire, chacun, devant le micro, un portrait parlé de moi, tel que l'un et l'autre me voient.

Robert Mallet m'a fait part : 1° Maurice Noël, du *Figaro*, lui a demandé s'il pense qu'il pourrait me demander un texte du *Journal* pour le *Figaro littéraire*. 2° Marcel Thiébaut lui a fait, par téléphone, la même demande pour la *Revue de Paris*. Dans les dispositions dans lesquelles je suis concernant le *Mercure*, j'ai dit oui pour les deux demandes : qu'il dise à Maurice Noël que je désirerais qu'il s'agisse d'un texte un peu étendu, et pour Marcel Thiébaut qu'il lui demande quel nombre de pages. Avec *La Table Ronde*, à laquelle je dois également donner un morceau littéraire, pour compenser les fragments pour la mort du « Fléau », cela fait trois. Je l'ai dit à Robert Mallet : « Le *Mercure* va en faire, une tête! »

Comme je lui parlais de l'édition du *Journal* et que, sur ce sujet aussi, je ne suis plus dans les dispositions de le donner au « Mercure », Robert Mallet m'a développé tant de raisons pour le donner à Gallimard : la seule maison d'édition française qui compte à l'étranger, qui réunit aujourd'hui les écrivains qui comptent : Valéry, Gide, que mes *Chroniques dramatiques* ont été connues comme elles le sont parce qu'éditée chez Gallimard, que la maison ne recule pas devant des centaines de mille francs de frais

pour la publication des ouvrages qu'elle juge en valoir la peine (exemple actuel : les *Carnets privés* de Valéry, remarquables au dire de Mallet, que Mme Valéry a donnés à Gallimard, qui va les faire photographier, ensuite dactylographier, ensuite en organiser l'impression, etc., etc., un travail d'au moins sept ans), qu'il se pourrait bien qu'on fasse de tout mon *Journal* un volume de la Collection de la Pléïade (détail qui ne m'intéresse pas le moins du monde, j'ai horreur de ce genre de volumes) enfin tant de choses à la fois justes, sensées et engageantes, qu'il se pourrait bien que je me décide pour Gallimard. Et encore?... Le vrai est que tout cela m'assomme.

Samedi 30 septembre

Longue lettre de Marie Dormoy. Elle se défend de la froideur de son accueil dimanche. Elle lui donne comme cause ce que je lui ai écrit dans une lettre à Rouvray, la mettant au courant de l'invitation de Sacha Guitry à la première reprise de son Debureau, qu'il y aurait une condition à cette sortie du soir. C'est le seul point de sa lettre de ce matin : elle n'admet pas de « condition ». Je lui ai dit : « Vous avez des côtés prétentieux en diable. »

C'est une sotte et vaniteuse complète. Elle sait beaucoup de choses, elle a une certaine culture, mais elle n'a pas l'intelligence de son savoir. Je pense même souvent que son vieil ami Michelot ne lui a pas rendu service en lui donnant cette culture : musique, théâtre, littérature, beaux-arts, dans l'idée de faire d'elle une chanteuse, une actrice, une romancière, et qui n'a abouti à faire d'elle qu'une bibliothécaire. Ce qui me donne raison de dire que ce n'est pas le savoir qui compte, mais la disposition innée, naturelle.

Exemple de sa réflexion courte en toutes choses. Elle m'a opposé, pour mon absence volontaire au déjeuner des Mallet, la façon régulière dont je vais aux déjeuners Malakoff (quand Mme Gould est à Paris). Il ne lui est pas venu à l'idée, sachant mon régime de nourriture : à déjeuner,

pommes de terre, à dîner pâtes, sans pouvoir varier, ce qui au reste convient à mon âge, que, si peu que je mange, il m'est agréable de changer quelquefois de menu. Et de plus, Mme Gould est pleine d'attentions pour moi. Elle m'a fait faire, au commencement de l'été, un très agréable voyage à son domaine de Normandie, le Robillard, très beau manoir XVIIIe, très beau domaine.

Non, non. Elle a bien une pauvre tête.

Reçu ce matin *La Table Ronde* d'octobre. Des pages merveilleuses, sensibles, évocatrices, de Jacques Porel, le fils de Réjane, sur ses relations avec Marcel Proust, portrait de celui-ci plein d'intérêt. Je me retiens de lui écrire mon plaisir de cette lecture. On a si facilement l'air d'un complimenteur banal. Egalement, des lettres de Bernanos, sur la fabrication, je dis bien : FABRICATION, de ses romans, qui ne me font pas regretter de n'avoir pas lu une ligne de lui. Je n'aime pas non plus les gens qui écrivent le mot de cinq lettres dans leur correspondance. Non plus ceux qui l'ont dans leur conversation. Ce qu'était, par exemple, Valéry, toutes les cinq minutes.

Lundi 23 octobre

Qu'on songe à ce qu'on aurait perdu, si, pour sa participation à la Fronde, La Rochefoucauld avait eu le sort de Chalais et de Montmorency!

Lundi 19 février 1951

Une heure après-midi, téléphone de Jean Denoël qui sort de chez lui : Gide est mourant.

Ce matin, dans *Combat*, cette note :

« André Gide est atteint, depuis quelques jours, d'une affection pulmonaire. Son médecin personnel communique le bulletin suivant : « Nuit calme. Etat stationnaire, Le malade demeure très faible. » »

Il y a quinze jours, Jean Denoël, lui rendant visite, avant son départ pour rejoindre Mme Gould à Juan-les-

Pins, Gide, se sentant atteint (je l'avais déjà trouvé très changé le soir des *Caves du Vatican*), lui avait dit : « J'ai bien peur que vous ne me revoyiez pas. »

Mardi 20 février

Mallet vient me prendre à Fontenay à 2 h. 15. Rue Vaneau. Le trottoir plein de photographes. Dans l'entrée, feuillets de papier pour s'inscrire. L'ascenseur bloqué. Nous montons les 6 ou 7 étages. Je trouve, dès l'entrée, Denoël, Amrouche. Dans une sorte de petit salon, des gens font queue pour pénétrer dans la chambre où Gide est étendu sur son lit. Amrouche et Denoël me font entrer directement par une petite porte au fond du couloir. Je passe dans la ruelle du lit voir Gide de tout près, étendu, le visage très pâle, très reposé, phénomène habituel dans la mort, les mains croisées sur sa poitrine. Je suis peu resté, les larmes me prenaient. Un peintre, de l'autre côté du lit, sur un grand carton ou toile, dessinait. Ce matin on a pris un moulage de son visage. Ensuite, Roger Martin du Gard à ma sortie. De nouveau, photographes. Il est bien probable que je vais aller à Cuverville avec Mallet. Il doit me téléphoner quand il saura quand est l'enterrement.

Lundi 26 février

Robert Mallet m'a téléphoné tantôt. Parlé de la cérémonie Gide à Cuverville. Je lui ai développé, avec amitié, mais sans ménagement, tout ce que j'ai noté plus haut à ce sujet, à savoir que lui, tout le premier, a manqué aux désirs exprimés par Gide, en amenant avec lui sa femme, sa sœur et le mari de celle-ci, qui n'avaient rien à faire dans cette cérémonie, lui seul ayant qualité pour y être présent. Que, pour ma part, je regrette de n'être pas allé à Cuverville seul, par mes propres moyens, cela eût-il dû me coûter une certaine dépense. Il a voulu m'expliquer qu'usant de la voiture de son beau-frère, il a été bien

obligé de l'emmener, et les deux femmes. J'ai maintenu, et il a fini par s'y rendre : il a manqué de fidélité aux désirs exprimés par le mort. A la fin il s'est rendu, et je l'ai senti déchiré de chagrin et de remords, et touché de ma façon de lui parler franchement sur tout cela. Je lui ai dit, comme un bon conseil : « Ne dites pas un mot de notre entretien chez vous. Croyez-moi, pas un mot. Tout ce petit débat entre nous deux seuls, absolument. » Un quart d'heure après, nouveau téléphone. Proposition de nous rendre tous les deux, le beau temps venu, à frais communs, à Cuverville, sur la tombe de Gide, pour y marquer le sentiment, le souvenir, que tout l'odieux de ce qui s'est passé jeudi a empêché.

Mardi 27 février

Quelle correspondance me valent depuis deux mois ces *Entretiens* à la Radio. Six ou huit lettres chaque jour. J'ai dû le noter : dans le nombre, pas mal de lettres de jeunes gens, et surtout des lettres de femmes, la plupart expliquant très bien leur plaisir à m'entendre. Je n'ai pourtant pas caché mon âge dans mes *Entretiens*. Rouveyre m'avait prédit cela et je n'avais pas voulu le croire. C'est lui qui voyait juste.

Ce soir, téléphone d'un M. Bauër de la Comédie-Française. Comment a-t-il eu mon numéro? Il me demande si cela me ferait plaisir d'assister à la première du *Dindon* de Georges Feydeau? Je lui dis que j'en ai peu vu et je questionne : « C'est un vaudeville? — Oui. » Je dis alors que je n'y tiens pas. Aussitôt cette idée me vient : « Ce qui me ferait plaisir c'est de voir Ledoux dans Tartufe. — Mais certainement. On donne Tartufe dimanche soir. » J'explique que la question de transport m'embarrasse. J'habite Fontenay (ce que ce M. Bauër sait), que les autobus dans Paris s'arrêtent à 9 heures du soir. Il me dit aussitôt qu'on pourrait s'arranger pour me faire reconduire. Je lui dis que je n'accepterais jamais qu'on se dérange ainsi pour moi. Enfin, que je vais voir : « Très

bien. Si vous vous décidez, un coup de fil, et les places seront au contrôle. »

Qu'est-ce qui leur prend? Ils me découvrent, ils se mettent à me connaître, à m'offrir des entrées pour tel spectacle qui m'intéresserait. Moi qui suis le fils d'un souffleur d'autrefois, qui avait une certaine réputation comme tel, moi qui dès mes trois ou quatre ans étais un habitué de ce théâtre, qui y circulais (côté scène, Foyer des artistes) comme chez moi, cela m'aurait fait grand plaisir, il y a quelques années. Aujourd'hui, avec l'état de ma vue, sortir le soir est toute une affaire.

Dans le dernier numéro d'*Aspects de la France*, 23 février, presque tout entier consacré au Maréchal Pétain, un long article de Georges Gaudy sur la bataille de Verdun, qui est à mon avis d'une malfaisance complète, à patronner de la guerre, des sacrifices des troupes, de la hauteur de leur abnégation, au total un panégyrique guerrier absolument haïssable, et une hostilité anti-allemande qui est bien dans la ligne du journal. Ils ignorent ou veulent ignorer la répartie d'un « poilu » à Poincaré, en tournée sur le front : « Tu sais pourquoi tu te bats? — Non. »

L'article de Pierre [*illisible*] sur ce paradoxe du chef, cette merveille d'intelligence! Pauvres hommes qu'on grise en les traitant de héros, alors que la guerre n'est qu'une duperie et fait d'eux des dupes.

Jeudi 8 mars

A 4 heures je reçois de Marie Dormoy le texte d'une étude à la fois morale et physique sur le ménage Gide, surtout sur la personnalité de Mme Gide, sur lequel elle me dit qu'elle aimerait à avoir mon avis. Je me suis mis aussitôt à le lire. Mon avis, à ma grande surprise, remarquable et émouvant. Et ce résultat pour moi : d'un coup je la vois tout autre.

Mardi 13 mars

Colette, ses livres comme son théâtre, c'est de la littérature commerciale. Il n'y a qu'un seul grand écrivain aujourd'hui, c'est M. François Mauriac. Je n'ai pas lu un seul de ses romans. Ses articles me suffisent. On sent que ce qu'il écrit lui tient à la chair, est vraiment lui. C'est le véritable écrivain, celui dont les écrits expriment à ce point l'homme qu'il est. La littérature extérieure à son auteur est sans intérêt. Je sens que M. Mauriac doit faire chaque jour son examen de conscience et qu'il n'en est pas toujours satisfait, comme son esprit, changeant, versatile, se donnant, se reprenant, au hasard des jours et des circonstances, brûlant ce qu'il a adoré, adorant ce qu'il a brûlé, se reniant lui-même. Il est plein d'intérêt.

ETIENNE BUTHAUD

Paul Léautaud

Bassoche et Littérature

« Si Léautaud pouvait savoir... », lira-t-on dans la conclusion des pages qui suivent. Oui, si Léautaud pouvait savoir que M. Etienne Berthaud, Conseiller à la Cour d'Appel de Poitiers, l'a pris lui-même comme sujet d'un discours prononcé le 16 septembre 1958 à l'audience solennelle de rentrée! Sans doute, comme le suppose Marie Dormoy, éclaterait-il « de ce rire strident qui cachait la plupart du temps son émotion ». Sans doute conviendrait-il aussi, comme il faisait à l'égard de la critique, que son œuvre écrite était offerte au jugement du public, et que la postérité était bien libre enfin d'en faire cas.

Monsieur le Premier Président,
Monsieur le Procureur Général,
Messieurs,

S'il convient, suivant les instructions de Léon Bérard, lorsqu'il rétablit le discours de rentrée en 1931, qu'un magistrat prenant la parole au cours d'une audience solennelle en présence des autorités civiles et militaires, du barreau, des auxiliaires de justice et de l'élite de la société locale, témoigne par une dissertation érudite et élevée de l'aptitude et du goût de la magistrature pour

la science du droit et les choses de l'esprit... vous m'en trouvez fort marri!

Ne serait-ce pas outrecuidance de ma part que d'aborder la science du droit devant vous, Messieurs, et devant vous, messieurs les Avocats et messieurs les Avoués, qui m'avez accueilli, après vingt-cinq années d'Afrique loin des disciplines juridiques classiques.

Nos longues audiences, nos travaux quotidiens, notre spécialisation, notre routine, peut-être, sont pour les choses de l'esprit, bien souvent, une barrière que j'hésite à franchir.

Mais, ils sont nombreux, « les gens de l'esprit », poètes, romanciers, artistes, qui, à leurs débuts, ont approché la science du droit, le Palais et « les gens de justice ».

Etudiants en droit, Paul Verlaine, Guy de Maupassant, Barbey d'Aurevilly, Jules Renard, Maurice Maeterlinck, Remy de Gourmont, Jean Moréas, Emile Verhaeren, Henri de Régnier, Maurice Barrès, Paul Valéry, Marcel Proust. Et ma liste est bien incomplète! Ils manquent d'enthousiasme, avouons-le!

Jules Renard était étudiant en droit. Dans un salon il est présenté à Banville : Poète et étudiant en droit. « Poète, c'est bien, dit Banville, mais étudiant en droit... » Renard lui affirme qu'il allait au cours aussi peu que possible. « Banville, écrit-il dans son *Journal*, parut me sourire d'une manière bienveillante. »

Paul Valéry qui attend Gide à Montpellier et qui craint, devant passer un examen de droit, de ne pas avoir beaucoup d'heures libres, lui écrit en 1891 : « Si vous saviez ce que c'est que le droit vous me plaindriez sérieusement. »

En 1893, Marcel Proust vient de terminer sa licence en droit. Son père décide qu'il fasse un stage chez un avoué. Marcel lui écrit : « Quant à l'étude d'avoué, je préférerais mille fois entrer chez un agent de change. D'ailleurs sois persuadé que je n'y resterai pas trois jours. Entre plusieurs maux il y en a de meilleurs et de pires. Je n'en ai jamais conçu de plus atroce dans mes jours les plus désespérés que l'étude d'avoué. » Il entra cependant chez un avoué mais son stage ne se prolongea pas au-delà du premier

mois; ce fut sa tentative la plus sérieuse d'une carrière bourgeoise.

Maurice Maeterlinck était avocat au barreau de Gand. « Ses ruches, ses fleurs et surtout la poésie l'intéressaient plus que ses dossiers. »

Emile Verhaeren avait fait son droit à Louvain. Il se rendit compte au bout de trois ans que la carrière d'avocat n'était pas faite pour lui.

Tristan Bernard quitta la robe d'avocat pour la rédaction en chef du *Chasseur de chevelures* et du *Journal des vélocipédistes.*

Jean Moréas était destiné à la magistrature. Son père, Procureur Général de la Cour de Cassation, à Athènes, l'envoie étudier le droit en Allemagne; à Heidelberg il délaisse rapidement « Digeste et Pandectes pour les longues beuveries dans les brasseries ».

Clercs de notaires : Alexandre Dumas, Sully Prudhomme, Edouard Pailleron, Francis Jammes.

Daumier avait été clerc d'huissier. N'est-ce pas là qu'il rencontra pour la première fois ceux qui devaient lui fournir les motifs de ses satires les plus mordantes?

Greffier en 1887, le poète Jehan Rictus, l'auteur des *Soliloques du Pauvre.*

Balzac fut clerc de notaire et clerc d'avoué. Il rencontra les basochiens qu'il décrira plus tard et en particulier Mᵉ Guillonet-Merville, le futur Derville, l'avoué du colonel Chabert. Il abandonna la procédure en 1819.

En 1841, Edmond de Goncourt commence son droit et, pour apprendre la procédure, entre dans une étude d'avoué. Il abandonne sans regrets. « L'étude d'avoué, écrit-il dans *le Journal,* c'est le bourbier des mauvaises passions. » Son passage dans une étude d'avoué, note André Billy, ne se révèle que dans le second chapitre de *Charles Demailly :* le portrait de l'avoué Nachette a un accent si balzacien qu'on pourrait croire à un pastiche.

Clerc d'avoué le peintre Luc-Albert Moreau, l'inoubliable illustrateur de *La Naissance du jour* de Colette, du *Chant funèbre pour les morts de Verdun* de Montherlant, du *Silence de la Mer* de Vercors; de son commerce avec la

procédure il n'avait gardé que la psalmodie de certaines phrases qui nous sont rituelles.

Clerc d'avoué le poète Max Jacob en 1900 :

M'as-tu connu marchand de journaux
A Barbès et sous le métro?
M'as-tu connu marchand d'marrons
Au coin de la rue Coquillère?
Aide à la foire au pain d'épice
Défenseur au juge de paix.

Il avait passé sa licence en droit avant de devenir critique d'art. On retrouve dans ses livres plus d'une figure rencontrée d'abord dans l'étude de son patron.

▶

De l'un d'entre tous ces basochiens j'ai choisi de vous entretenir : Paul Léautaud, auteur de *Passe-temps, Propos d'un jour, Le Petit ami,* clerc d'avoué et secrétaire d'administrateur judiciaire. Choix curieux pour un discours de rentrée, penseront certains qui n'ignorent point la vie et les propos féroces — il ne nous a pas épargnés — de celui que je veux évoquer devant vous. Ce choix, Monsieur le Premier Président, votre connaissance parfaite de l'homme et de son œuvre vous l'a fait approuver.

Je dois de vifs remerciements à Marie Dormoy et à Mᵉ Maurice Garçon qui ont bien voulu me guider dans cette étude et qui me font l'honneur d'assister à cette audience solennelle.

Paul Léautaud, chroniqueur dramatique sous le nom de Maurice Boissard de 1907 à 1941 au *Mercure de France,* à la *Nouvelle Revue Française,* aux *Nouvelles Littéraires,* qui fut « un des censeurs, peut-être le moins indulgent, du théâtre en France mais un des plus subtils et des plus originaux ». Paul Léautaud, « animaliste » dont le domicile était transformé « en un véritable centre d'hébergement pour bêtes égarées » et où il écrivait chaque soir son *Journal Littéraire* avec une plume d'oie, à la lueur d'une

bougie au milieu de ses chats et de ses chiens. Paul Léautaud, ses boutades, ses moqueries, ses sarcasmes, son cynisme; on l'a dit sec et féroce mais quel effort il lui fallait faire sans cesse pour maîtriser sa pitié, sa bonté. « Ses attendrissements sont toujours coupés par une sorte de rire. » Paul Léautaud, triste, solitaire et secret, pour qui « quand cela est nécessaire, on peut tout cacher, tout taire, tout goûter en silence, même la tendresse qu'on éprouve pour sa mère ».

Paul Léautaud, écrivain, dont la prose donne à qui sait lire « sous la grâce de l'ironie la plus sévère et la plus sûre, des leçons de langue ».

En 1950, grâce à Robert Mallet, les Français découvraient Paul Léautaud. Vous vous souvenez de ces entretiens radiophoniques — trente-huit émissions de novembre 1950 à juillet 1951 — dont le succès fut considérable avec une légère pointe de scandale. Les auteurs eurent les honneurs d'une interpellation à l'Assemblée Nationale; les magazines fixaient l'image « à la fois touchante et ridicule » de Léautaud. On ne pouvait plus ignorer celui qui n'avait vécu que pour écrire.

« Je n'ai senti, vu, entendu les choses, les sentiments, les gens que pour écrire. Je préfère cela au bonheur matériel, aux réputations faciles. J'y ai même sacrifié mon plaisir du moment, mes plus secrets bonheurs et affections, même le bonheur de quelques êtres devant le chagrin desquels je n'ai pas reculé pour écrire ce qui me faisait plaisir à écrire. Je garde de tout cela un grand bonheur... Ecrire d'abord, j'y sacrifierai l'univers. »

J'admire l'écrivain et son œuvre. « Il écrit bien » ou plutôt il « n'écrit pas ». Sa spontanéité, la justesse et la brièveté de l'expression sont chez lui de constantes merveilles (Robert Kemp). Il hait le style de ces gens qui ne peuvent voir une femme laver à un ruisseau sans parler de Nausicaa à la fontaine. Le sien est « brusque, faussement sec, savoureux jusque dans ses incorrections; il fait de lui le vrai neveu des gens d'esprit du XVIII[e] siècle, voire du XVII[e] » (Marcel Arland).

Je crois entendre au moment où je prononce ces mots les gloussements qui ponctuaient les entretiens à la radio de Léautaud et de Robert Mallet. Admiration? Grotesque et ridicule! « Il n'y a rien d'admirable, disait-il, le mot admiration me fait pouffer. Il arrive qu'on intéresse, qu'on distraie, qu'on plaise. Rien de plus.. les gens qui se poussent du col pour ce qu'ils écrivent, qui sont heureux des compliments me font pitié. »

Et comme chaque fois qu'il trouvait des gens qui s'éblouissaient sur ce qu'il écrivait, il me répondrait : « Vous n'avez probablement rien lu de la littérature française. »

Paul Léautaud est né à Paris, 37, rue Molière, le 18 janvier 1872. Quelques jours après sa naissance, sa mère, Jeanne Forestier, une actrice, l'abandonne pour reprendre ses tournées. On le mit en nourrice.

« Vous ne pouvez savoir ce que c'est que d'avoir grandi tout seul, de n'avoir jamais eu sa mère. On en garde pour toujours quelque chose de dur et maladroit. »

Sa véritable mère fut une vieille bonne, Marie Pezé, qu'il appelait « Maman Pezé » à qui son père Firmin Léautaud, acteur puis premier souffleur à la Comédie-Française, l'avait confié à l'âge de deux ans et demi. Des promenades avec « Maman Pezé » sur la Butte Montmartre, des jeux nautiques dans le bassin de la Place Saint-Georges, trois fois par semaine dans le trou du souffleur à la Comédie-Française, et, en 1881, il suit son père qui s'installe à Courbevoie.

A seize ans, en butte aux vexations de sa belle-mère qui le chargeait des corvées ménagères, du lavage de la vaisselle et aux injustices de son père, il va travailler à Paris : employé à la Compagnie des Indes, à la lessive Phénix, à la Compagnie des Eaux de Pougues, à la Compagnie d'Assurances « La Nacion », puis à *La République Française* qui était le journal de Jules Reinach à l'époque du boulangisme.

Il s'engage en devançant l'appel dans un régiment de chasseurs à pied et est réformé quelques mois après à

cause de ses yeux. Après un stage dans une ganterie dont le directeur était l'oncle de l'auteur dramatique Georges Beer, et où il débitait aux clients des douzaines de gants en écrivant des vers, aux moments de répit, sur les papiers de la maison, il entre en 1895, comme troisième clerc, chez Mᵉ Barberon, avoué, 17, quai Voltaire. Entre temps il avait quitté son père et s'était installé à Paris, dans un hôtel, rue Monsieur-le-Prince.

On avait indiqué à Léautaud qu'il pouvait trouver au Palais l'adresse des études d'avoué demandant un clerc. Bien qu'il n'eût en poche que quarante sous par semaine pour vivre, il répondit à l'annoncier — il s'est toujours appliqué à ne faire que ce qui lui plaisait : « Oui, mais je n'irai pas sur la rive droite. Il faut que l'étude soit sur la rive gauche. » Il trouva une étude quai Voltaire. Il se présenta comme futur étudiant en droit et, à la faveur de ce mensonge, il fut tout de suite agréé. Il méditait, peut-être, cependant, si l'on en croit ses écrits « l'ambition de revêtir la robe et de défendre, dans ce costume et par sa parole, ceux-là qui méconnurent le Code ».

Il débute chez Mᵉ Barberon comme troisième clerc à 50 francs par mois. « Ce qui m'a sauvé, c'est la régularité. Du pain, du fromage, une tasse de café, tels étaient mes repas que je prenais chez moi, pendant près de dix ans sans que j'en fusse le moins du monde privé... J'avais aussi comme ressources supplémentaires les rôles que je faisais dans certaines affaires. On me donnait cinquante centimes. La place réservée à l'énoncé des parties et au conclusum, je les complétais avec des tirades des tragédies de Racine que je savais par cœur. »

Ces fantaisies entraînaient les reproches du principal, M. Bertin, l'un des rares hommes qui ont échappé aux railleries dont Léautaud qualifiait ses supérieurs et ses égaux. « Il est vrai qu'il vaut dix camarades de lettres, celui-là, par l'intelligence qu'il a très vive. »

On lui confie au début les dossiers d'Assistance judiciaire et surtout des dossiers de divorce. « J'ai vu là, de bien belles histoires conjugales. L'expérience que j'ai faite

du mariage m'a donné en plus une prodigieuse admiration pour le courage qu'il demande. »

Plus tard il rédigera les requêtes de quelques grands divorces, celui du pamphlétaire Henri Rochefort et celui de la femme du peintre La Gandara, l'illustrateur des « Stances » de Moréas.

Il « fait le Palais », ces courses le remplissent d'aise. « Il y avait de la vie, là. » Il court les justices de paix. On trouve à plusieurs reprises dans son *Journal* le souvenir de ses promenades dans Paris au hasard de ses courses de clerc d'avoué. Il flâne et il rêve « arrêté un peu à jouir paresseusement du paysage ou assis sur un banc... n'ayant plus d'yeux et d'âme, soudainement, que pour mon Paris, ce qui m'en est visible comme ce qui m'en est caché, là où toute ma vie se sera déroulée ».

Parfois il s'échappe. Un pèlerinage au cimetière Montmartre sur les tombes de Stendhal et de Renan. Une visite aux anciens hôtels de Stendhal, rue de Richelieu et place Favart. En allant à la justice de paix de la rue d'Anjou, il passe devant la Comédie-Française : « Que de souvenirs de ma petite enfance : Victor Hugo, l'épée d'Hernani, les cadeaux de Mlle Bartet au jour de l'an et de mon adolescence... demeuraient pour moi dans tous ces couloirs, foyers, bureaux garnis de tableaux. »

Il parcourt les rues de son enfance : rue Clauzel, rue Bréda, rue des Martyrs. Il aime les rues de Paris. « Il y a dans les rues, dans tout leur mouvement, leurs perspectives, les couleurs différentes des boutiques, selon les heures, les saisons, des beautés. »

En 1902 Léautaud quitte l'étude de Me Barberon et entre chez M. Lemarquis, syndic et administrateur judiciaire. Ce praticien aimait son métier au point que, partant en voyage de noces, il se fit faire par Léautaud une liasse de dossiers pour les étudier en voyage! Au cours de la liquidation de l'affaire de Panama, il avait été désigné comme mandataire des obligataires. Il remit à Léautaud un historique de l'affaire. « Vingt pages, quand je lus cela, ce fut un émerveillement pour moi. Il y a plus de profits

à tirer pour le style auprès de tels hommes qu'auprès de n'importe quelle de nos célébrités littéraires (il y a longtemps que je suis arrivé à cette opinion, c'est le dernier mérite d'un livre que d'être bien écrit... au sens rhétorique). »

Près de M. Lemarquis, Léautaud prit plaisir aux négociations secrètes et aux longues discussions avec les créanciers et leurs avoués.

Il débute avec l'affaire Humbert. Lorsqu'en 1933, Me Maurice Garçon dans son livre *La Justice Contemporaine* notait tous les détails de l'affaire Humbert, ignorait-il, peut-être, que celui qu'il rencontrait bien souvent dans les bureaux du *Mercure,* et qu'il avait défendu en 1926 au cours d'un procès avec sa propriétaire, était le jeune clerc qui avait apposé les scellés au 15 de la rue Auber à la banque fondée par les frères de Thérèse Humbert. Les coffres étaient vides, « ainsi apprit-on que depuis dix-huit ans Thérèse Humbert et les siens avaient vécu d'une formidable mystification ».

Thérèse Humbert prétendait avoir été instituée légataire universelle par un multimillionnaire américain, Crawford, suivant testament fait à Nice en 1887. En fait, Crawford n'avait jamais existé. « Gravement, écrit Me Maurice Garçon, avoués et avocats avaient soutenu des procédures, gravement des magistrats avaient jugé des causes inexistantes. Depuis l'origine tout était mensonge, des héros de roman sortis de l'imagination fertile d'une aventurière avaient pris vie à l'ombre des feuilles bleues délivrées par les huissiers. »

Il faut lire avec quelle verve Léautaud raconte l'affolement de tous ceux qui, devant l'espoir d'héritage fabuleux des Humbert, avaient confié leur argent. Je songe, en particulier, au portrait d'un colonel en retraite qui, au moment où Léautaud, de bon matin, plaçait les scellés, se présenta en pantoufles, dans une houppelande, coiffé d'un madras et qui, dans l'après-midi, avait repris pour venir à l'étude, son pantalon à la hussarde, son chapeau tromblon, sa rosette et sa canne à torsades.

Thérèse Humbert avait un hôtel avenue de la Grande-

Armée, sa loge à l'Opéra, sa chasse aux environs de Melun et recevait les personnages les plus importants de la politique, de la finance... et de la magistrature! « Ces niais, tous ces niais! », s'écrie Léautaud.

Chez Lemarquis, Léautaud traite d'autres dossiers importants, la succession de Cronier, administrateur des Raffineries Say, qui s'était suicidé, et la succession Dehaynin.

Il accompagne son patron à l'hôtel Cronier, rue de Lisbonne. Dans le grand salon tous les gens de loi travaillaient, notaire, commissaire-priseur, experts, « clercs à chacun », au milieu des meubles, des candélabres à moitié emballés, de la paille sur les rampes de marbre, les tapisseries des murs. Il note dans son *Journal* :

« Toute une famille vécut là, riche, puissante, heureuse, peut-être, puis un soir rentrant là, seul, un homme se tua. Jaluzot a plus d'estomac. Ce n'est pas lui qui se tuera jamais, il est au-dessus de l'honneur. Il avait une jolie figure, intelligente et distinguée, ce Cronier. »

La veuve Dehaynin pour échapper à ses créanciers, transportait d'hôtel en hôtel les restes de sa fortune. Un jour, elle convoqua Léautaud dans un hôtel.

« Elle me fit revêtir sous mon pardessus une pelisse de femme, me fourra des couteaux dans mes bottines tout autour des chevilles et plaça une petite pendule sur ma tête, mon chapeau bien enfoncé par-dessus. Elle-même, sa fille et la vieille tante se garnirent sous leurs manteaux de toutes sortes de choses... nous sortîmes de l'hôtel, la démarche seulement un peu lente, l'attitude un peu guindée. J'étais le premier, le plus tenu à des précautions avec les couteaux dans mes bottines et la pendule sous mon chapeau. »

Léautaud quitte l'étude Lemarquis en avril 1903, à la suite d'un incident avec le principal. Le patron qui ne voulait pas désavouer son principal, mais qui était satisfait du travail de Léautaud, lui demande de continuer à venir tous les matins jusqu'à l'achèvement de la liquidation de la succession Dehaynin. Celle-ci terminée, il reçoit une gratification importante. Il donne des leçons de français à

un jeune Chinois que lui avait procuré Marcel Schwob. Il travaille pour celui-ci, il a préparé l'Index du *Parnasse satyrique*. Grâce aussi aux heures de lectures en remplacement, l'été, de Paul Valéry chez André Lebey, il va vivre. Ce temps sera un moment heureux de sa vie...

« Je les compte. Le compte n'est pas long. Le matin chez M. Lemarquis, le reste de la journée à moi. J'avais des loisirs, l'esprit tranquille, un peu d'argent dans ma poche... Je passais mes soirées libres enfermé chez moi, à lire ou à écrire, heureux devant mes papiers. »

Paul Léautaud, clerc d'avoué et secrétaire d'administrateur judiciaire, est déjà un écrivain.

▶

Les hasards de ma carrière ont voulu qu'avant d'abandonner définitivement la Régence de Tunis et de rejoindre votre Compagnie, j'ai vécu rue de Condé en face de l'hôtel où Beaumarchais écrivit *le Mariage de Figaro*.

Alfred Vallette, en quittant le 15 de la rue de l'Echaudé-Saint-Germain y installa le *Mercure de France*. Léautaud a habité dans ce quartier plusieurs années avant de se réfugier à Fontenay-aux-Roses, et a travaillé au *Mercure* de 1908 à 1941. J'ai pu à loisir retrouver les maisons de sa jeunesse, ses habitudes, les rues et les pierres qui lui étaient chères, rue de l'Odéon, les Galeries, rue Monsieur-le-Prince, rue Bonaparte, rue de Seine, rue Saint-Sulpice, rue des Quatre-Vents, et surtout rue de Condé, où il habita au 11 puis au 29 — « cette calme rue de Condé où il n'y avait ni boutique, ni véritable commerce d'aucune sorte », disait Rachilde.

Le voici dans sa petite chambre au sixième de la rue de Condé. « Je rentrais chez moi à six heures, je dînais, à six heures et demie j'avais fini et je lisais jusqu'à minuit... j'ai passé plusieurs années le soir à des lectures dont le souvenir me reste merveilleux car sorti de l'école communale je ne connaissais rien et j'avais une grande curiosité de connaître. » Ses années de grandes lectures : Verlaine, Baudelaire, Mallarmé et puis Molière, Voltaire,

La Rochefoucauld, Chamfort, Renan et surtout Stendhal.

Suivons la rue de Seine. Il est entré au bureau de tabac qui existe encore entre la rue Saint-Sulpice et la rue Lobineau. Valéry l'attendait et ils firent chemin ensemble. Ils gagnent l'hôtel Henri IV, rue Gay-Lussac, où habite Valéry. Ils vont parler de Baudelaire et de Mallarmé devant le guéridon, le cahier de papier écolier couvert de notes et le fameux tableau noir. A la nuit, ils partent en promenade dans Paris. Ils montent sur l'impériale d'un omnibus et vont aller de terminus en terminus jusque dans les quartiers les plus excentriques.

Il aperçoit, rue Soufflot, Verlaine à la terrasse du café Mahieu en compagnie d'Eugénie Krantz. Il achète un bouquet de violettes et le lui fait remettre par un jeune garçon. « Verlaine a porté le bouquet à son nez pour en respirer le parfum, en regardant de tous côtés d'où il pouvait lui venir. J'ai repris mon chemin... »

Il est monté chez Marcel Schwob, rue Saint-Louis-en-l'Isle, s'est assis près de son lit. Il va partager son repas. Ils parlent de Régnier, de Rachilde, de Jarry, de Fargue. Marguerite Moréno, la femme de Schwob, est au théâtre. Elle rentre et Léautaud, cet homme que l'on prétend féroce, va pleurer en l'écoutant réciter « le Balcon » et « l'Invitation au Voyage ».

Chez le petit bouquiniste, un peu en retrait face à la rue des Beaux-Arts, il achète les deux volumes en originale de *la Correspondance* de Stendhal. « Rien qu'à les entrevoir je pense que je vais avoir un tel plaisir à les lire que j'ai comme envie de retarder ma lecture. »

Ce soir, avant de regagner ses « deux charmantes pièces sous le toit », de la rue de Condé, accompagnons-le au Luxembourg, il se récite du Baudelaire :

Sois sage, ô ma douleur et tiens-toi plus tranquille
Tu réclamais le soir, il descend, le voici
. . . .
... Vois se pencher les défuntes années
Sur le balcon du ciel, en robes surannées
Surgir du fond des eaux le regret souriant...

« Quel admirable paysage ces vers! Je me les disais ce soir, assis sur un banc, dans le Luxembourg vers huit heures. Le crépuscule donnait à tout le jardin une profondeur infinie et une vapeur légère flottait. J'étais sur la terrasse non loin de la porte des serres. Dans la partie basse du jardin, le jet d'eau montait et redescendait presque sans bruit. Bientôt le tambour commença à battre. On allait fermer. Je songeais que j'avais devant moi un beau paysage baudelairien... »

Les premiers vers de Léautaud paraissent en 1893 et 1894 dans le *Courrier Français* entre un poème de Raoul Ponchon et une caricature de Willette. Il écrivait cent à cent cinquante vers par jour sur une étrange table de 1 m. 50 de long sur 30 centimètres de large que son ami Van Bever appelait « l'établi à rimes », dans la chambre qu'ils habitaient ensemble rue Monsieur-le-Prince. Il vivait sa crise élégiaque et poétique. « Arrivé à quarante ans, écrit-il, avec un millier de vers dont la beauté me mérite d'être bafoué, voilà ma seule ambition. »

Van Bever était devenu secrétaire au Théâtre de l'Œuvre que dirigeait Lugné-Poë. C'était l'époque héroïque de ce théâtre, les premières représentations d'Ibsen et de Maeterlinck. Léautaud accompagnait très souvent Van Bever à ces soirées orageuses du théâtre de l'Œuvre et c'est là qu'il va commencer ses relations littéraires.

En 1895, il se fait donner par Lugné-Poë un mot d'introduction près de Vallette, directeur du *Mercure de France*. Le *Mercure de France* était installé dans l'appartement de Vallette et de Rachilde au 15 de la rue de l'Echaudé-Saint-Germain.

André Billy nous raconte comment un soir de décembre 1889, chez « la mère Clarisse » qui tenait au 23 de la rue Jacob, « le Buffet Alsacien », brasserie fréquentée par la jeune littérature, Louis Dumur, Ernest Raynaud et Alfred Vallette avaient envisagé de ressusciter la revue *la Pléiade* morte à son sixième numéro. Quelques jours plus tard, réunis au Café Français près de la gare Saint-

Lazare en présence de Jules Renard, principal actionnaire, le *Mercure de France* était fondé. Le premier numéro, le 1er janvier 1890, s'ouvrait sur un article-préface de Vallette : « Le *Mercure* n'aura pas de programme, chacun y sera absolument libre, responsable de ses seuls dires et point solidaire du voisin. » « Cette jalouse et parfois ombrageuse indépendance restera jusqu'à la mort de son directeur la caractéristique du fameux périodique à couverture mauve. » (A. Billy.)

Vallette, cet ouvrier de lettres cherchant à faire l'œuvre aussi bien que possible était poitevin par sa mère, une paysanne de Saint-Loup, dans les Deux-Sèvres. Elle avait épousé un typographe parisien. N'oublions pas, non plus, que le *Mercure* était imprimé jusqu'en 1940 à Poitiers.

Vallette reçut Léautaud dans ce petit appartement qui « va devenir le rendez-vous de tous ceux qui ont quelque chose de nouveau à dire », par ces mots qui étaient tout un programme : « Il n'y a besoin d'aucun mot d'introduction pour venir ici. »

Les premiers vers de Léautaud sont acceptés. « Elégie » paraît dans le *Mercure* quelques mois après. En septembre 1896 le *Mercure* publie un « Sonnet » de Léautaud. De tous les poèmes écrits par Léautaud, quatre seulement ont paru. Avant de s'engager dans les chasseurs il avait tout brûlé. La crise poétique était terminée.

Vallette avait ajouté après avoir lu les vers de Léautaud de sa voix « à petits souffles — elle ressemblait à celle des mères supérieures à qui les choses de la religion en ont beaucoup fait voir » — disait Adrienne Monnier : « Ecrivez donc en prose. »

Les premiers écrits en prose de Léautaud, *Essais de Sentimentalisme,* qui paraissent au *Mercure* en 1896, dépendent encore de la « crise poétique ». Le *Mercure de France* était l'antre du symbolisme, Léautaud vivait le mouvement symboliste et « ni la poésie, ni les tics du symbolisme ne font défaut aux *Essais de Sentimentalisme* ». (Pascal Pia.)

Mais déjà « la crise philosophique » avait débuté. Renan, Taine, Stendhal et Barrès avaient pris la place de Baude-

laire et de Mallarmé. Depuis 1893 Léautaud commence à écrire son *Journal* et il y note, alors que paraissent *les Essais de Sentimentalisme :* « Il serait temps d'écrire sans s'occuper des autres livres. Après tant de réflexions, d'essais, je dois posséder ma manière ou bien je ne la posséderai jamais. Il serait temps d'écrire tranquillement, librement, comme si j'étais le seul vivant. Quittons le souci des livres, des maîtres. C'est de trop penser à eux qui m'a paralysé jusqu'ici. Soyons nous-même, si c'est possible, si c'est possible! »

Dès 1898 il prépare avec Van Bever les *Morceaux choisis des Poètes d'Aujourd'hui,* cet ouvrage que, vers la fin de sa vie, il semblait renier, mais Robert Mallet devait lui répondre à la radio : « Que vous le vouliez ou non vous avez été et vous demeurez un divulgateur de la poésie française car on ne peut faire l'histoire de la poésie en France sans tenir compte de votre anthologie, on ne peut faire une étude sérieuse qui n'ait pour base ce que vous avez écrit sur les poètes que maintenant vous maltraitez. »

Au moment où paraissent ces *Poètes d'aujourd'hui* en 1900, Léautaud a déjà entrepris *le Petit Ami.* Ce livre qu'il avait rêvé élégiaque et barrésiste, qu'il avait commencé sur un ton Anatole France et qu'il avait recommencé, résolu à écrire rien que selon lui « comme cela viendrait », paraît aux étalages des librairies le 18 février 1903.

Vous savez que dans ce livre tout est autobiographique et particulièrement « la retrouvaille » avec sa mère alors qu'il avait vingt-neuf ans. Sa mère! le drame de sa vie, nous lui devons *le Petit Ami* et les *Lettres à ma Mère* que Marie Dormoy devait publier en 1956. Elle découvrait après la mort de Léautaud dans un tiroir une petite boîte contenant quelques tiges desséchées, munies d'une étiquette portant ces mots : « Fleurs envoyées par ma mère le 13 novembre 1901. »

« On n'a pas de chance avec une maîtresse, écrit Léautaud, on recommence avec une autre. Mais une mère! c'est comme la vie! On ne l'a pas deux fois et quand c'est raté, c'est tout à fait. »

Quelques jours après la publication du *Petit Ami*, son père qui avait tant d'indifférence à son égard meurt. Cette mort va lui inspirer les pages d'*In Memoriam*. Ces pages « ont un accent de vérité et même parfois de brutalité dans la franchise qui a pu choquer mais ne peut pas laisser indifférent ». (R. Mallet.)

En 1907 Ferdinand Hérold abandonne la chronique dramatique du *Mercure*. Remy de Gourmont engage Léautaud à la prendre. Il refuse d'abord. Sur les instances de Vallette, il finit par accepter. Il va collaborer au *Mercure* et signera ses chroniques Maurice Boissard. Léautaud va exercer sa critique durant cette période qui est celle d'une sorte de révolution dans l'art du théâtre : mise en scène, diction et jeu des acteurs. « Supprimer l'emphase, retrouver le naturel dans l'expression et les gestes, restituer au décor sa fonction qui est d'évoquer plutôt que de distraire, cela nous paraît aujourd'hui peu de chose, mais pour ceux qui s'étaient assignés une telle tâche — (Antoine, Copeau) — c'était un peu soulever les montagnes. Léautaud les a défendus de toute sa chaleur et de tout son pouvoir de persuasion. » (P. Waldberg.)

Mais ce critique dramatique écrit surtout pour son plaisir et c'est lui que nous retrouvons dans ses « chroniques ». On a pu dire que les chroniques de Léautaud ne sont en fin de compte que le prolongement de son *Journal*.

▶

Le 2 janvier 1908, Léautaud entre au *Mercure*, Vallette lui ayant offert une place « de rédacteur, pour ne pas dire employé », à raison de 150 francs par mois. Il restera, employé au *Mercure*, trente-trois ans, dans cet hôtel du 26 de la rue de Condé, petit, sombre, un peu mystérieux, dans lequel, disait Adrienne Monnier, « on s'introduisait comme en une sorte d'oreille ».

A cette date Léautaud quitte définitivement la basoche. Le 11 décembre 1907, il fait un dernier tour au Palais. Il parcourt les couloirs, les greffes, les salles d'audience. Il n'est pas tendre pour « les gens de justice » en les quit-

tant! Huissiers, Greffiers, Avoués, Avocats, Magistrats, « nous y passons tous »!

Nous avons l'habitude avec « les gens de lettres » et cela n'est pas fait pour nous émouvoir. J'ai toujours pensé qu'il valait mieux sourire lorsqu'un écrivain nous lance des brocards que de protester « en nous drapant dans notre dignité ». Contentons-nous de sourire aux boutades de Léautaud et retenons seulement qu'ayant eu l'intention de se faire couper la barbe il hésita quelque temps car avec des favoris il aurait une tête de magistrat! Je vous le disais bien, il vaut mieux sourire aux boutades de Léautaud!

En 1915, troublé par la guerre, il veut s'éloigner de Paris. On lui offre un poste de « juge de paix ». Il hésite. Tout de même quitter Paris, et puis il y avait « la Panthère » qui tenait déjà une place importante dans sa vie. Celle qu'il dénomme dans son *Journal*, « la Panthère » ou « le Fléau », c'est « un roman, et l'un des plus singuliers et envoûtants et terribles qu'on puisse lire ». (R. Kemp.) Il renonce.

En 1926, nouvelle offensive. Il veut être juge de paix. Cela devient sérieux. Il bavardait souvent au *Mercure* avec Marcel Coulon, juge à la Seine, auteur de *Témoignages* et de *Toute la Muse de Raoul Ponchon;* ils se communiquaient leurs impressions sur les chats, notre collègue était un fervent zoophile. Léautaud lui demande de se renseigner à la Chancellerie. « Coulon est venu me dire tantôt le résultat de ses informations à la Chancellerie pour mon affaire de juge de paix. A défaut de diplômes de droit, certificat établissant qu'on a été pendant cinq ans au moins principal dans une étude d'avoué ou notaire... Je puis avoir cela. Je crois bien que j'avais une inscription de premier clerc dans ma dernière année à l'étude Barberon... Ensuite examen à passer. Programme à aller prendre à la Chancellerie. C'est là le point pas drôle. S'il faut que je me mette à étudier ces histoires-là! »

A cette époque Léautaud qui, depuis 1910, habitait Fontenay-aux-Roses, avait des ennuis avec sa propriétaire. Il reçoit comme étrennes un congé aux fins de reprise pour

le 1er juillet 1926. « Me voici dehors, ma bonne, mes meubles, mes livres et mes papiers et mes 38 chats et mes 9 chiens. Comment vais-je me tirer de là, Seigneur? Je ne ris pas quand j'y pense. » Constats. Référés. Expertise. « Garçon viendra demain avec son secrétaire pour voir l'objet du litige. Je lui ai dit qu'au fond je ne redoute pas absolument la visite de l'expert, mes animaux n'étant pour rien dans l'état du pavillon. »

Me Maurice Garçon m'a raconté cette visite. Il faudrait tout son talent pour la faire revivre devant vous et vous décrire la maison, le jardin et la ménagerie du solitaire de Fontenay-aux-Roses.

Le 26 juillet 1926, après le départ de Me Garçon, Léautaud commence le nettoyage de la maison en prévision de la visite de l'expert. « Les chiens seront à l'écurie sauf la Barbette et Tosca dans ma chambre et le vieux Tobie dans le petit salon et les chats seront cantonnés dans la cuisine, tout le reste de la maison leur étant fermé. Il le faut absolument. »

La nouvelle que Léautaud risquait de se voir mettre à la rue avec tous ses animaux s'était répandue très rapidement dans les milieux littéraires. Il reçoit à Fontenay la visite d'un rédacteur de *l'Intransigeant* et celle de Géo London venant pour *le Journal* qui veut voir la maison et le cimetière des animaux dans le jardin. *Comœdia* lui envoie un photographe de la maison Manuel. *Plaisir de Vivre*, un magasine illustré, publie un dessin montrant Léautaud dans son fauteuil, son chapeau à damier sur la tête, des chiens et des chats sur ses genoux, ses épaules, à ses pieds et un numéro du *Mercure* au pied du fauteuil.

L'expert tardait à venir. Léautaud vivait très triste dans cette maison toute changée dans ses habitudes. « Je suis navré de ne plus avoir avec moi le soir les chats qui montaient avec moi dès mon arrivée. » Entre temps Rachilde s'était trouvée, au cours d'un dîner, aux côtés de Philippe Berthelot. Elle lui parla des ennuis de Léautaud avec sa propriétaire. Elle avertit Léautaud de sa conversation et lui conseilla de voir Berthelot. Rendez-vous est pris par Rachilde. La veille, Léautaud fait déposer au domicile

de Berthelot quelques livres à l'adresse de sa femme, et le 16 mai il se rend gravement au Ministère.

« Je suis allé voir Berthelot avec mon chapeau à damier noir et blanc qui me fait tant regarder dans les rues, surtout tout déformé comme il est. » Il avait fait tous les grands magasins sans en trouver un qui lui plaise ou qui soit à la portée de sa bourse. « Alors je me suis résigné. » Il confie à Berthelot combien il avait accueilli en riant ce que lui avait dit Rachilde et qu'il n'avait jamais pensé qu'il pût quelque chose en ce qui concerne son procès avec sa propriétaire. Puis, il lui demande s'il lui serait possible de le faire nommer juge de paix. Il voulait être nommé juge de paix dans la Loire-Inférieure! il est vrai que « la Panthère » avait une villa à Pornic! Berthelot lui répondit : « Pour cela, cela se trouverait très bien avec M. Briand... » Il prenait des notes en disant qu'il allait se renseigner. « Je lui ai dit de n'en rien faire... tant que je n'aurai pas pris de décision. » Puis ils parlèrent des bêtes, Berthelot avait sept chats.

Léautaud ne devait jamais se décider. Il n'a pas été magistrat.

En 1935, Alfred Vallette meurt. Remy de Gourmont comparait Vallette à un fondateur d'ordre religieux. Il avait, en effet, ces caractères de certains religieux : ceux qui se vouent aux tâches ménagères, ceux qui sont attentifs et patients dans les petits travaux sans lesquels les grands ne sont pas possibles, ceux dont la flamme dure longtemps parce qu'ils la recouvrent de cendre. « Il avait, écrit André Billy, abdiqué toute ambition personnelle pour se mettre au service d'une entreprise collective à laquelle il consacra chaque minute de sa vie, n'ayant d'autre joie que contribuer à faire connaître les œuvres des autres. A eux iront la gloire et les honneurs, lui restera dans l'ombre. »

Léautaud fut très affecté par la mort de Vallette.

« Malgré tout ce qui put se produire entre eux, écrit Marie Dormoy : divergences d'opinions, discussions, voire disputes, on put voir au cimetière de Bagneux devant la

tombe ouverte, Léautaud, les cheveux au vent, vêtu d'un bleu de travail sur lequel il avait mis un veston de facteur, chaussé d'escarpins vernis, tenant à la main son chapeau de clown, écoutant avec recueillement les paroles émues que prononçait Georges Duhamel et laissant couler sans honte de grosses larmes sur son visage ravagé. »

A la mort de Vallette, Georges Duhamel fut nommé directeur du *Mercure*. Très pris par ses travaux personnels, il se retira rapidement et fut remplacé par Jacques Bernard qui connaissait très bien l'administration de la maison.

Pendant l'occupation, on entendit des « bruits de bottes » dans le vieil escalier en colimaçon de l'hôtel de Beaumarchais. Jacques Bernard fut très accueillant. Georges Duhamel voyait avec angoisse les services culturels allemands tenter « de mettre la main » sur la célèbre maison d'édition. Rachilde s'enfermait dans son appartement avec ses souvenirs. Léautaud continuait en maugréant sa vie d'employé lorsque, le 30 septembre 1941, arrivant au *Mercure*, le concierge lui dit : « Monsieur Bernard m'a chargé de vous dire de monter le voir lorsque vous arriveriez. » « ... Alors Jacques Bernard m'a dit : « Léautaud j'ai résolu de me séparer de vous pour le plaisir de ne plus vous voir. Uniquement ça. » Et il m'a traité de gaulliste... or je n'étais pas plus gaulliste qu'autre chose... et je suis parti, j'ai enlevé tout ce que j'avais emmagasiné dans mon bureau depuis trente-trois ans. Un véritable déménagement. Et puis voilà! Ça s'est passé comme ça. »

Léautaud se retire à Fontenay-aux-Roses et va partager son temps entre ses animaux et la rédaction de son *Journal*.

Ce *Journal littéraire* comprendra quinze tomes environ, cinq ont actuellement paru. « Nous sommes persuadé, écrivait Maurice Nadeau, en 1952, qu'on n'y trouvera pas matière à scandales misérables comme dans celui des Goncourt, que l'homme n'en sortira pas rapetissé comme en sortit du sien Jules Renard, qu'on n'aura pas sujet de se méfier de lui comme on le fait d'André Gide. Le Chamfort

du VI° arrondissement apparaîtra sûrement... comme « un contemporain capital ».

Après la libération, Léautaud est cité comme témoin au procès de Bernard. Il se trouve dans la salle des témoins avec Duhamel et M° Maurice Garçon. Il avait décidé de ne rien dire sur ce qu'il avait vu au *Mercure* pendant l'occupation. A la barre, il passa pour un fou et impatienta le Président qui, insistant, lui demandait : « Mais enfin, vous lisez bien le *Mercure*, vous savez bien quels articles s'y publiaient. »

— Non, je ne lis jamais le *Mercure*, répondit Léautaud.

Il fut rapidement remercié. Le Président, lui, n'avait pas lu *le Petit Ami* et les chroniques de Maurice Boissard.

« A la sortie du Palais, très content de lui, écrit Marie Dormoy, Léautaud confiait à qui voulait l'entendre : « Je n'ai rien dit. Je n'avais rien à dire. Bernard était un misérable, mais ce n'est pas à moi de le faire condamner. » C'était pourtant ce même Jacques Bernard qui, un matin d'automne quelques années auparavant, avait enjoint de façon grossière au plus vieil employé, au plus vieil auteur vivant, de ne pas remettre les pieds dans une maison qui était et demeurait plus que tout autre « sa maison ».

▶

Léautaud retourna pour la dernière fois au Palais en 1954. Il avait été sollicité par la Librairie Plon, maison d'édition de la revue *La Table Ronde*, de publier dans celle-ci des œuvres de sa composition. Il y publia, en 1950, des extraits de son *Journal*.

En 1954, *La Table Ronde* lui demanda de nouveaux textes. Le 14 septembre il adresse à Pierre Sipriot, rédacteur en chef, « un bon dossier fragments Journal Année 1953, dit-il, dans sa lettre d'envoi... Je me suis livré à un travail énorme pendant plusieurs jours, recopier en écriture lisible tous les fragments demeurés manuscrits, écrits à la vite et difficiles à lire quelquefois même pour moi...

J'ai travaillé à un certain moment en août dernier pendant huit jours de neuf heures du matin à minuit à rassembler les textes de mon Journal... Pour l'envoi des épreuves avec les textes, recommandé, je vous prie. En cas de perte je serai dans un joli pétrin ».

La Table Ronde accusait réception, mais le 12 octobre avisait Léautaud de l'ajournement de la publication, une revue concurrente venant de publier des extraits du *Journal* de l'année 1930.

Léautaud proteste, veut faire reprendre son manuscrit, on éconduit le messager. Sommation. *La Table Ronde* répond qu'elle ne peut restituer le manuscrit qui avait été égaré.

Ce manuscrit avait certainement été dérobé par admiration ou par intérêt.

Colère. Imprécations. Procès. A la barre, Me Maurice Garçon pour Léautaud et Me Boutet pour la Librairie Plon. Les conclusions avaient été prises par Me Pérard et Me Nouel, avoués. M. Colomiès, actuellement Conseiller à la Cour de Paris, présidait.

La Librairie Plon opposait à Léautaud la mention habituelle suivant laquelle la rédaction de *La Table Ronde* ne répondait pas des manuscrits qui lui étaient confiés et que les manuscrits non insérés n'étaient pas rendus.

Le Tribunal estimait que cette mention ne pouvait être considérée comme une des clauses du contrat passé entre la Librairie Plon et Léautaud. Le travail de 250 pages, déposé par celui-ci et accepté par la revue, pour la plus grande partie manuscrit, pour une autre dactylographié, établi d'après les mémoires que Léautaud écrivait au jour le jour, mais pour une bonne part remis en forme à la suite d'un choix dans les documents originaux, ne pouvait être considéré comme une simple copie d'un manuscrit illisible pour autrui et, en raison de la durée et de la nature du travail, impliquait un certain effort créateur.

Ce fut la dernière sortie de Léautaud à Paris. Son dernier acte, il le joua au Palais. Il fut très entouré : hommes de lettres et journalistes. Depuis les entretiens à la Radio avec Robert Mallet, il était devenu célèbre.

Pour certains, Léautaud soignait son portrait. « Ses chats, ses chiens, son taudis, sa mise extravagante, ses remarques féroces, tout cela, il faut l'avouer, écrit Jean Dutourd, sent un peu son théâtre. C'est le portrait craché de l'original, de l'esprit libre, du moraliste endurci. Je dirai même que c'en est le poncif. Etre original à ce point-là frise la banalité. »

Je crois que Jean Dutourd n'a pas compris! Paul Léautaud à la sortie du Palais jouait-il sans doute encore de ses éclats de voix, de son rire, de son talent d'imitation? Il devait bien s'amuser! Mais ne nous y trompons pas. « J'ai toujours eu l'extérieur le plus gai, plein de boutades, de moqueries, de sarcasmes. Je passe pour avoir de l'esprit et la langue bien pendue et dans le privé un moral à me ficher à l'eau tous les jours. »

Il devait en lui-même, dans ce Palais de Justice, mesurer le chemin parcouru et être le seul, ce jour-là, à voir parmi ces admirateurs, ces flatteurs, ces jolies femmes, ces « robes noires », ces photographes, le petit clerc d'avoué qui en 1895 montait ces mêmes escaliers sa serviette sous le bras et qui vers le milieu de sa vie en égrenait déjà le bilan : « Mauvaise naissance, mauvaise famille, mauvaise enfance, mauvaises études, mauvaise jeunesse, mauvais emplois, mauvaise nourriture, mauvais vêtements, mauvais logement, mauvaises liaisons, mauvais amant, mauvaise fortune... mauvais caractère, mauvais moral, mauvaise vieillesse. »

Il avait ajouté « mauvais talent et mauvais succès ». En cela il s'est trompé.

« Il n'y a que cela (qu'il aura) vraiment aimé et que cela en quoi (il aura) eu un peu de chance : écrire. Sur tout le reste (il n'aura) pas été gâté. »

En janvier 1956, se sentant faiblir, il n'avait plus la force de préparer sa nourriture et de faire son feu, il consentit sur les instances de Marie Dormoy et du Dr Le Savoureux à se retirer à la maison de santé de la Vallée-aux-Loups. Il avait eu le 18 janvier quatre-vingt-quatre ans.

Paul Léautaud mourut le 22 février 1956, sans inquié-

tude métaphysique, avec le regret de la femme et le respect de la langue française.

A sa mort, il n'avait plus que deux chats. Sa chatte « Loulou » fut prise par Robert Mallet. Quant à son chat « Le Jaunet », recueilli par une distributrice de journaux de Pré-en-Paille, il devint féroce, battant tous les autres matous de la ville, les jetant dans les douves du château; il fut empoisonné!

On se penche en général sur les dernières paroles prononcées par les hommes de lettres pour chercher si, à l'ultime minute, ils confirment leur vie, leurs idées, ou si au contraire, ils se renient. Je songe aux échanges littéraires qui ont suivi la mort de Gide. Pour Léautaud il n'y a pas de discussion possible, ses derniers mots sont conformes : « Foutez-moi la paix. »

Quelles auraient été les réactions de Léautaud, s'il avait pu m'entendre?

« Si Léautaud pouvait savoir, m'écrivait Marie Dormoy, qu'il sera l'objet du Discours de rentrée de la Cour d'Appel de Poitiers, il éclaterait de ce rire strident qui cachait la plupart du temps son émotion. Je suis sûre qu'il aurait été ému aux larmes de l'hommage que vous voulez bien lui rendre mais, pour rien au monde, il n'en aurait convenu. Il vous aurait couvert de brocards, de moqueries, de mots acérés — peut-être même blessants! il faut prendre les gens comme ils sont. »

Je sais que chez Léautaud « l'invective était la forme qu'il donnait, de préférence, à la sympathie ».

MARIE DORMOY

La mort du chat Miton

Pour les bêtes comme pour les gens, la mort vient de façon insidieuse, lentement, usant de ruse, de feintes, ainsi qu'un chasseur voulant atteindre plus sûrement sa proie. Je ne la dirai pas traîtresse, car elle s'annonce par des signes certains, mais auxquels nos sens grossiers d'humains ne sont pas sensibles. Pour me ravir le chat Miton, elle s'annonça longtemps à l'avance, me donna un premier avertissement, que je sus reconnaître, mais, comme je la guettais attentivement du côté où je l'avais sentie venir, elle se fit d'abord oublier pour, ensuite, par un savant détour, revenir frapper un autre organe.

Miton jouissait d'une insolente santé. Une seule fois il avait été malade pour avoir dévoré une pleine bourriche de mimosa envoyée par son très humble admirateur, Henri Matisse. Cette plante est, pour les chats, un dangereux poison. Chaque hiver, un bon nombre en sont victimes. Par quel maléfice leur instinct, généralement si sûr, se trouve-t-il, à son endroit, en défaut? Ce n'est qu'à grand-peine que j'ai pu sauver Miton.

Depuis, rien n'avait pu l'atteindre. Aventureux, téméraire, goinfre au point d'avaler d'un seul coup un os de côtelette dans la crainte qu'on ne l'en privât, il avait passé au travers des périls comme Achille l'invincible au milieu des combats. Ce fut seulement lorsqu'il atteignit sa onzième année que je conçus quelques craintes, suscitées

par de légers indices : tout d'abord l'excessive sonorité de son ronronnement. J'en fus frappée au cours d'une nuit semblable à bien d'autres nuits. Miton et moi dormions côte à côte comme un vieux ménage. C'était quelques mois avant la guerre — déjà nous en avions la hantise — et je rêvais qu'un avion de bombardement tournoyait au-dessus de nous. Anxieuse, j'attendais le lâcher de bombes. Le temps passait, rien ne survenait que le vrombissement régulier du moteur. Après une attente qui me parut longue, bien que tout rêve soit bref, je me réveillai. La douce paix régnait encore sur le monde. En fait d'avion, il n'y avait que mon chat, le museau collé à mon oreille, qui ronronnait éperdument.

Ce pacifique dénouement me rendit si heureuse que ma bête et moi nous nous jetâmes dans les pattes l'une de l'autre et restâmes ainsi jusqu'au matin.

De temps à autre, je réentendis cet étrange ronronnement. Ma fatuité d'humaine me portait à croire que cette insolite vibration, qui semblait émaner de toutes les fibres de mon compagnon, me donnait la mesure de l'amour qu'il me portait. On dirait que son cœur va éclater, pensais-je avec enivrement. C'était bien son cœur qui provoquait cette étrange et troublante sonorité, mais son cœur en tant qu'organe. L'amour n'y était pour rien.

Quelques mois plus tard, d'autres indices apparurent. Miton devenait casanier, presque farouche. Un jour qu'il traversait une longue pièce pour gagner son coin favori, un vertige le coucha sur le sol. Il fléchit avec cette grâce qu'ont seules les bêtes. Je le pris dans mes bras, le palpai, le caressai. Sa pose abandonnée, ses yeux qui se détournaient des miens comme si j'avais été la cause de son malaise, me révélèrent qu'il était en péril. Un vétérinaire, appelé en hâte, diagnostique une crise cardiaque. Comme je m'en étonnais : « C'est l'âge! » me répondit-il sereinement.

Par un curieux hasard, les médicaments qu'il prescrivit étaient ceux que j'utilisais pour moi-même. Cela nous rapprocha, ma bête et moi.

Ce n'était pas le tout d'avoir des remèdes salutaires.

Encore fallait-il les administrer. Blotti entre deux coussins, le nez sur les pattes, absorbé en lui-même comme un sage hindou, Miton ne souffrait pas qu'on le touchât. Comme les bêtes malades sont discrètes! Il fallut pourtant bien le toucher, lui faire violence, l'immobiliser avec des liens, lui ouvrir la gueule de force pour y engloutir pilules et comprimés. Il fallut aussi faire usage d'une longue aiguille d'acier afin de faire pénétrer, sous sa fourrure, une eau salvatrice. Au contact du métal, Miton poussa un rugissement de fauve blessé à mort, le même que devaient pousser ses ancêtres quand ils se sentaient les flancs labourés par des crocs implacables. Je tins bon. A peine l'aiguille retirée, Miton, d'un violent tour de reins, nous échappa et s'en fut se réfugier sur la plus haute armoire.

Il y resta longtemps, ulcéré, humilié, sourd à mes appels, indifférent aux meilleures friandises. Enfin, après quelques heures, il bondit à terre avec une souplesse que je ne lui connaissait plus. Il accepta une pâtée de choix et, dans les jours qui suivirent, il reprit peu à peu ses forces, son entrain, sa gaîté.

Il suffit de trouver le remède qui convient, pensais-je avec assurance, et le péril est écarté. Je crus au miracle comme j'y croyais dans mon enfance. Pourquoi pas? Sûre que le vétérinaire s'était trompé dans son diagnostic, je demandais à tout venants jusqu'à quel âge vivent les chats. Dix, douze ans, me répondait-on généralement. Comme Miton avait déjà dépassé cette limite, je ressentais, au cœur, un vilain pincement. Je découvris enfin un ami des bêtes qui m'assura que certains chats, bien soignés, atteignent vingt ans. Avec ma légèreté d'humaine, je sentis s'évanouir mes craintes. Encore sept ans de vie commune! Encore sept ans d'amour! C'était l'infini!

Une fois ses forces retrouvées, Miton reprit ses chasses dans l'appartement, ses randonnées sur les terrasses, ses carrousels sur les tapis. Aussi les vols dans le frigidaire, aussi les coups de griffes sur le maroquin des chaises, sur les parchemins des reliures anciennes. Qu'importait tout cela! Miton était là, heureux, câlin, batailleur, menant

sans contrainte sa petite vie de chat. Toujours aussi beau, car les bêtes ont le divin privilège de ne pas porter les marques de l'âge. Son pelage doré, ses grands yeux de jade, ses moustaches conquérantes continuaient à faire l'admiration de tous, et me semblaient, à moi, plus précieuses que jamais puisque j'avais craint d'en être privée. Quand il s'étendait sur un divan, qu'il s'étirait sur les tapis, il y déployait une telle grâce, une telle majesté, que la servante en extase, les poings sur les hanches, les yeux rêveurs, me disait : « Tout de même, Mademoiselle, s'il n'y avait pas un Bon Dieu, qui s'est-y qui aurait l'idée de faire une jolie petite bête comme ça? » C'était l'évidence même. Il fallait un dieu, et qu'il fût bon, pour parfaire ainsi son ouvrage.

Un an, deux ans passèrent. Je ne me départissais pas de mes soins. Parfois, Miton se défendait avec vigueur, mais je l'emportais toujours. Rien ne m'aurait fait lui céder. Quand il entendait le mot *piqûre,* qu'il sentait l'odeur de l'éther, il se cachait sous les meubles, s'enfuyait sur les terrasses. L'accoutumance venue, il ne se défendait plus que pour la forme, car il savait bien qu'aussitôt fini le supplice venait une gâterie. Aussi, l'aiguille à peine enlevée de sa chair, se précipitait-il vers le frigidaire avec d'impérieux miaulements. Puisque nous étions atteints du même mal, il arrivait parfois que la piqûre me fût destinée. Quand, après quelques secondes d'attente, Miton avait compris que la torture lui serait épargnée, il se dirigeait quand même vers le frigidaire et ses miaulements quémandeurs semblaient me dire : « Puisque tu as eu la piqûre, donne-moi la gâterie! » Bien sûr que je la lui donnais, et plutôt double ration!

Le temps passait. La santé de Miton restait florissante. Chacun de ses anniversaires était célébré avec faste, car chacun d'eux était le triomphe de la vie sur la mort.

Quand il eut largement dépassé sa quinzième année, j'emmenai Miton faire un séjour dans le délicieux village qu'est Lyons-la-Forêt. En ce pays fécond où je n'avais pas à craindre la voracité de voisins faméliques — c'était au temps de l'occupation — je lui donnai la liberté. Immé-

diatement, apparurent les instincts ancestraux. Il visita les fourrés du jardin, s'embusqua dans les arbres pour happer les oiseaux, prospecta les maisons dévastées où pullulaient rats et mulots. Il n'en perdait pas pour cela le sens de l'heure. Si lointain, si introuvable, si possédé qu'il fût par l'instinct de la chasse, dès que résonnait le premier coup de gong annonciateur des repas, Miton, surgissant d'on ne sait où, apparaissait sur le seuil de la salle à manger. Les proies dévorées vivantes ne lui enlevant pas le goût des plats savamment cuisinés.

Après la sieste qui facilite les digestions, il recommençait à courir et à jouer. D'un seul élan, il grimpait au faîte d'un arbre, puis se laissait retomber sur le sol, un peu lourdement peut-être, mais retomber quand même. Content de lui, il s'en allait, la queue en chandelle, avec un petit air triomphant, comme ces sexagénaires vaniteux qui disent à de jeunes compagnons : « Vous voyez, moi aussi je fais du trapèze, je saute à la corde, j'attrape les autobus au vol », sans se douter que le gonflement d'une veine, le sang qui afflue aux joues, témoignent d'un effort qu'ils ne consentent pas à avouer.

Ce séjour en forêt fut, pour Miton comme pour moi, un bonheur sans mélange. J'aurais dû me méfier. Un bonheur trop parfait n'est jamais que le prélude du pire.

Quelques semaines après notre rentrée à Paris, je m'aperçus que Miton devenait plus casanier, plus tranquille. Parfois, il boitillait de la patte gauche. Cela me faisait rire. Il a un peu de goutte, pensais-je, comme ceux qui mangent trop bien. Pourquoi m'inquiéter? Son cœur battait avec une régularité d'horloge. Je n'entendais plus jamais le ronronnement outrancier. La claudication augmentant, je voulus lui parler. Il s'y refusa. Je n'insistai pas. Pourquoi l'ennuyer? Vint un jour où, redevenant inquiète, je fus la plus forte. Quelle ne fut pas mon affreuse surprise de sentir sous mes doigts, dans le pli de l'aine, une grosseur dont le toucher s'avéra douloureux. Le diagnostic fut formel : tumeur cancéreuse. Et le vétérinaire ne me cacha pas que ce serait la cause des pires douleurs. Ainsi cette mort que je m'étais flattée de tenir en échec,

pendant que je la combattais sur un point, ne m'avait laissée victorieuse que pour attaquer un autre organe, prendre un chemin pour moi imprévisible. J'étais accablée, honteuse surtout de mon imprévoyance. L'évidence était là : Miton était atteint du mal contre lequel tout recours est vain.

Une autre vie commença. Pendant des heures entières, Miton restait accroupi, dans un recoin bien abrité, la tête inclinée dans une attitude méditative. Plus de jeux, plus de chasse, une apathie de mauvais aloi. Fini aussi le bel appétit de jadis. Aux heures habituelles, mon chat se dirigeait bien vers son écuelle, sa pâtée, mais, presque aussitôt, il s'en retournait, désabusé. Sa démarche devenait chaque jour plus difficile, plus douloureuse aussi, car il lui arrivait parfois de pousser quelques miaulements plaintifs. Amaigri, il avait repris les formes graciles de sa jeunesse, mais quand il redressait la tête, qu'il allongeait, devant lui, comme jadis, ses longues pattes fuselées, il retrouvait sa beauté, sa majesté de tigre royal.

Un jour, j'éprouvai une double surprise. Un moineau picorait sur la terrasse les miettes du déjeuner et Miton, tout proche de lui, demeurait indifférent. Plusieurs jours de suite, le même fait se reproduisit. Les oiseaux devenaient de plus en plus hardis, Miton ne réagissait toujours pas. Comment cela était-il possible? Je ne le compris que trop quand je vis ma bête, dont la démarche devenait de plus en plus hésitante, se heurter contre un meuble, se tromper de porte pour aller à son plat. Miton était aveugle! Il ne voyait plus les oiseaux et les oiseaux avaient compris — avant moi! — qu'il n'était plus dangereux. Quel leçon pour notre orgueil.

Je le pris dans mes bras. Je l'examinai longuement, inclinant sa tête afin qu'il fût éclairé de différentes façons. Ses beaux yeux de jade, ses admirables yeux baignés de lumière glauque étaient maintenant baignés de nuit. La pupille, dilatée à l'extrême, avait absorbé l'iris. Miton avait maintenant des yeux de velours brun qui semblaient beaux à tous, dont moi seule étais navrée.

Je compris que l'échéance serait brève. Heureusement

il ne comprit pas son malheur. De temps à autre, il regardait en l'air, soit du côté des fenêtres, soit du côté des lampes, miaulait doucement, semblant me dire : « Pourquoi n'allumes-tu pas? » Comme rien ne changeait, il reprenait sa pose recueillie et devait penser : « Encore une de ses lubies! »

Très vite il sut se diriger dans l'appartement avec tant de certitude qu'aucun de ceux qui le virent alors ne se doutèrent de son infirmité, que je cachais comme on le fait d'un mal honteux.

Ce fut encore une nouvelle étape dans notre vie commune. Je prodiguai à Miton les soins excessifs qu'on prodigue à ceux qu'on sait perdus. Je n'étais plus pour lui que patience et tendresse. En avait-il conscience? Je le crois. Il inondait les tapis, il portait ses aliments sur les fauteuils pour les y abandonner aussitôt; la nuit il s'étalait de telle sorte sur mon lit que je devais aller dormir sur un divan. Vint le jour où il ne mangea plus, se contenta de boire quelques gorgées de lait.

Malgré ces symptômes alarmants, je me repris à espérer parce qu'il avait repris son embonpoint de jadis. Dans mon stupide aveuglement je prenais pour signe de santé ce qui n'était que le signe annonciateur d'une proche décomposition. D'autres signes étaient pourtant sensibles. Quand je rentrais, je ne le trouvais plus derrière la porte, m'attendant avec impatience, me faisant des reproches si je m'étais trop attardée. Il me fallait aller à lui. Je le prenais alors dans mes bras pour lui faire oublier mon absence. Il m'accueillait avec un heureux ronron qui, chaque soir, s'affaiblissait. Vint le jour où il resta silencieux, où il glissa de mes bras aussitôt que je le pris pour retrouver le nid de fourrure qu'il avait adopté. Un matin, je le trouvai si mal que je fis chercher, craignant les grandes douleurs, ce qui était nécessaire pour l'endormir à jamais. De même que j'avais rangé avec soin les élixirs de vie, de même rangeai-je les philtres de mort, et j'attendis.

La journée se passa tout à la fois lentement et hâtivement. Je craignais que chaque heure ne fût la dernière.

En même temps j'espérais que chacune d'elle apporterait, sinon la guérison, au moins un soulagement. Miton ne semblait pas souffrir. Il restait immobile, absorbé, déjà lointain. Deux fois, comme projeté par la douleur, il bondit en un spasme. Je savais que ces fuites, ces échappées, sont l'annonce d'une fin prochaine, mais comme, chez Miton, tout était exceptionnel, je crus que, pour lui, c'était un retour de vitalité. Le soir, il était glacé. Je le posai sur un poêle à chaleur douce. Indifférent, probablement même déjà insensible, il se laissa faire. A la nuit tombante, il poussa un miaulement rauque qui me déchira.

Quand je me couchai, je le posai au pied de mon lit, il se laissa faire. Je ne me lassais pas de le regarder. Il avait repris les formes pleines de sa maturité. Sa fourrure était toujours de ce fauve lumineux qui me plaisait tant, qui formait un accord si heureux avec les gris froids de mes tentures. Eclairé par en bas, sa silhouette, prodigieusement agrandie, se profilait sur le mur de ma chambre en ombre chinoise. Sa forme remplissait tout le panneau comme sa présence emplissait ma maison. Je ressentis un tel afflux de tendresse que, sans souci de le déranger, j'appelai, comme je l'avais fait si souvent : Miton. Lentement, avec une grâce et une majesté sans pareilles, il se tourna vers moi, me regarda — peut-on le dire puisque ses yeux étaient voilés — puis retomba dans son recueillement comme le sage qui reprend sa méditation. Je n'osais le quitter des yeux. Il me semblait que mon regard retenait sa vie. Je passai la main sur lui, il était glacé. Je le pris tout contre moi, le gardai dans mon lit sa tête contre la mienne comme je l'avais toujours fait depuis plus de seize ans. Etait-ce la dernière fois? Je finis par m'assoupir. Brusquement, Miton m'échappa, mais pour un bond si court qu'il s'arrêta au bord du lit, se mit à pousser cinq ou six miaulements si excessifs, qui révélaient une telle angoisse, que j'eus la tentation de l'étrangler de mes mains afin que cesse ce supplice. Heureusement il se tut. Je m'agenouillai devant lui, le couvrit de linges chauds. Allai-je devoir lui faire la piqûre définitive? Comme j'hésitais, il fut secoué d'un grand frisson. Son corps était

glacé. Un autre spasme le souleva, plus violent que le premier, courbant son échine, faisant onduler sa longue queue. Je passai mes mains sous lui et le serrai contre moi pour le réchauffer, mais sa tête roula, inerte, sur mon bras, et je compris que sa petite âme s'en était allée.

Je le posai à terre. Il y prit la pause abandonnée qu'il avait prise toute sa vie. J'eus la faiblesse de l'appeler, de l'implorer, de crier son nom qui ne répondait plus à rien, que, bientôt, je n'oserais plus prononcer. J'eus une telle révolte que, ne voulant plus le voir, je le portai dans une dépendance éloignée. Quand je rentrai chez moi, ma chambre me sembla immense et jusqu'au matin je demeurai inerte, assommée par la douleur.

Au petit jour, je n'y tins plus. J'aimais encore mieux avoir ma bête morte que ne plus l'avoir du tout. J'allai le chercher, je l'installai sur son coussin préféré. Il était aussi triste de le voir ainsi que de ne plus le voir. Il semblait dormir. Je n'osais le toucher, comme si la mort, qui respectait sa beauté, le rendait intangible.

Dès le lendemain, il me fallut songer à l'ensevelir. Mon choix était fait depuis longtemps : le parc de la Vallée-aux-Loups.

J'enveloppai ma bête dans une étoffe bleue qui faisait valoir l'or ardent de sa fourrure. Je le couchai dans un grand panier. Nous étions alors au lendemain de la Libération, je pris donc tout bonnement l'autobus. Le panier était lourd à mon bras tant que je marchai, lourd à mes genoux pendant le voyage, mais j'aimais ce poids, je goûtais cette lourdeur, songeant combien, au retour, ce panier serait léger. De temps à autre je soulevais discrètement le voile bleu. Miton était toujours la délicieuse bête qu'il avait été pendant sa vie et sur qui la mort n'avait pas osé mettre sa marque. Parfois, un cahot de l'autobus soulevait ses paupières. Ses yeux étaient restés ce qu'ils étaient pendant les derniers jours de sa vie. Parfois même, un éclat de lumière les frappant, ils semblaient encore s'animer. Si mes voisins s'étaient doutés de ce qu'était mon fardeau!

Aussitôt franchie la grille du parc de la Vallée, je dépo-

sai mon doux fardeau sous un taillis. Je rêvais d'ensevelir Miton sous un des beaux arbres plantés par l'Enchanteur qui, lui aussi, était « Le Chat ». Le jardinier s'y opposa : « Avec les gros arbres, dit-il d'un air entendu, les racines sont si fortes et si nombreuses qu'on ne peut pas creuser assez avant, et si l'on ne fait pas la fosse assez profonde, cette nuit, les rats et les mulots viendront le déterrer votre chat, et ils le mangeront. » Ainsi la mort n'avait pas vaincu tout péril. J'avais sauvé Miton de la férocité des humains que la disette de l'occupation avait poussée à l'extrême. Maintenant il me fallait encore le préserver de la sauvagerie des bêtes. Il est vrai que lui-même en avait mangé, des bêtes, et de vivantes, et cela pour rien que le plaisir...

Délaissant les grands arbres, nous allâmes vers la pelouse centrale, où, au pied d'un jeune cerisier sauvage, le jardinier creusa la fosse. Quand il eut fini, il s'offrit à m'aider, mais je le renvoyai. Je voulais être seule avec Miton, l'avoir à moi seule jusqu'à la dernière seconde.

J'allai au taillis où je l'avais déposé. Je le pris dans mes bras comme je l'avais fait maintes fois au cours des seize années de notre vie commune. Son poids m'était cher comme m'était chère sa froideur qui me glaçait les flancs. Lentement, lentement, je fis le chemin qui mène à la pelouse. Un peu avant d'y arriver, avide de garder Miton quelques instants encore, je m'assis à même la terre et l'étendis sur mes genoux. Il était immense.

Cette halte fut de courte durée. En ce frileux printemps de mars, le crépuscule était trop hâtif pour que je m'attarde beaucoup.

J'allai au cerisier, je m'agenouillai sur le sol et, aussi doucement que je le pus, je déposai Miton dans la terre qui, à cet endroit, était du même ton doré que sa fourrure.

Je repliai le voile bleu et la terre tomba sur ce tendre compagnon qui me dédia ses jours, qui me dédia ses nuits, qui se donna à moi sans retour, sans partage, et que j'aimais comme j'aurais aimé l'enfant que je n'ai pas eu.

NOËL DEVAULX

Album de famille

Je n'avais pu résister à revoir le bois de hêtres et j'allais même, comme autrefois, escalader le talus pour discerner au loin, dans le crépuscule, les lumières voilées du bourg. Mais, au bruit du moteur, la maison du gardien s'était éveillée, et soudain Annaïk se tenait devant moi, si courbée que j'étais inquiet de la voir sans bâton. Je n'eus pas besoin de dire qui j'étais : j'aurais plutôt cru qu'elle attendait mon arrivée. Son visage profondément taillé dans un bois dur et qu'elle devait maintenant relever pour me voir, s'illuminait de plaisir en s'attachant au mien, et j'éprouvais moi-même une grande douceur à retrouver surtout sa voix dont j'avais retenu les inflexions et les cassures. Rien de mou, d'ailleurs, ni de mielleux dans cette voix, mais la verdeur d'un orgue ancien qui possède encore ses jeux d'origine : le nazard, le cornet, et même une trompette dont l'âge n'a pas émoussé le mordant. Aussi me prenais-je à goûter pour elle-même sa registration savante au détriment de la conversation.

Elle disait pourtant vrai : voici plus de vingt ans que je n'avais franchi ce seuil, foulé cette mousse. Cependant le manoir m'était demeuré si proche que les moindres changements me frappaient : au milieu de la barrière une traverse neuve tranchait sur le bois vermoulu, les volets de la laiterie étaient fraîchement peints... bref, ces menues altérations qui témoignent de la vie.

Appelé brusquement dans ce pays où mes occupations ne me conduisaient plus depuis si longtemps, je n'avais pu annoncer ma venue : « Tu trouveras bien une paire de draps, insinuai-je en conclusion, et ne t'agite pas, j'ai dîné sur la route... »

Ce disant, j'enjambai la pierre plate qui interdit aux vaches l'entrée de la maisonnette, pour le plaisir de revoir les lits-clos rehaussés d'ornements de cuivre, la vierge entourée d'ex-voto, le vaisselier aux faïences multicolores, mais, familiarité mal accordée à sa réserve coutumière, elle fit mine de me retenir par le bras :

« Tiens! qui est là? c'est le vieux None, ma parole!... »

J'avançai juste assez pour distinguer dans la pénombre une forme prostrée que mes exclamations laissaient indifférente. Mais ce mutisme, cette immobilité n'avaient rien pour me surprendre : ici la parole même — et le vieux None était particulièrement taciturne —, la parole même se réfère au silence comme la mouette à la mer.

D'une pression plus énergique, Annaïk me fit reculer :

« Allez, allez... il y a longtemps que None est parti, et bientôt j'irai le rejoindre... »

Je me retirai donc, gêné de mon insistance et de l'attitude d'Annaïk. Elle ouvrit la barrière et, me précédant, pénétra dans le jardin.

C'est une maison longue et basse, à demi enfouie dans les hortensias, qui manifestent une vitalité redoutable. Leur foisonnement, d'un bleu extraordinairement délicat, submerge le granit pâle, dévoré de lichen, dont la bâtisse est faite. Ils ont proliféré dans les recoins que leur réserve un agencement de murs épais, de talus, d'escaliers, qui morcelle le domaine en enclos privilégiés : le jardin d'agrément entre le manoir et la ferme, où l'hortensia tolère le voisinage d'énormes rhododendrons, et que surveillent les hautes futaies par-dessus le toit d'Annaïk; le potager qu'un mur dégradé sépare de l'aire à battre, avec en son milieu la dangereuse citerne qui affleure le sol; le

tennis, converti en champ de pommes de terre, et d'où, jadis, les balles allaient se perdre dans les fourrés, provoquant de longs tumultes; un mail où les lavandières étendent le linge; la cour, de nouveau encombrée de fleurs qui laissent à peine paraître la réserve de chaux vive, le puits profond, la buanderie...

Ces espaces savamment calculés offrent des redents multiples dont la seule raison d'être semble de renforcer la cohésion du tout, et rappellent les boîtes à secret que les marins rapportaient autrefois de Chine, composées d'une infinité de compartiments rentrant les uns dans les autres avec une extrême précision.

A peine ouverte, la porte massive crie sur les dalles de pierre, et me voici ressaisi par une odeur de bois mouillé, de pierre moussue. La hêtraie enserre la maison, dominant de haut les combles, et son épaisseur malsaine délègue dans l'escalier un parfum de champignon. Je lève la lanterne d'Annaïk et, à ma gauche, s'approfondit la cuisine jusqu'au retrait que la lune éclaire par la cour entre deux nuages. Dans ce réduit, aux grandes fêtes, Annaïk penchée sous la hotte, congestionnée par la flamme, préparait des crêpes au goût de chacun, sarrasin ou froment, croustillantes ou onctueuses. Sous ce nom de crêpes, Dieu sait quelles galettes on vous proposera pour peu que vous quittiez seulement le canton. Ici nous nous trouvons à quelques lieues de cette côte et de cette forêt où l'homme des mégalithes a laissé des traces plus spectaculaires mais peut-être moins durables que les crêpes de blé noir.

Voici la porte du salon, à côté de la fontaine. Plus loin la salle à manger, assombrie par ses boiseries, où je ne puis douter de retrouver les mêmes planches d'ornithologie, la pie, le geai..., d'entendre par la fenêtre ouverte le grincement de la chaîne sur le tambour du puits, de saisir un parfum composé de chèvrefeuille et de pâte fraîche.

L'escalier a des marches de pierre d'un pas inusité, une rampe de bois branlante. Voici les murs passés à la chaux,

les coffres sur le palier, la longue table où chacun le soir trouvait sa lampe garnie.

Quand nous montions après la veillée, c'était ma tante elle-même qui nous distribuait ces lampes, comme des étincelles du foyer domestique. Chacun emportait sa part du feu immémorial avec un soin que justifiait sans doute l'honneur de répondre quant à soi de la sécurité de tous, mais aussi de tenir sa place dans une grave cérémonie. Aussi aurais-je été déçu de voir l'électricité s'étaler en parvenue. Mais tout est demeuré ici d'une austérité conventuelle.

Sans hésiter j'ouvre une porte : Annaïk a déjà fait mon lit dans ma chambre d'enfant et me souhaite le bonsoir.

Derrière la double fenêtre à l'épreuve des vents d'équinoxe, je distingue la cour et les frondaisons. Par instant, la lune baigne les hortensias d'une clarté vaporeuse. Un oiseau de nuit gémit. L'humidité des bois a produit sur les murs ces taches énigmatiques où je m'efforce en vain de retrouver les figures que j'y discernais autrefois. Les draps eux-mêmes ont une odeur de mousse. Je tourne et me retourne, essayant de me réchauffer, aux aguêts des bruits, du moindre souvenir. J'entends ou crois entendre des coups sourds au delà du bois, où se dresse dans la lande la croix de Taven. Je me lève, me recouche. Excédé, j'ouvre enfin la porte : la lune suffira à me diriger. Je descends tandis qu'au-dessus les rats cessent leurs charges et s'interrogent dans le grenier.

Imprudente Annaïk! il est vrai singulièrement troublée par ma visite! Elle aura laissé sa lanterne au salon et une vive lumière filtre sous la porte. J'ouvre : tous les visages se tournent vers moi, indécis. Indécis, autant que moi-même je puis l'être...

Sans doute ai-je marqué un léger recul. Mais le vieil homme qui se tient debout, adossé à la fenêtre, un pouce dans le gousset, incline la tête et me fait signe en souriant. Les conversations se renouent. Une fillette d'une

dizaine d'années reprend son étude de Czerny, se trompe, rit en secouant ses boucles, et recommence la mesure. Le piano a un son fêlé que je connais bien : la table d'harmonie est depuis longtemps fendue. Rien ne résiste ici à cet air malsain. Mais l'enfant qui se balance en jouant, ses cheveux derrière le dos sur un grand col de dentelle, a bloqué la pédale sourde pour ne pas gêner les causeurs.

« ... Nous en convenons tous, ce mariage est nul, sans valeur... Mais, si vous me semblez désignée, chère amie, pour jouer en l'occurrence les gardiens de la tradition, je me vois mal, pour ma part, en parangon de notre Sainte Eglise...

— Si bien, lance une vieille dame dont l'agitation se traduit par un souffle saccadé, que ces louables scrupules vous amènent, Emmanuel, à ouvrir les bras à la rénégate et à ce... comment donc?...

— Walter... prononce avec mépris une personne chafouine serrant nerveusement un châle d'Ecosse sur ses épaules nues... un avocat, un juif, évidemment! »

Une voix se détache d'un groupe assis devant la cheminée vide :

« Cette fille nous vole, Stéphanie, je vous l'ai dit cent fois...

— Mais si, mais si, reprend la voix, cette fois à la cantonade... votre bonté est si connue qu'on en abuse, ma chère... »

Une tête se lève sous la lampe. La dispute est parvenue à déranger la liseuse dont le regard croise le mien. Ce visage un peu long, qu'une ascendance anglaise a fortement marqué, comment ne l'ai-je pas distingué dès l'entrée? J'avais une dizaine d'années la première fois qu'elle m'apparut dans l'embrasure d'une fenêtre et j'ai encore présents ses traits d'enfant paisible irradiés par la lumière qui traversait ses cheveux. Quel maître d'ironie nous attache à jamais à une rencontre fortuite, fugitive? J'ai beau discerner ce qui lui donnait à mes yeux une couleur presque légendaire : sa fortune fabuleuse et la connaissance des pays lointains, son entourage brillant, si différent du nôtre, désuet et austère... j'ai beau confronter

cette expérience enfantine avec les traverses les plus graves d'une existence déjà remplie, je reconnais, fortement marqués par les profondeurs de ma vie affective, l'instant où je la vis, ainsi éclairée pour la première fois, et la dernière rencontre à la fin de mon adolescence...

Je terminais mes études et j'allais parfois m'asseoir à la nuit tombante sur un banc du Champ de Mars proche de sa maison luxueuse. Un soir, une femme en grand deuil qui avait bien son apparence, se dirigea vers moi. Alors je cédai à une impulsion autrement profonde qu'un réflexe panique : je m'enfuis et me dissimulai derrière un buisson. Elle hésita, puis regagna sa maison voisine.

Peu après je sus qu'elle venait de perdre son frère. C'était une sorte de dandy qui éblouissait ma ville provinciale quand il s'y promenait en jaquette et haut de forme gris.

Ce soir, sans que nous échangions une parole, nous goûtions un attrait si bien enraciné. Rien ne rappelait sa fin atroce, brûlée vive. Sa carnation était éblouissante : c'était là son charme le plus attachant, après la douce expression de ses traits. Le coude appuyé sur la table de merisier, la main légèrement ouverte pour une explication tranquille où cette absence irréparable allait être justifiée, elle avait oublié l'édition romantique de Töpffer qui laissait encore un sourire sur ses lèvres mobiles, et ses yeux d'un bleu plus pâle que dans mon souvenir, livraient cette tendresse que m'avaient dévolue ses pensées les plus secrètes.

Près de la croisée, où la lampe fait une alliance trompeuse avec la clarté de la lune tamisée par les hortensias, la conversation revient à ce mariage contraire aux lois de notre société, et la même voix de vieille demoiselle rappelle que la coupable manifestait un tempérament violent et sensuel :

« — C'est le sang que nous connaissons, Emmanuel, mais cette fois mal dompté par une éducation incohérente. Votre pauvre frère... un dilettante, un esthète! et quel éducateur : avec pour tous principes, les règles de la composition musicale!... »

A genoux sur le tapis, un enfant manœuvre un praxinoscope, en s'efforçant de maintenir les jeux de glaces plus ou moins démantibulés. Il est entièrement absorbé par cette difficulté. Je retrouve l'expression tendue et fermée que je lui vis plus tard, alors qu'affreusement amaigri, incapable de se soulever, il s'obstinait à photographier tout ce qui tombait dans son champ, et, à court de sujet, son visage lui-même, de plus en plus hostile, de plus en plus décharné. J'ai conservé au fond d'un tiroir cet album terrible. Je regarde l'enfant que j'ai si mal aimé. Vais-je m'assurer, enfin, qu'il n'a pas décelé dans mes yeux les signes de la haine, tel jour qu'il se montrait plus exigeant, que son mal, ce long retranchement, le rendaient plus rebelle?... N'est-ce pas le moment de lui faire comprendre que trente ans sont passés sans amoindrir le remord d'avoir écarté son bras parce qu'on sonnait à la porte, alors qu'il m'enlaçait à l'instant de mourir?... Lui parlerai-je, ce soir, de mon attachement restauré dans sa délicatesse et sa plénitude?... Mais je n'ose rien brusquer... tout est si calme, les gestes sont si lents, les voix si légères...

Même celles qui continuent de vitupérer les prix du marché, le mauvais esprit des servantes :

« ... Ce vieux radical a circonvenu notre curé! Quelle honte de voir ces gens-là tenir le haut du pavé à l'église! Si vous ne faites rien auprès de la fabrique, ils se pousseront bientôt jusqu'à notre banc familial!... »

Un homme guêtré, un peu massif, étale sur l'un des canapés un ample costume de chasse. Il a pris la main d'une jeune femme qu'il ne se lasse pas d'admirer. Un visage menu, ravissant en effet, d'où semblent déborder des yeux de jais, langoureux, un peu lourds peut-être. J'étais tout enfant quand je fus introduit pour embrasser, muni de recommandations solennelles, ma première morte. Mais j'ai encore une photographie surannée qui la

montre dans son éclat, déguisée, dans un décor de bergerie.

Les oiseaux empaillés, perruches, canaris qui volètent sous leurs globes ornaient déjà la cheminée à l'époque où le plus âgé n'était qu'un enfant et jouait au praxinoscope auprès de vieillards en tout semblables à celui-ci, à cette demoiselle qui tourne un dévidoir à laine. Du moins n'apportaient-ils à notre société fermée que des nuances si légères qu'ils pouvaient la tenir valablement pour éternelle.

L'encoignure de Boulle achève de s'émietter en lamelles d'écaille et d'ébène. Le piano a un son si frêle qu'on redoute le moment où tout va s'abolir, et ce manoir de granit dur, dont la lune fait une construction plus fragile que la fleur d'hortensia.

Le jour s'affirmait dans la brume, quand je me disposai à reprendre ma route. La porte de la bibliothèque était entrebâillée sur un désordre inextricable. L'andrinople cerise dont la fenêtre est voilée, dispensait cette lueur équivoque, longtemps associée au savoir dans mon imagination. Des piles de livres gisaient, écroulées, comme les matériaux inutiles d'une ville abandonnée. Je voulus renouer avec quelques amis : l'Iliade de Mme Dacier ou la série impressionnante des Walter Scott, mais je dus renoncer tant la poussière m'oppressait.

Parvenu devant le salon, j'hésitai, je l'avoue. Enfin je me décidai à rouvrir. Le délabrement des boiseries me frappa davantage dans cette lumière mal assurée. La lampe, le livre de Töpffer, la table ovale en merisier verni, je retrouvai en place jusqu'aux menus détails, les témoins de cette réunion improbable :

« Ai-je vraiment retouché ces pauvres maladresses indûment transformées en malfaçons définitives?

— N'interroge pas des objets sans voix, ne trouble pas d'humbles comparses!

— Ai-je arraché à la mort les gages pris par surprise sur l'inattention et la médiocrité?
— Nous ne sommes que des choses, des figurants dans un décor désaffecté... »

J'allais remercier Annaïk. Encore alerte la veille, à la lueur de sa lanterne, ce n'était plus qu'une ruine, sale et cheveux défaits, mais, au fond du regard, une question gênante, obstinée.

ALAIN PRÉVOST

Trois nouvelles

Les amoureux des grandes vacances.

... C'est alors qu'apparaîtrait Jeannette.

Au fond d'un étroit couloir de ce paquebot abandonné, elle apparaîtrait dans un flot de lumière, ses boucles brunes tombant sur sa robe blanche, ses larges yeux grandis encore de trouver là un étranger. Car il serait un étranger, elle ne le connaîtrait pas.

Que dirait-elle?

Paul se laissa distraire par les cris d'un merle. D'un coup de rein, il se retourna, face au soleil qui l'éblouit, achevant de dissiper son rêve. Il en était toujours ainsi lorsqu'il se racontait des histoires : au moment précis de l'apparition de Jeannette, le rêve s'échappait. Inutile d'essayer de le retenir. Mieux valait recommencer chaque fois, imaginer une bataille, une tempête, créer une île sur laquelle Jeannette le trouverait. Mieux valait recommencer immédiatement la poursuite, en s'adaptant cette fois à la saison, car le soleil brillait jusqu'au travers de ses yeux fermés.

Un désert... Pas un désert familier comme le Sahara dont on parle trop dans les géographies; un désert plus lointain : plaine de sable rouge coupée de falaises, de plateaux étroits et dans laquelle même les scorpions n'osent pas s'aventurer. Là, seul l'homme ose passer.

Le cheval de Paul est mort depuis deux jours. Il a bu le sang de la bête pour calmer sa soif, sang aussi rouge que le sable, moins rouge que les falaises qui reflètent les rayons du soleil...

— Paul!

Qui l'appelle? Pourquoi?

— Paul!

Il se leva dès qu'il vit sa mère devant la porte de la maison. Croyant sentir dans sa voix une note d'urgence, d'angoisse même, il courut vers elle avec l'espoir d'une nouvelle — qui sait? —, peut-être d'une catastrophe qui romprait la monotonie de cet après-midi. Arrivé à quelques pas, il vit qu'elle souriait. Il fut déçu, puis vaincu par ce sourire il sauta au cou de sa mère, plongea le nez dans le creux de son épaule et l'embrassa sur l'oreille assez bruyamment pour que sa tendresse puisse paraître comique. Elle voulut le retenir, mais il glissa entre ses bras :

— Oui, Maman!

— Que faisais-tu?

— Rien!

— Fais quelque chose, voyons. Encore deux heures avant le dîner!

Paul se retrouva seul sur le perron.

Encore deux heures avant le dîner! Si sa mère ne l'avait pas interrompu, cette histoire de désert aurait bien fait passer vingt minutes, et il serait déjà cinq heures vingt. Quelle heure était-il maintenant? A la pendule de la salle à manger : cinq heures cinq.

Il descendit lentement les quatre marches du perron : chaque marche userait une seconde. Il prit le chemin, compta chaque pas. Soixante pas valaient une minute et duraient une heure. Aujourd'hui, le moindre geste durait une heure. Certains jours, il lui suffisait de regarder voler une hirondelle, très haut dans le ciel lorsqu'il faisait beau, ou très bas avant l'orage... elles rasent le sol, sautent dans le creux du chemin, redressent toujours assez tôt pour éviter le rocher, en bordure du champ..., certains jours, donc, il lui suffisait de regarder les hiron-

delles et sa mère l'appelait pour déjeuner, puis dîner, puis se coucher.

Par contre, il lui fallait des fois traverser la prairie de long en large, s'arrêter à chaque pas, inspecter les brins d'herbe et les compter, pour tuer quelques minutes.

Les plus belles journées sont les lendemains d'orage. D'abord, il fait moins chaud, le ciel ne tremble pas. Ensuite, il y a beaucoup de travail. Le chemin est coupé de flaques profondes. Il faut creuser dans la boue des canaux pour que l'eau s'écoule d'une ornière à l'autre, et de là dans l'herbe des champs. Par-dessus ces canaux il faut construire des ponts pour les fourmis, les hannetons, les escargots. Avec des boîtes d'allumettes il faut fabriquer des arches de Noé pour que survivent quelques-unes des victimes de ce déluge. Il faut travailler vite pour sauver le plus de vies possible, et surtout pour achever les ouvrages d'art avant que le soleil et le vent n'aient desséché le chemin.

Depuis dix-sept jours, il n'y avait pas eu d'orage!

Ainsi les vacances sont trop courtes et le temps est trop long pendant les vacances. Après, il y aurait l'école : son père penché sur le carnet de notes, les classes sombres, une ampoule électrique pendue au bout d'un fil. Et les dictées! Elles sont le symbole de la vie future, car, paraît-il, la vie d'une grande personne est une dictée : les meilleurs corrigent leurs participes, les autres vont en enfer.

Paul s'approchait de la fontaine, source entourée d'herbe tondue à ras pour les vipères. Cette fontaine avait sa trinité : un seul Dieu en trois personnes : la fontaine du Père, « attention aux serpents, ils aiment l'eau fraîche », la fontaine du Fils qui n'avait jamais rencontré un serpent, et celle du Saint-Esprit, car souvent Paul rêvait qu'il marchait sur une vipère : juste là!

Passée la zone dangereuse il grimpa la colline, vers un rocher qui le mettrait hors de portée de sa mère. Il marchait en silence, posait ses pieds entre les pierres, évitait de toucher les buis et les genêts tout en se baissant afin d'être caché aux troupes ennemies qui occupaient le

chemin. Il devait les espionner, évaluer leur nombre sans être vu. « Pas vu, pas pris » : mission dangereuse. Il évita d'escalader le rocher par son côté facile, trop exposé aux jumelles des officiers adverses, et s'écorcha le ventre et les genoux en se hissant par la face nord vers un creux dont l'ombre le protégerait à la fois du soleil et des regards. Arrivé là, il s'accorda une minute pour reprendre sa respiration, sa joue gauche appuyée contre la pierre. Doucement il leva la tête à la manière des Indiens afin d'éviter de rompre l'harmonie du paysage qui le camouflait : dans le pré, au-dessous de lui, Jeannette et Suzanne cueillaient des fleurs avec sa sœur.

Deux brunes et une blonde, une robe rouge et deux robes bleues. Toutes trois se penchaient sur l'herbe au point que leurs cheveux frôlaient les fleurs qu'elles allaient cueillir de la main droite. Elles tenaient des fleurs blanches et jaunes dans la main gauche et avançaient méthodiquement, comme des paysannes qui glanent un champ de blé. Suzanne appela soudain ses amies qui coururent vers elle. Près de la fontaine, elle avait trouvé quelque chose qu'elle leur montra. Les trois filles posèrent leurs fleurs, mais continuèrent de chercher. Elles mangeaient, elles avaient trouvé des fraises.

Les filles ont de la chance : elles trouvent tout. Paul leur envia ces fraises, lui qui n'avait trouvé cinq minutes plus tôt qu'une absence de vipère près de la source. Il eut envie de courir vers elles pour réclamer sa part — les fraises sont à tout le monde — et se dressa même sur le rocher pour leur crier d'attendre, de ne pas tout manger. Il se laissa retomber dans le creux : impossible. Sa sœur aurait vite fait de supposer qu'il en voulait plus à Jeannette qu'aux fraises. Sitôt pensé, sitôt dit, ou pour le moins dit à demi-mots, par des sous-entendus qui le feraient rougir. Si seulement il avait pu passer dix minutes plus tard! Il les aurait trouvées là par hasard. L'étonnement marqué sur son visage, mais hélas impossible à feindre, aurait écarté tout soupçon au point que sa sœur même se serait abstenue de l'agacer.

Restait à protéger ces trois innocentes aventurées loin

du camp et sur lesquelles l'ennemi pouvait fondre d'un moment à l'autre pour les enlever. Lui, veillait. Elles, insouciantes, mangeaient des fraises et cueillaient des fleurs. Dans sa robe rouge, Jeannette était sûrement la plus jolie. Bien qu'elle fût trop éloignée pour qu'il pût voir sa figure, Paul imaginait par-delà cette silhouette, plus grand que le pré, dominant tout le paysage, le visage de Jeannette : la bouche entr'ouverte, quelques gouttes de transpiration sur la lèvre, les yeux bruns si sombres que le front semblait n'être rattaché au reste du corps que par le nez et les cheveux.

Comment une fille aussi jolie pourrait-elle l'aimer? Paul se regardait dans la glace matin et soir en se brossant les dents, et la vue de son propre visage était loin de produire un effet comparable à celui qu'il ressentait en voyant Jeannette. Tout juste s'il arrivait à se faire peur avec des grimaces. « Il a l'air d'un petit boxeur », disaient les grandes personnes. « Le petit boxeur t'en foutrait bien une », pensait Paul.

Ce qu'il avait de mieux, c'était ses mains. Couché sur le dos, Paul les regarda : doigts longs, paumes larges, elles attendaient un travail, une besogne, se couvraient tour à tour d'encre et de boue, maniaient le porte-plume, le marteau, le couteau. Elles aimaient particulièrement que leur propriétaire mangeât sur le pouce. Elles serraient fort les freins de la bicyclette, ou dirigeaient d'un seul doigt le guidon. Avec des mains pareilles, Paul irait loin. Il les ferma, les ouvrit, cacha ses pouces, ses index, chaque doigt l'un après l'autre. Puis il les tendit, comme des griffes, les ferma comme des poingts. Il fit la main morte — « frappe à la porte » — joignit les mains, se les frotta, les battit l'une contre l'autre.

Il ouvrit les yeux. Il était couché sur un rocher. Il se retourna : les filles, dans le champ, buvaient à la fontaine. Jeannette baignait ses pieds dans l'eau, les jupes au-dessus des genoux. Anne parlait, secouait la tête. Maintenant, Suzanne répondait et les trois filles pouffaient de rire, le visage caché dans le creux de la main. Il aurait bien

voulu savoir ce qu'elles se racontaient. Parlaient-elles de lui? Il devait les écouter.

A reculons, Paul rampa sur le rocher et se laissa glisser au sol. Otant ses chaussures, à quatre pattes, il se faufila entre les buis, s'arrêtant plusieurs fois pour modérer sa respiration. Une ronce, accrochée à sa culotte, fit plier un arbuste qui se redressa d'un coup sec. Paul s'arrêta pile. Il entendit des éclats de voix, se crut découvert, ne bougea pourtant pas... Le silence revint. Il gagna le champ et se mit à ramper dans l'herbe vers un bosquet situé à une dizaine de mètres de la fontaine. L'herbe froide lui donnait des crampes et lui chatouillait les pieds mais il s'obligea à progresser lentement, de plus en plus lentement au fur et à mesure qu'il approchait du but, rampant d'autant plus silencieusement que les filles ne parlaient plus.

Lorsqu'il entendit un sanglot, il sut immédiatement que c'était Jeannette qui pleurait. Il glissa vers un buisson, leva les yeux et la vit seule, le visage enfoui dans sa jupe, les jambes encore dans l'eau de la fontaine. Paul se leva, elle ne bougea pas. Il s'approcha, elle ne l'entendit pas et continua de pleurer. Il s'assit près d'elle sans qu'elle l'ait aperçu. Il la regarda quelque temps. Puis il voulut se sauver avant qu'elle ne l'ait vu. Il se leva. Elle tourna la tête, étonnée. Comme dans l'aventure du paquebot : « Ses larges yeux étaient grandis encore de le voir là. »

Paul retomba sur l'herbe. Chaque fois qu'il voyait les yeux de Jeannette, ses genoux et ses mains tremblaient. Il voulut sourire, essaya de parler. Rien ne venait. Elle cacha de nouveau sa tête dans sa robe, redoublant de sanglots. Maintenant qu'elle ne le regardait plus, il réussit à dire :

— Elles étaient bonnes, les fraises?

Elle secoua la tête.

— Vous vous êtes disputées?

Elle fit « oui » et ses cheveux tombèrent dans l'eau.

— Relève-toi! Tu vas être trempée.

Elle obéit. Elle plongea son mouchoir dans la fontaine pour se laver les yeux. Ses jambes ruisselaient sur l'herbe.

En silence, Paul la regardait, imaginait qu'il allait mourir, que son père était mort, sa mère aussi : tout et n'importe quoi pour être aussi triste qu'elle.

— Paul! Regarde la grenouille!

Jeannette riait et suivait à genoux la grenouille qui sauta dans l'eau. Paul venait de s'arracher une larme, il eut du mal à rire avec Jeannette. Il attrapa la bête.

— Tu vas lui faire mal! cria Jeannette.

Il lâcha la grenouille qui, d'un bond, sauta sur la robe rouge.

— Paul, j'ai peur!

Il la reprit et la jeta aussi loin qu'il put.

— Oh, Paul! Tu n'aimes pas les grenouilles?

Il n'en savait rien. Les grenouilles l'intéressaient. Il prenait plaisir à les voir sauter, à regarder leurs pattes, à suivre les mouvements de leur peau lorsqu'elles respiraient. Il ne les faisait pas souffrir, ne les tuait pas...

— A quoi penses-tu?

— Aux grenouilles.

Jeannette fit la moue :

— Tu ne pourrais pas parler d'autre chose?

Il se leva sans répondre et, les mains dans les poches, remonta la colline, vers le rocher.

Juin 1957.

Le sourire des Stars.

Après-midi d'août à New York. L'humidité barbouille la vitrine d'un fleuriste. En lettres vertes, le nom des propriétaires : « Toni Fiorello — Père et Fils ».

A l'intérieur, Toni le jeune, perché sur un tabouret d'architecte, compose une couronne mortuaire. Il siffle du Rossini. Contre la chaleur, il a placé un baquet de glace sous son siège. Avec un minimum d'acrobaties, il peut cueillir toutes les fleurs de la boutique. Assis au milieu de sa palette, il choisit sans hâte ses couleurs, s'arrête, s'étire, se remet à siffler. Il pense à Maria Cellini qu'il

connaît depuis cinq ans, aime depuis toujours et doit épouser samedi. Déjà il s'entend lui dire : « Chérie, passe-moi un gardénia, cette tulipe rouge, une dizaine de pensées. »

De sa poche, Toni sort une annonce, découpée la veille dans le *Daily Mirror* :

AYEZ POUR VOTRE AMIE
LE DOUX SOURIRE DES STARS
Avez-vous une bouche parfaite?
Si oui... Bravo
Si non... VENEZ NOUS VOIR.

Il a pris ce matin rendez-vous chez le dentiste qui va niveler son incisive ébréchée.

Car, dans la rangée éclatante de blancheur des dents de Toni, il y a un trou, un trou noir, une faille, un accident, une dent cassée! Ce soir son sourire sera régulier, sans tares, sans défauts; ce soir, quand il sortira avec Maria, Toni sourira comme les Stars, et cela grâce à la publicité.

Ah! La publicité! Tout autour de Toni elle s'étale sur les murs, se dresse sur les toits. Il faut fumer des *Camel,* boire du *Coca-Cola,* porter des chaussures *Mac,* des chaussettes *Smith,* des caleçons *Jones,* des chemises *Bing,* un costume *Matthews* et cela pour être plus beau, plus intelligent, plus souple, pour mieux réussir dans la vie : avec le sourire.

Sa couronne terminée, Toni ajoute un ruban rose : « Regrets Eternels », et regarda sa montre. Dans quinze minutes, on viendra chercher la couronne. Puis il aura juste le temps d'être chez le dentiste pour son rendez-vous. En attendant il va dans l'arrière-boutique, se lave les mains, enfile sa veste, met la cravate que Maria lui a donnée pour Pâques : des tulipes rouges (sa fleur préférée) peintes sur un fond jaune canari.

Voilà les clients! Ils font cercle autour de la couronne. Il s'exclament : dommage que les fleurs fanent si vite, ce chef-d'œuvre serait immortel! Toni donne à chacun un

œillet. Ils payent, s'en vont, le fleuriste ferme boutique.

Le voilà dans la rue. Malgré le ciel bleu, il s'est muni d'un parapluie, son arme préférée. Il le brandit pour saluer des amis, le pointe pour repousser les piétons et se frayer un chemin à travers la foule. La rue est étroite, écrasée par des bâtiments et des entrepôts hauts de quinze à vingt étages. Sur les trottoirs, des centaines d'hommes tirent et poussent des portemanteaux à roulettes, ou pilotent des armoires motorisées chargées de robes et de costumes : c'est le quartier des habillements, le « Garment District » de New York; à la vitrine des magasins, des scies à étoffe, des cintres, des tissus, des mannequins de celluloïd.

Toni traverse Broadway. Prenant une attitude de toréador, il se laisse frôler par un taxi, puis saute sur le trottoir. Il débouche dans le soleil de la Sixième Avenue. L'allure des passants s'est ralentie. Quelques flâneurs s'arrêtent même devant les librairies d'occasion.

Toni se voit dans une glace, se sourit. Il y a une affiche avec Frank Sinatra à côté du miroir et Toni compare favorablement sa denture à celle du chanteur de charme. « ... Quand l'incisive sera limée, pense-t-il, il n'y aura plus de doute... »

Très gai, il remonte l'Avenue vers la Quarante-deuxième rue.

En avance de dix minutes, il fait le tour du square, derrière la bibliothèque municipale. Il sort un bâton de chewing-gum à la menthe, le mâche avec soin pour neutraliser son haleine.

Cinq heures! Toni va être en retard! Il se précipite vers l'immeuble. Dans l'ascenseur, il arrange sa cravate.

Il sonne. On ouvre. Il s'excuse. Comme l'infirmière semble ne pas l'écouter, il explique que son taxi a été pris dans un embouteillage. Elle l'interrompt, lui demande son nom, lui ordonne de s'asseoir.

L'antichambre a une odeur de mauvais souvenirs et Toni renifle son œillet. Il s'ennuie, cherche une revue mais n'ose rien demander à l'infirmière qui se polit les ongles. Les murs de l'antichambre sont tapissés d'un papier

peint SOURIRE DES STARS... des centaines de sourires avec des noms dessous, des noms du cinéma, du baseball, du monde politique et de la société. Le sourire du duc de Windsor voisine avec celui de Mme Tchang-Kaï-Chek. Au-dessus de la cheminée trône une photocopie encadrée et cent fois agrandie de l'annonce publiée dans les journaux :

AYEZ POUR VOTRE AMIE
LE DOUX SOURIRE DES STARS

Voilà le dentiste, avec de grandes oreilles reliées par un sourire en collier de perles. Il serre la main du fleuriste, lui tâte l'épaule, lui tape dans le dos et le pousse dans son cabinet, vers la chaise. Toni s'assied, ouvre la bouche, montre son incisive. Il demande :

— Ça sera long?

Puis, malgré ses résolutions, il ajoute :

— Ça fera mal?

Le dentiste fouille ses tiroirs qui rendent des sons métalliques peu rassurants. Il en sort une roulette, l'ajuste. Elle commence à tourner, elle se rapproche de la figure de Toni. Le dentiste dit :

— Ouvrez la bouche!

ZZZZZZZZZZ... Le travail commence. L'odeur d'os brûlé fait mal au cœur. De temps à autre, le dentiste donne ses ordres : « Crachez! Rincez! Ouvrez la bouche! »

ZZZZZZZZZZZ... Le travail reprend.

Par la fenêtre, le fleuriste voit une pendule accrochée sur l'immeuble d'en face : une minute, deux, quatre, huit se passent, et c'est fini.

Toni paie comptant et se trouve à la porte avant d'avoir pu se regarder dans un miroir. Il tâte sa dent avec son pouce, la caresse de la langue. L'impression familière a disparu. Il devra s'habituer...

Dans la rue, il hésite, contemple un instant la foule. Où trouver un miroir?

Une vitrine fait l'affaire! Toni ouvre la bouche : il est ébloui. L'ivoire de sa mâchoire supérieure forme une ligne maintenant sans défaut. Il retrousse les lèvres, fait claquer

ses dents, inspecte la mâchoire inférieure, puis juge de l'effet d'ensemble. Il se sent beau. Son cœur déborde : ses incisives, ses canines, ses molaires, ses mâchoires, ses lèvres, sa figure, tout cela s'harmonise et se complète.

Reculant d'un pas pour mieux se sourire, il aperçoit, à l'intérieur de la boutique, deux vendeuses qui pouffent de rire et le montrent du doigt. Il rougit, se retourne et traverse la rue, les épaules chargées du regard des deux jeunes filles.

Elles lui gâchent son plaisir! L'idée lui vient de se venger : il va retraverser la rue, entrer dans la boutique, acheter n'importe quoi... Elles seront bien obligées de se taire.

Mais après tout, il devait sembler plutôt bête devant cette vitrine. Toni se voit, faisant le pitre, et l'idée le fait sourire du « Sourire des Stars ». Sa bonne humeur revient, il caresse sa dent et, réconcilié avec la vie, il s'assied dans le square.

Il s'étale au soleil, s'étire, bâille du bâillement des Stars. Près de lui, des étudiants lisent et prennent des notes; un peu plus loin, un mendiant dort sur l'herbe; les nurses tricotent, les enfants jouent. Dans un arbre, deux écureuils se disputent une cacahuète. Plus haut encore, la chaleur fait vibrer les panneaux publicitaires qui couronnent les buildings, et sur chaque panneau, le visage d'un homme, d'une femme ou d'un enfant... Sur chaque visage : un sourire.

« Après tout, se dit Toni, le dentiste n'a rien inventé avec son papier peint; tout New York en est couvert. »

Cette idée l'amuse d'abord. Puis il découvre que chacun des sourires lui est personnellement adressé. De tous les coins du square, de toutes les affiches, de tous les visages partent des sourires. Toni est saisi d'un pressentiment : désormais, au centre de son propre visage rayonnera ce même sourire. Il le verra chaque fois qu'il se regardera dans une glace, chaque fois qu'il se brossera les dents.

Toni change de siège. Pour tourner le dos à ces affiches qui l'obsèdent, il va s'asseoir à côté du mendiant. Et quel mendiant! C'est comme sur un dessin. Il a tous les

attributs du métier : semelles percées, pantalons troués aux genoux, une ficelle pour ceinture. Ça ronfle comme un juge de paix, mal rasé, la bouche ouverte... mais zut alors, quelle denture! Lui aussi, il a le sourire des Stars. Ses mâchoires brillent comme les cuivres d'un bateau. Toni est fasciné. Le mendiant ouvre un œil, se dresse, interpelle le fleuriste :

— Dis donc, l'andouille, tu veux mon portrait?

Toni s'enfuit. Il traverse le parc au petit trot poursuivi par les éclats de rire du clochard. Les gens lèvent la tête. Toni prend de la vitesse, traverse la Sixième Avenue, se jette dans un bar et commande un whisky pour l'émotion, puis une bière pour la soif. Il s'éponge le front, dessert sa cravate et déboutonne son col. Il commande un second whisky.

Il cherche à se remonter le moral en pensant à son nouveau sourire. C'est une moindre consolation. Après tout, ce n'était pas si laid cette dent cassée... et elle faisait un si beau sujet de conversation. Quand on lui disait : « Tiens, mais qu'est-ce qu'elle a, votre dent? », il répondait :

— Eh oui! C'est un accident de travail.

— Mais que faites-vous de si dangereux?

— Je suis fleuriste!

Cela faisait rire tout le monde. Maria soupirait :

— Comme tu as dû souffrir!

Lui-même, il aimait bien cette pauvre incisive... (troisième whisky-deuxième bière)... Il n'avait d'ailleurs pas eu trop mal en se la cassant. Pendant deux ou trois jours, guère plus, quand il buvait de l'eau froide. Son père lui avait demandé :

— Passe-moi le pot, là-haut, sur l'étagère.

Toni (il avait douze ans) grimpa sur un tabouret. Du bout du doigts, il poussa le pot, par petits coups, toujours plus près du bord... et puis : Vlan! il reçut le pot sur la bouche. Couvert de terre, il tenait dans sa main une tulipe. « Idiota! » avait crié son père en italien.

Ces souvenirs lui font venir les larmes aux yeux. Il boit

un quatrième whisky, une troisième bière. Il regarde sa montre : six heures et demi. Maria l'attend.

Rafraîchi, calmé, Toni guette l'autobus au coin de l'Avenue. Autour de lui, plusieurs personnes s'épongent le front, le cou, la nuque. Par une telle chaleur, les gens sont nerveux. Dès que l'autobus paraît, ils se poussent; lorsque la porte s'ouvre ils s'y précipitent, se battent sournoisement du genoux et du coude.

— Circulez! Circulez! hurle le conducteur.

Ce n'est pas difficile : le bus démarre, dix passagers font explosion derrière Toni qui va « circuler » en plein dans un gros monsieur rouge... coup d'œil furieux. Le fleuriste répond par un sourire des Stars épicé d'une forte odeur d'alcool qui lui vaut un regard dédaigneux. Le gros monsieur se retourne et lui écrase les pieds.

L'odeur de whisky se répand. Toni rote. Des yeux se lèvent. Maintenant, il a le hoquet. Deux petites filles se mettent à rire. Bientôt tout le monde pouffe. C'en est trop. Au premier arrêt, Toni bouscule la foule, saute dans la rue, manque le trottoir et tombe. Le bus repart dans un éclat de rire : c'est comme le papier peint du dentiste, mille dents qui scintillent.

Toni en pleure de rage. Il ferme les yeux : le papier peint du sourire des Stars tourne autour de lui. Il les rouvre : du troisième étage d'un immeuble, une affiche lui sourit. Le sourire du dentiste, celui de Maria, celui du duc de Windsor et le sourire de sa mère chavirent, tourbillonnent et s'unissent en d'affreux baisers.

Les genoux tremblants, le fleuriste se traîne le long de la Sixième Avenue. Les gens se poussent du coude quand il passe. Ils sourient...

Et soudain... c'est l'orage. Des nuages crèvent d'un coup de tonnerre sur New York. Les passants courent vers les abris. L'eau rebondit sur les trottoirs. Les voitures, comme noyées, s'arrêtent en pleine rue. Les bruits de la ville sont écrasés par le tonnerre et la pluie.

Toni a oublié son parapluie chez le dentiste!

Il se met à courir vers la Quarante-deuxième Rue. Il ne craint plus les obstacles : il vole par-dessus les trottoirs.

A droite, à gauche, les affiches publicitaires le poursuivent. Toni s'engouffre dans le building; saute dans l'ascenseur : « Quatorzième étage! » Il sonne. L'infirmière ouvre. Toni saisit son parapluie... de tous les coins de l'antichambre les sourires du papier peint se ruent à l'assaut pour le mordre. Toni brandit le parapluie retrouvé... L'infirmière hurle... Le dentiste apparaît... Toni se jete sur lui et reçoit un coup de poing en pleine figure.

Le garçon d'ascenseur a déposé Toni sur le trottoir. Le menton sur la poitrine, il a l'air fatigué d'une fleur après l'averse. Sa veste est déchirée. De sa lèvre fendue, le sang s'égoutte sur la cravate jaune canari. Il se réveille comme la nuit tombe. Sa tête fait un bruit de tirelire. Il se tâte les jambes, les bras, les côtes : rien de cassé. Son portefeuille est là, avec l'argent payé pour la couronne mortuaire.

Toni passe sa langue sur sa dent. « C'est curieux », pense-t-il. Il y met le doigt, il se lève et cherche un miroir : cette fois, elle est pulvérisée...

Toni court sur l'avenue déserte. Deux cents mètres, tourne à droite, Trente-deuxième Rue, les escaliers, deuxième étage, troisième porte à droite, carillonne. Il entend le pas de Maria. La porte s'ouvre, elle lui sourit. Le cœur de Toni déborde de joie :

— Regarde, regarde, crie-t-il. J'ai une dent cassée!

Septembre 1953.

Je la fatiguais.

Sur la route étroite, le vent faisait sauter la voiture. Lui ne s'en inquiétait pas, au contraire. De la main, il maintenait une légère pression sur le volant; la 403 s'appuyait au vent plus qu'à la route et perdait son poids. Rien ne pesait plus dans ce paysage au relief de nuages gris plomb, de nuages blanc lumière faisant la course entre eux, se pénétrant, s'effaçant... relief qui balayait le ciel toujours renouvelé, alors que çà et là, au hasard du

vent, apparaissaient, disparaissaient quelques traces bleues, comme des yeux entrouverts puis fermés.

La route s'enfonça dans une allée d'ormes, tourna, monta.

Cette allée, il la reconnut. Elle était le but d'une promenade d'autrefois, le tunnel de fraîcheur d'un après-midi d'été.

— Où allons-nous? demandait Fernande.

— A l'allée d'ormes.

Pourquoi lui poser la question, puisque jour après jour, semaine après semaine, grandes vacances après grandes vacances, il répondait toujours : « A l'allée d'ormes »?

Pourquoi? Parce qu'elle seule avait compris son jeu : refuge de la maison, refuge de l'allée d'ormes... entre les deux une route ensoleillée, jaune et fatigante... l'enfer entre deux paradis.

Qu'elle semblait longue, cette route, à ses jambes d'enfant... et la servante aussi la trouvait longue. Il se plaignait, elle se plaignait. Ils se plaignaient en chœur de la distance, de la chaleur, de la poussière, puis, assis à l'ombre des ormes, ils énuméraient de nouveau les difficultés du voyage.

Aujourd'hui la route est goudronnée. A peine la voiture a-t-elle tourné, monté, qu'elle retrouve le vent et la pluie au sommet d'une colline. De chaque côté de la route, des prairies, des labours, des bois : tout un paysage humide tourne avec le ciel.

Son cœur déborde : « Fernande tu n'es pas seule! L'enfant revient. » Tout cet amour qu'enfant il avait pour la servante de ses grands-parents est là, dans son cœur, aussi neuf qu'avant. Ils s'embrasseront, elle pleurera, ils évoqueront le passé, elle dans son lit blanc, lui sur sa chaise, et le personnel de l'hospice verra bien qu'au monde il n'y a pas que des ingrats. « Il n'a pas oublié sa vieille servante, celui-là. »

Rêve et route. Jamais il n'avait vu la Normandie aussi belle que dans ce vent d'ouest, ce vent de mer qui soulevait les collines. Il aurait voulu ne jamais arriver, garder en tout cas le souvenir de ce moment, de ce paysage, de

cette pression du vent dans la paume de sa main, et de cette pression des souvenirs contre sa poitrine.

Il arriva.

Euville-en-Caux. Il reconnut à peine la petite ville de ses vacances. Dans un garage, il demanda l'hospice. Deux fois encore il demanda son chemin avant de s'arrêter de l'autre côté de la ville, devant une grille et des marches de pierre.

Il rangea la voiture sur le talus et descendit. Il hésita avant de traverser la route. Déjà il sentait s'effacer les impressions de la matinée. Il craignait de perdre dans cette bâtisse austère la sensation de liberté qu'il avait éprouvée depuis son départ de Paris.

Quatre marches de pierre menaient à la grille, puis une cour carrée, étroite, encadrée par trois bâtiments : à droite la chapelle, au fond et à gauche les salles, le tout style dix-septième, fenêtres hautes, toits d'ardoise — l'un est coiffé d'un clocheton — portes de chêne basses et de plein-pied sur la cour de gravier. Là-haut, au-dessus des toits, le vent continuait de souffler, le ciel de tourner... mais en bas le décor ne bougeait plus, fixé depuis des siècles et pour des siècles.

Après un moment d'hésitation, il choisit la porte de gauche et entra. Devant lui, un large escalier de chêne usé et ciré menait à l'étage. Près de lui, contre une porte, un cordon de sonnette avec un écriteau : « Visiteurs ». Il tira le cordon, n'entendit rien, tira de nouveau, attendit. Il lut, sur une plaque, les noms des fondateurs et bienfaiteurs successifs de l'hospice depuis 1709. Il fit le tour du hall, poussa des portes, vit d'étroits couloirs éclairés par des fenêtres rectangulaires. Entendant des pas, il revint dans le hall et leva la tête vers une sœur qui descendait l'escalier.

— Mlle Heuland! demanda-t-il.

— Vous êtes un parent?

— Elle travaillait chez mon grand-père. Son neveu m'a écrit qu'elle est ici depuis dimanche.

La sœur lui indiqua un couloir, une porte vitrée aux

rideaux de toile blanche. Il entra et s'arrêta, un pied en avant, la main crispée sur le bec-de-cane... pétrifié.

De chaque côté de la pièce s'alignaient des lits blancs, et de ces lits immaculés émergeaient des visages jaunes et morts : ici une tête rejetée en arrière, aux yeux figés, à la bouche grande ouverte... là une tête reposée sur l'épaule paraissait dormir... une autre pendait au bord du lit, à peine rattachée au corps par un cou décharné. Certains lits étaient vides, leurs occupantes assises sur une chaise appuyée au mur. Ces femmes, vivantes peut-être, ne bougèrent pas quand il ouvrit la porte : habillées de noir, elles veillaient sans doute les mortes, et cette occupation commune les faisait se rassembler. Toutes également droites sur leur siège remuaient imperceptiblement les lèvres et fixaient le carrelage de leurs yeux écarquillés.

— Entrez! Entrez, Monsieur!

La sœur le poussait et il fit un pas de côté pour la laisser passer. Elle lui fit signe de la suivre. Elle traversa la pièce, regardant chaque lit, chaque visage. Il s'apercevait que les cadavres vivaient encore. La tête rejetée en arrière haletait. La tête reposée se réveilla. Le cou décharné battait doucement sous la pression du sang. Parmi ces visages, il cherchait celui de Fernande. La sœur s'arrêta devant un lit. Il ne reconnut pas les traits, le front et une joue étaient enduits d'une pommade blanche desséchée. Il s'avança pourtant, mais la sœur le rappela :

— Non, non Monsieur! C'est ici!

Deux lits plus loin il reconnut Fernande. La tête, les mains semblaient réduites de moitié, comme si les os même avaient maigri. La sœur apporta une chaise et il s'assit près de Fernande dont les yeux ouverts ne l'avaient pas encore vu.

Un instant, il resta muet. Il regardait les cheveux gris coupés courts, encore trop longs pour la tête minuscule. Il n'osait prendre la main accrochée au drap près de son genou : cette peau jaune, contagieuse. Il regarda autour de lui : dans cette pièce blanche, la vieillesse et la mort le menaçaient.

— Fernande!

Faisant un effort sur lui-même, il l'appelle trois fois, et de plus en plus fort. Il faut qu'elle se réveille, qu'elle le voie et le reconnaisse. Il est venu de Paris pour cela.

Enfin, un pied bouge, puis un genou et les épaules. La vie, montant de dessous les draps éclaire les yeux. Fernande agite les mains :

— C'est vous, Monsieur Guy?

Maintenant qu'elle l'a reconnu, il ne sait plus que dire. Une conversation? Il n'y faut pas songer. A peine entend-il sa voix. Elle remue les doigts, il lui prend la main.

— Comment va M. Martinet? demande Fernande.

Que répondre? Depuis douze ans, son grand-père est mort. Le cacher? L'expliquer? Elle doit avoir peur de mourir...

— Très bien! Grand-père va bien!

— Mais il est mort, Monsieur Guy!

Elle prononce la phrase lentement, en remuant le menton entre chaque syllabe. Se souvient-elle seulement de l'allée d'ormes? Elle avait autrefois un chignon noir, mettait pour faire la cuisine un tablier bleu qu'elle échangeait contre un blanc à l'heure des repas, quand elle apportait les plats dans la salle à manger. Lui, enfant, rêvait le nez dans son assiette. Enfant, il rêvait toujours : une vie future, une vie libre de grande personne, une vie large et jaune soleil, libérée de toutes les servitudes auxquelles les parents assujettissent les enfants... une vie comme personne n'en a jamais vécue, sans doute...

Il se pencha sur Fernande et l'embrassa. Il voulait partir. Fernande l'avait reconnu, elle se souviendrait plusieurs jours, plusieurs semaines de sa visite. Que gagneraient-ils à rester ainsi plus longtemps, la main dans la main?

— Au revoir, Fernande, dit-il.

Il détacha sa main et se leva. Les yeux de Fernande s'éteignirent. Les épaules, puis les genoux, puis les pieds bougèrent. La vie était redescendue sous les draps. Il se dirigea vers la porte. Comme il passait, la tête rejetée en

arrière émit un flot de sons incompréhensibles. Il ouvrit, puis referma la porte, sans bruit.

Cinq minutes plus tard, il sortait d'Euville. La pluie, chassée par le vent, balayait la route. La voiture s'enfonça dans l'allée d'ormes.

— J'ai bien fait de m'en aller. Je la fatiguais.

Derrière les nuages se devinaient le soleil de l'été à venir et, sous les labours saturés — « amoureux » comme disent les Normands — les moissons jaunes du mois d'août.

Avril 1958.

MICHEL MANOLL

Incarnada

Incarnada, tu es l'aurore
Et la florale nébuleuse
Que nulle éclipse ne dédore;
Tu es la flamme de l'yeuse

Où s'ébrouent les oiseaux du vent.
Je te compare à la rosée,
A ces horizons transparents
Qui planent sur les oseraies,

A tous les pas qui se mesurent
Avec l'unanime verdeur
D'un jardin sauvage où perdure
La plus fine et profonde odeur.

Pour tes deux bras, collier de buis,
Pour ta chaleur, ondée d'avril,
Pour le genêt qui s'éblouit
De ton nom de pourpre et d'argile,

Incarnada, garde mémoire
De ce voyage que nous fîmes
Et de l'averse amère et noire
Qui voletait de cîme en cîme,

En ces automnes diluviens
Où nous errions, ombre de pluie,

Dispersant du pied les brindilles
D'un feu de brume mal éteint;

De tous ces pays, immolés
Au clair-obscur de nos visages,
Connais-tu le cri naufragé
D'une âme rompant ses cordages

Et du lourd archet de l'orage
Au long d'un arbre foudroyé?
O toi qui lis tous les présages
Entre tes sources déployés

Tiendras-tu pour désert, l'instant
Tout enveloppé de silence
Où tu cherchais ta délivrance
Dans les prunelles d'un vivant?

★

De tout l'espace rassemblé
Tu fais cortège à ton image,
Brûlant l'écorce des forêts
Des lettres rouges de l'orage;

Incarnada, ô flamboyante,
Toi qui propages l'incendie,
Ne sauras-tu faire la part
D'un cœur de neige et de la plante?

Ne sauras-tu rompre l'éclair
Pour que tes oiseaux de fumée
Retrouvent leur forme première
De lys, de roc et de nuée?

Mais que t'importe ma détresse
Et ces longs chemins décharnés
Où l'automne répand son lest,
Comme un navire abandonné?

Enclose en ta fosse insondable,
Tu t'allies aux rumeurs issues
D'un monde où chaque mot s'ensable,
Corps d'ombre en sa toile cousu.

Que ferai-je de ces légers
Fétus affleurant en mes mains
Si tu n'es toi-même allégée
Et livrée au vent du destin?

Incarnada, il te suffit
De ce murmure solitaire
Qui te désigne et qui jaillit
Comme un richochet sur la mer;

Mais je ne puis aller plus loin
Et déjà mes lampes s'épuisent;
Pourquoi cette femme sans tain
Et ce silence où je m'enlise?

Reste donc fidèle à la rive
Où coule un flot déraciné,
A ta voix nue, à tes dérives :
Hors de toi, je m'accomplirai.

★

Incarnada, le jour se lève
Et déjà le temps n'est plus loin
Où d'autres prendront la relève
Au bord du sillon qui s'éteint.

Tu te tairas à travers moi,
Sans que l'on sache davantage
Quel écho recueille nos pas,
Quel feu effeuille nos visages.

Nous aurons passé les mains nues,
Comme une aurore, entre les mailles,

Laissant, dans le réseau ténu,
Quelques brins légers de limaille.

Ton ombre, enfin désincarnée
Cessera ses vaines errances;
Ton innocence consumée
Prendra la forme du silence.

Mais il n'est pas que cette absence :
Il faut que tout s'ensevelisse,
Puisque jamais ne recommence
Le chant d'un cygne, entre les lys;

Il faut que s'éteignent les lampes
Incarnada, et que s'effritent
Ce bruit d'insecte, sous les tempes,
Ce pan d'espace qui t'abrite.

Alors, toute seule en ton île
Et sans pareille, mais sans voix,
Gerbe de vent, ondée d'argile,
Au fond du temps, tu te perdras.

N'espère rien d'un autre cœur
Ni des cendres de la mémoire,
C'est dans mon souffle que tu meurs,
C'est en mes yeux que tu viens boire,

Demain, aujourd'hui. Mais que n'ai-je,
Pour dissiper mes longs mirages
Et franchir mes déserts de neige
Ton chant de source, ô clair visage.

YVES PIHAN

Benjamin Constant compose " Adolphe "

Si, l'an dernier, le cent-cinquantième anniversaire de la composition d'*Adolphe* est passé à peu près inaperçu, du moins un hommage éclatant a-t-il été rendu à Benjamin Constant, à savoir l'édition de ses œuvres dans la « *Bibliothèque de la Pléiade* » (volume n° 123). *Adolphe* figure en tête de cet ouvrage; suivi de *Cécile* et des *Journaux intimes*, il y apparaît, semble-t-il, sous un jour nouveau : les circonstances et le climat dans lesquels il fut écrit s'en trouvent précisés, définis; les sentiments les plus contradictoires et les plus complexes de son auteur s'y profilent avec un étonnant relief. Le lecteur attentif est ainsi amené, pour la première fois, sans doute, et grâce au commentaire excellent de M. Roulin, à découvrir par la juxtaposition des textes mêmes de Constant l'état d'âme dans lequel celui-ci composa son roman, puis se décida enfin à le publier. Le drame de la rupture avec Mme de Staël, considéré comme l'unique problème de toute cette période de sa vie, en a longtemps dissimulé un autre : l'image de Mme du Tertre (Charlotte de Hardenberg) hante alors Constant; il songe, en effet, à l'épouser, dès que tous deux seront redevenus libres. Treize ans plus tôt, il l'avait cependant écartée de sa route et il lui arrive encore de douter parfois de son amour. D'autres préoccupations, secondaires et de valeur inégale mais cependant importantes, jalonnent aussi çà et là les notes intimes de Benjamin. On peut ainsi reconstituer avec assez d'exactitude et de précision son vrai visage, au moment

où il écrivit *Adolphe*, puis, neuf ans plus tard, consentit tout de même à le faire éditer. C'est là un double aspect de lui-même, important et intéressant à la fois; ses biographes, des commentateurs et ses critiques semblent, avant M. Roulin, avoir, en général, omis de l'approfondir.

▶

Pourquoi Constant décide-t-il soudain, à la fin de l'année 1806, d'écrire un roman? Jamais encore il n'en avait formé le projet. Son ouvrage sur la religion, dix fois repris et dix fois abandonné, suffisait jusqu'alors à ses ambitions littéraires; or, le voici, de nouveau, laissé de côté : dans la fièvre et avec l'enthousiasme qu'il apporte d'ordinaire à toute entreprise nouvelle, quitte à y renoncer bientôt comme cela s'est régulièrement produit, Constant va rédiger en quelques semaines les premiers chapitres de son roman. L'exemple de Mme de Staël, elle-même penchée sur le manuscrit de *Corinne*, agit-il sur lui à la façon d'un stimulant? Dans son entourage, tout le monde s'adonne à quelque travail. En fait, la crise sentimentale que traverse alors Benjamin suffit à expliquer la naissance d'*Adolphe* : la situation toute romanesque dans laquelle se débat Constant l'obsède et lui fournit à la fois un excellent sujet. Entré le 25 octobre 1806 dans sa quarantième année, il est, depuis l'automne 1794, l'esclave de Mme de Staël et sa chaîne lui pèse d'autant plus qu'il vient de revoir à Paris Mme du Tertre, perdue de vue après une courte liaison, en 1793. Dans son *Journal intime*, il notera en effet, le lendemain de son anniversaire : *Cette femme que j'ai refusée cent fois, qui s'est offerte sans cesse et que j'ai toujours repoussée... me fait tourner la tête et ne pas la voir est un supplice horrible. Je crois bien que Mme de S(taël) y entre pour beaucoup. Le contraste entre son impétuosité, son égoïsme, son occupation constante d'elle-même, et la douceur, le calme, l'humble et modeste manière d'être de Charlotte me rend celle-ci mille fois plus chère. Je suis las de l'homme femme dont la main de fer m'enchaîne depuis dix ans, et une femme vraiment femme m'enivre et m'enchante...* (26 oct. 1806). La rencontre de Charlotte Du Tertre à un moment de crise aiguë dans les relations de Benjamin et de Mme de Staël a suscité dans le cœur mobile et vite enflammé

de Constant une passion soudaine et violente dont son journal est témoin. Le fait peut sembler étrange : Charlotte de Marenholtz (née de Hardenberg) avait à peine vingt-quatre ans lors de la rupture de 1793; elle approche maintenant de la quarantaine, mais son ex-amant connaît de nouveau pour elle, et plus impétueux que jamais, les élans conjugués du désir et de la tendresse. Le contraste total qu'elle offre avec Mme de Staël semble compter pour beaucoup dans ce retour de passion : Constant est, en effet, de ceux qui, souvent, n'aiment que contre quelqu'un et se plaisent à trouver dans la fréquentation simultanée de deux maîtresses une étrange jouissance née précisément des différences et mieux encore des oppositions entre l'une et l'autre, entre le climat interne de chacune des deux liaisons. *Soirée auprès d'elle*, note Benjamin le 28 octobre 1806, en quittant Charlotte, *jouissance physique* (1). *Mélange inouï de plaisir et de douleur. Nuit la plus délicieuse de ma vie. Elle a un esprit plein de grâce et jamais on n'aima comme elle m'aime* — Le 29, Constant quitte Paris pour Rouen, où il doit retrouver Mme de Staël. L'ennui s'y empare aussitôt de lui; tout imprégné encore des souvenirs délicieux de la rencontre avec Charlotte, il décide, dès le lendemain de son arrivée à Rouen, le 30 octobre, de raconter leur histoire, et, pour la première fois, mentionne son projet de roman : *Commencé un roman qui sera notre histoire. Tout autre travail me serait impossible. Soirée ennuyeuse. Scènes* — Il n'est nullement question dans cette ébauche initiale du personnage d'Ellénore. Au départ, dans la pensée de Constant, l'héroïne de son roman doit être Charlotte, et nulle autre. Au bout d'une semaine, le manuscrit a pris forme. *Je n'aurai pas de peine à y peindre un ange*, écrit Constant le 1er novembre; et, le 2; *L'idée de Charlotte me rend ce travail bien doux* — Il est cependant soucieux : Mme Du Tertre est malade; son écriture paraît *toute changée* (3nov. 1806) et tout de suite l'imagination démesurée de Benjamin lui fait redouter le pire. Relisant son manuscrit après une semaine de travail, il y trouve *de la monotonie* et conclut qu'*il faut en changer la forme* — Les jours suivants, crise aiguë. *J'ai eu toute la journée un serrement de cœur*

(1) Dans son *Journal intime*, Constant recourt à un code chiffré qu'il a lui-même expliqué (8 mai 1805) : 1 signifie « jouissance physique »; 2 « désir de rompre avec Mme de Staël »; 3 « sentiment contraire »; 4 « travail »... et ainsi de suite jusqu'à 17.

qui m'empêchait de respirer. Je ne pouvais parler sans que des larmes vinssent dans mes yeux, confie-t-il à son « journal » le 6 novembre; et, le lendemain, *terrible journée. Ma tête est brisée* — Mme de Staël vient, en effet, de le surprendre alors qu'il écrit à Charlotte; elle l'a prié de lui montrer cette lettre; Constant a refusé de la lui remettre et l'a brûlée devant elle. Puis, il est passé aux aveux. Les reproches les plus cruels l'ont alors durement cinglé et le voilà à bout de nerfs. Du coup, son projet de roman se trouve modifié : *Avancé mon épisode d'Ellénore. Je doute fort que j'aie assez de persistance pour finir le roman,* note-t-il le 10 novembre. Le fragment de manuscrit consacré à Charlotte est donc, au moins provisoirement, abandonné à cette date et l'obsédante figure de Mme de Staël s'est substituée déjà au visage lointain de Mme Du Tertre. Sans doute Constant trouve-t-il quelque soulagement à décrire par le détail une lente et difficile rupture alors qu'il pressent déjà tous les orages qui précéderont sa libération définitive. Se sachant mobile et changeant, il doute cependant d'achever tout à fait son manuscrit. Il semble que le 12 novembre, il en ait lu à Mme de Staël et à son entourage au moins quelques feuillets : *Lu ce soir mon épisode,* note-t-il et il ajoute : *Je la crois très touchante, mais j'aurai de la peine à continuer le roman.* Et, le lendemain, *Avancé beaucoup dans mon épisode. Il y a quelques raisons pour ne pas la publier isolée du roman.* Le problème consiste donc alors pour lui à relier les deux fragments de l'ébauche, celui dont Charlotte est l'héroïne et celui dont Ellénore (Mme de Staël) est le centre. Dans une lettre à Ch. V. de Bonstetten, Mme de Staël écrit, le 15 novembre : *Benjamin s'est mis à faire un roman et il est le plus original et le plus touchant que j'ai lu.* Il est malheureusement impossible de savoir ce que connaissait du manuscrit celle qui en deviendrait l'unique personnage féminin : Constant lui avait-il révélé toutes ses intentions? Cela paraît douteux : lui-même ignorait encore la forme définitive de son ouvrage. Ses yeux le trahissent et sans doute a-t-il beaucoup veillé tous ces soirs-là sur son manuscrit. S'il avoue, le 15 novembre, y avoir travaillé *sans goût,* le 18, il note, au contraire en être assez satisfait : Charlotte vient, du reste, de lui écrire que son mari admet l'éventualité d'un divorce; seules les conditions qu'il posera demeurent encore énigmatiques. Le 21 novembre, Constant quitte Rouen

pour Paris, où il doit retrouver Mme Du Tertre. Le 23, la lecture de son roman à son ami Hochet rencontre assez d'approbation pour qu'il note, le soir, avec regret : *Quel dommage de ne rien faire de mon talent!* Le soir même, près de Charlotte, il sent l'ennui le gagner. De l'enthousiasme à la lassitude, il n'y a pour lui qu'un pas, et ce pas est vite franchi. *Hélas oui! l'ennui commence,* note-t-il encore le lendemain. *Cependant, au moindre obstacle, gare que la fièvre ne reprenne* (24 nov. 1806). On ne saurait analyser avec plus de lucidité : la passion de Benjamin pour Charlotte croît selon que les circonstances viennent la contrarier; dès qu'elle trouve aisément à se satisfaire sans problème, elle décline d'elle-même parce qu'elle n'existe en partie qu'en fonction des obstacles et des interdits. Le 27 novembre, Constant dîne chez Mme Pourrat : c'est pour lui l'occasion d'un retour en arrière. Vingt ans plus tôt, il avait songé à devenir son gendre; mais ses lettres à la jeune Jenny Pourrat étaient ausi enflammées que sa conversation et son abord demeuraient indifférents et lointains. Sommé ou presque de prouver la véracité de ses sentiments pour la jeune fille, il s'était rendu ridicule en s'empoisonnant à demi· *J'ai en tout des sentiments bien bizarres,* notera-t-il avec raison ce soir-là. La dérision de ses amours de naguère ne peut pas ne pas porter un rude coup à la soi-disant passion de maintenant.

Du roman, il n'est plus question : les louanges de Hochet n'ont suscité chez Benjamin qu'une ferveur sans lendemain. Le 29 novembre 1806, il quitte la capitale pour Aubergenville (Seine-et-Oise) où Mme de Staël, autorisée depuis peu à résider à douze lieues de Paris, a installé son quartier général au Château d'Acosta, chez le Comte de Castillane. Les jours passent et Constant ne reprend pas son manuscrit. *Travaillé un peu à mon roman qui m'ennuie,* écrit-il le 1er décembre. Un court séjour a Paris, du 2 au 4, lui permet de revoir Charlotte. L'élan d'octobre est retombé; cette rencontre avec Mme Du Tertre se solde par une déception plus grande. De retour à Aubergenville, Benjamin n'a qu'un désir, en effet : reprendre cet ouvrage sur la religion que, depuis des années, tour à tour, il prépare et laisse de côté. Qu'il s'y rejette avec passion atteste que l'amour, en lui, est passé au second rang. *Je veux me remettre à mon ouvrage sur*

la religion, décide-t-il à Paris, le 3 décembre *et quoi qu'il arrive, y travailler sans relâche et l'achever.* Depuis dix mois, il n'y avait pas touché et le voici qui déclare : *Pour cette fois, certainement, je ne l'abandonnerai pour aucun autre... j'aimerais bien mieux l'étude et la solitude que toutes les femmes et tous les amours du monde...* (5 déc. 1806). L'aveu est lourd de sens : la passion d'octobre pour Charlotte a perdu tout son élan; Mme du Tertre ne représente guère plus qu'un élégant moyen d'échapper à Mme de Staël. Du 18 novembre au 12 décembre, le roman est donc abandonné. Revenu à Paris le 12 décembre, Constant semble, en effet, désireux de le reprendre et de le mener à terme : *Travaillé un peu à mon roman, que je devrais bien finir en huit jours.* Suit alors une période de travail acharné : décembre s'achève et l'ouvrage sur la religion est tout a fait oublié; la décision du 3 n'a pas eu d'effet! Le 16 décembre, Constant mentionne une amélioration sensible de son plan; on verra plus loin qu'il conserve alors les deux personnages féminins. Le 17, il revient à Aubergenville et, chaque jour, travaille fiévreusement : *Je ferais mieux*, avoue-t-il le 20 décembre, *de reprendre mon ouvrage sur la religion.* Il ne peut, en effet, prendre au sérieux son roman, se figurer que l'essentiel de sa gloire littéraire posthume réside là : pour lui *Adolphe* n'est encore qu'un dérivatif, un moyen d'échapper un peu, en les transposant, aux affres actuelles et à venir de sa vie sentimentale. *Quand j'en aurai fait encore les deux chap*[*îtres*] *qui rejoignent l'histoire et la mort d'Ellénore, je le laisserai là,* décide-t-il le 21 décembre. A cette date, il semble donc ne lui rester à écrire que les quelques pages destinées à relier entre eux les deux épisodes. La semaine suivante, le travail est régulier. Le 28, Benjamin lit son roman à M. de Boufflers et consigne sur son *Journal* ce commentaire instructif : *On a très bien saisi le sens du roman... Il est vrai que ce n'est pas d'imagination que j'ai écrit... Cette lecture m'a prouvé que je ne pouvais rien faire de cet ouvrage en y mêlant une autre épisode de femme. (le héros serait odieux)* (1) *Ellénore cesserait d'intéresser et si le héros contractait des devoirs envers une autre et ne les remplissait pas, sa faiblesse deviendrait odieuse.* Ce jour-là, et d'après la réaction de son auditoire, Benjamin décide de retrancher de

(2) Constant a lui-même biffé ces mots.

son manuscrit le personnage de Charlotte, et cela pour les raisons qu'il a lui-même indiquées. Il est possible aussi que, songeant à une éventuelle publication, il ait voulu ménager Mme de Staël; le soir de cette lecture et à plusieurs reprises, les jours suivants, elle lui infligea, en effet, de violentes scènes de reproches et d'injures qui semblent l'avoir fort affecté. *Scène inattendue,* note-t-il le 28 décembre. Le mot étonne : la maîtresse à demi-trahie — et surtout une maîtresse comme Germaine de Staël — ne pouvait demeurer indifférente à ces lectures publiques. Elle s'en indigne et se venge énergiquement. *Ces scènes me font à présent un mal physique,* avoue Benjamin; *J'ai craché le sang* (28 déc. 1806). Sans doute sa lecture à haute voix l'avait-elle également épuisé. *Dans huit jours,* note-t-il, le 30, *tout sera brisé. Cette femme est une furie...* La-dessus il se remet tout de même au travail, en dépit de ses maux d'yeux. L'absence momentanée de Mme de Staël lui permet, en effet, de savourer le calme dont il a besoin. *Journée paisible,* dit-il du 31 décembre, *le diable n'y était pas.* Il a donc travaillé à son roman et précise lui-même avoir mis au point, sans en être trop content, l'épisode de la maladie d'Ellénore : *La maladie est amenée trop brusquement...* A défaut de pouvoir faire disparaître celle qui le torture, il reste au romancier la ressource de la peindre mourante : dans sa hâte de débarrasser Adolphe d'Ellénore, Constant va même trop vite et se le reproche tout le premier.

Janvier 1807 : plus de mention du roman. Par contre, l'ouvrage sur la religion redevient la préocupation essentielle de Constant. Le 6 janvier, retrouvant à Saint-Germain-en-Laye Mme Du Tertre il ne se dissimule pas le refroidissement de ses sentiments : *N'est-ce pas bien plutôt pour* 2 *que pour* 12 *que je penche?* (3) *Et je me trouverai précipité dans un lien pour échapper à un autre!* Le 9 janvier, il revoit Anna Lindsay qu'il aima en 1800; depuis sept ans, elle ne perd aucune occasion de le revoir, mais se heurte à sa froideur. Dès le soir, Benjamin décide de s'éloigner deux mois de Charlotte pour mieux se consacrer à son ouvrage sur la religion : *Je m'enterrerai dans le travail,* se promet-il. Revenu à Aubergenville le 11 janvier, il s'assigne des limites précises :

(3) Dans le code chiffré de Constant, 2 signifie « rupture avec Mme de Staël » et 12 « amour pour Charlotte ».

Je veux que l'impression en commence au 1er juillet. J'ai donc encore environ cinq mois et demi. Là-dessus, il semble effectivement se mettre au travail. *Adolphe* ne réapparaît pas dans son « Journal » avant le 24 février : il s'agit, à cette date, d'une lecture chez Mme de Coigny, qui fut peut-être la célèbre « jeune captive » d'André Chénier — *Effet bizarre de cet ouvrage sur elle,* note Constant. *Révolte contre le héros* — La réaction est intéressante et vaut d'être enregistrée. L'auteur s'y arrête cependant moins qu'aux réflexions personnelles nées en lui à partir de là : *La lecture de hier m'a prouvé qu'on ne gagnait rien à motiver. Il faut rompre. L'opinion dira ce qu'elle voudra.* Son roman va-t-il donc soudain précipiter la rupture attendue depuis si longtemps? Non. Le 13 juillet, Benjamin pourra écrire : *Je ne suis pas plus avancé qu'il y a six mois, qu'il y a dix ans* et, le 25 octobre : *C'est aujourd'hui mon jour de naissance. Il y a un an depuis que je me disais dans ce journal qu'il fallait arranger ma vie. Elle n'est pas plus arrangée qu'alors.* Tout ce printemps de 1807 aura été une période de mélancolie et de dépression; à plusieurs reprises, Benjamin semble gagné à l'idée du suicide. La seule allusion qu'il fasse au roman date du 28 mai : *Lu mon roman à Fauriel. Effet bizarre de cet ouvrage sur lui. Il est donc impossible de faire comprendre mon caractère.* On relève dans ces quelques mots une amertume certaine et comme un peu d'agacement. Le jugement du futur professeur de littérature à la Faculté des Lettres de Paris a déconcerté Constant. Sans doute y retrouve-t-il l'écho de ce qu'il avait entendu déjà chez Mme de Coigny : les termes qu'il emploie pour résumer les impressions de son auditoire (*Effet bizarre*) sont les mêmes dans les deux cas. Le tact et la délicatesse de Fauriel évitèrent probablement un jugement trop péremptoire; ses circonlocutions embarrassées et vagues décontenancèrent Benjamin. On s'étonne toutefois de son impatience de n'avoir pu faire comprendre son caractère étrange et complexe. N'en décelait-il pas, en effet, tout le premier la bizarrerie, lui qui méditait volontiers sur son inconstance et sa mobilité? *C'est un triste spectacle, et qui me jette dans une profonde mélancolie,* avait-il écrit le 15 mai 1807, *que celui de la foule de sentiments que j'ai inspirés et que j'ai détruits : Mme de Charrière, Mlle de Cramm... Charlotte, une fois repoussée, Mme Lindsay, Mme de Staël, toutes passionnées*

et ne me quittant que parce que je les y forçais. Il y a de ma faute dans cette nécessité où j'ai cru me trouver si souvent de rompre.

Le mariage secret de Charlotte et de Constant sera célébré le 5 juin 1808, mais la rupture définitive avec Mme de Staël intervient seulement le 9 mai 1809. Encore Benjamin laisse-t-il lâchement sa femme essuyer la première la colère épouvantable de la maîtresse abandonnée. En août, un éditeur offre 8.000 francs du manuscrit d'*Adolphe*, Benjamin refuse, prétextant que son texte n'est pas encore en état d'être publié mais redoutant surtout, en fait, les fureurs de Mme de Staël. Jusqu'en 1812, il paraît oublier *Adolphe*. Alors seulement il en reprend de temps en temps la lecture devant un petit groupe d'intimes ou de proches; les sentiments dans lesquels il l'écrivit lui paraissent déjà lointains : *Lu mon roman*, note-t-il le 12 janvier 1812. *Comme les impressions passent, quand les situations changent! Je ne saurais plus l'écrire aujourd'hui.* Même écho en novembre : *Lu mon roman. Je suis en étonnement de moi-même...* (9 nov. 1812). Cinq ans seulement après, Benjamin considérait donc déjà comme un étranger l'auteur inquiet et fiévreux d'*Adolphe* et se croyait incapable de retrouver tout à fait son état d'âme de naguère. Le « Journal » de 1815 mentionne plusieurs lectures du roman, dont les commentaires parfois ne sont pas dépourvus de saveur et d'enseignements. Le 31 janvier, *grand succès* chez la duchesse de Courlande; le 19 avril, nouvelle lecture, chez Mme Récamier sans doute. Constant vient d'achever pour Napoléon, tout récemment rentré de l'île d'Elbe, un projet de Constitution. Mais que lui importent son retour en grâce, la bienveillance cordiale de l'Empereur, son rôle politique actuel et les espoirs qu'il est en droit de nourrir? Son esprit est ailleurs : depuis huit mois, Mme Récamier lui inspire une folle passion, d'autant plus ridicule que Constant la sait vaine et qu'il approche de la cinquantaine. Le 19 avril, épuisé par trois heures de lecture à haute voix, bouleversé sans doute aussi par les affres de cette passion qui le consume, aux dernières pages de son manuscrit il éclate en sanglots. Le Duc Victor de Broglie a raconté la scène avec beaucoup de véracité : *Nous étions douze ou quinze assistants. La lecture avait duré près de*

trois heures. L'auteur était fatigué; à mesure qu'il approchait du dénouement, son émotion augmentait et sa fatigue accroissait son émotion. A la fin, il ne put la contenir : il éclata en sanglots; la contagion gagna la réunion toute entière, elle-même fort émue; ce ne fut que pleurs et gémissements; puis, tout à coup, par une péripétie physiologique qui n'est pas rare au dire des médiums, les sanglots devenus convulsifs tournèrent en éclats de rire nerveux et insurmontables, si bien que qui serait entré en ce moment et aurait surpris en cet état l'auteur et ses auditeurs aurait été fort en peine de savoir qu'en penser et d'expliquer l'effet par la cause. (4) Sur son *Journal*, Constant a seulement noté : *Fou rire.* De Barante lui-même raconte : *Ce qu'il fallait voir, c'était M. de Constant, lisant son « Adolphe » avec une émotion déchirante, baigné de larmes, et interrompu par des sanglots, tant le souvenir et l'imagination avaient d'action sur sa mobile sensibilité.* (5) *Les Mémoires d'Outre Tombe* ne bouleverseront pas tant, plus tard, Chateaubriand! Deux autres lectures figurent dans le *Journal* de 1815 : l'une à la reine de Hollande, le 20 juin; l'autre chez Mme de Coigny encore, le 2 septembre, *sans savoir ce que je faisais*, précise d'ailleurs Constant. A la crise sentimentale dont est cause Mme Récamier s'ajoute alors, en effet, un accès violent de mysticisme. Dans le courant de l'été 1807 et par l'intermédiaire de son cousin germain Charles-Louis Gentils de Langalerie, Benjamin avait pris contact à Lausanne avec un groupe de piétistes et lu attentivement l'œuvre de Mme Guyon. En septembre 1815, au moment le plus douloureux de sa passion pour Mme Récamier, il rencontre à Paris Julie de Krüdener, dont il avait assez peu prisé, onze ans plus tôt, un roman médiocre, *Valérie.* Tout de suite, elle prend sur lui, désemparé, malheureux, une influence étonnante : il se déclare tout prêt à s'en remettre à elle de l'avenir. *Sa conversation m'a fait du bien. Je voudrais me mettre tout à fait sous sa tutelle...* (6 sept· 1815). La pensée du suicide le hante à nouveau. *Adolphe* est encore oublié.

L'année suivante seulement, pendant un séjour à Londres, Constant connaît enfin quelque détente et tire de ses bagages

(4) Duc Victor de Broglie : Souvenirs (I. 378).
(5) Prosper de Barante : Souvenirs (II. 314).

son manuscrit. Ici et là, il en donne lecture chez tel ou tel de ses hôtes. Le 2 janvier 1816, chez Lady George Semour; le 14 février, chez Mme de Bourke. Maintenant, il songe enfin à la publication : *Je voudrais le vendre bien. Il a eu du succès*, note-t-il le 14 février. Le 17, nouvelle lecture, chez Lady Besborough. *C'est la dernière fois. Je l'imprime.* Huit jours plus tard, cependant, lecture chez Miss Berry : *pour la dernière fois*, dit-il encore. Malgré la recommandation de Caroline Lamb, le libraire Murray l'éconduit et refuse le manuscrit, que, le 30 avril, Benjamin confie à l'imprimerie de Schulze et Dean. A la préface, il consacre une bonne partie de mai et de juin, ce qui paraît considérable. *Travaillé à la préface du roman*, lit-on, le 13 mai dans le *Journal; arrangé la préface*, le 15. *Rester huit jours à Londres pour le roman*, note-t-il le 31. Le 19 juin, cri de victoire : *Mon roman a beaucoup de succès comme talent* ». Mais, le 22, *Paragraphe désolant sur « Adolphe » dans les journaux. Que faire?* Et, dès le lendemain : *Fait un désaveu dans les journaux. Tristesse mortelle.* L'article paraît, en effet, le 24 juin dans le *Morning Chronicle.* Constant y proteste contre certaines allégations précises sur le caractère autobiographique de son œuvre. Ce jour-là, il reprend courage : *Grand succès de mon roman.* Le 25, inutiles négociations avec Colburn qui vient de reprendre à son compte la bibliothèque circulante Morgan et a déjà édité divers ouvrages de Mme de Staël et *L'essai sur les Révolutions* de Chateaubriand. Le même jour, Benjamin recommence une préface; sans doute a-t-il renoncé à celle de mai. Le 26, cette nouvelle préface est achevée et son auteur la juge *très bien*, ce qui ne l'empêche pas de la refaire le lendemain. Le 29, une immense satisfaction : *Arrangement avec Colburn pour mon roman. J'en aurai* 70 *louis.* Avant cette édition qui date des derniers jours d'août, un certain Alexander Walker, que Benjamin avait peut-être connu naguère à Edimbourg, donne d'*Adolphe* une *bonne traduction* anglaise. *Les journaux de France parlent de moi sans m'attaquer*, note avec satisfaction Constant, le 4 juillet; le « Journal des débats » du 30 juin venait, en effet, de consacrer une chronique assez bienveillante à l'édition française de Würtz et Treuttel. Le 17 juillet, une lettre de Mme de Staël le rassure également : *Mon roman ne nous a pas brouillés.* Constant détestait les ruptures définitives et les fâcheries irréductibles : il n'est

sans doute aucune femme dont il s'est séparé et que, plus tard, il n'ait revue et souvent même cherché à revoir. Le voilà donc délivré d'une réelle appréhension. Dès le début de juin, d'ailleurs, et par l'intermédiaire de Juliette Récamier, il avait préparé Mme de de Staël à l'idée d'une publication imminente d'*Adolphe.* Il est donc naturel qu'écrivant à Mme Récamier dans le courant de juillet il revienne sur l'immense satisfaction que lui a procurée une réaction bienveillante de Mme de Staël : *Adolphe ne m'a point brouillé avec la personne dont je craignais l'injuste susceptibilité. Elle a vu au contraire mon intention d'éviter toute allusion fâcheuse...* Sa carrière politique et son ouvrage sur la religion vont désormais absorber Constant. *Adolphe* n'est plus à ses yeux qu'un lointain épisode de son orageuse existence. *J'ai toujours mis bien peu d'importance à cette ouvrage,* écrira-t-il même à sa cousine Rosalie.

Il ne saurait être question d'examiner ici en détail la genèse d'*Adolphe,* d'évaluer dans quelle mesure telle ou telle figure de femme (Mme de Charrière, Julie Talma, Anna Lindsay, Mme de Staël) a inspiré le portrait d'Ellénore. Ce sont là de délicats problèmes et l'histoire littéraire les a partiellement résolus, selon ses moyens propres d'investigation. Du moins, cet exposé chronologique permet-il diverses conclusions et d'intéressantes constatations. Cette confrontation d'*Adolphe* et de son auteur montre mieux quelle place le roman a occupé dans la vie de Constant, à quelles époques il y est apparu et y a été mêlé, ce qu'il représentait à ses yeux dans son œuvre entière. D'abord, le roman n'est pas celui auquel songea Constant lorsque, le 20 octobre 1806, la reprise des relations avec Charlotte compliqua encore la crise sentimentale dans laquelle il se débattait déjà. La forme romanesque lui permit alors, retombé sous le joug de Mme de Staël, de revivre et de prolonger les délicieux moments passés près de Mme du Tertre. Au bout de trois semaines, apparaît le second épisode, celui d'Ellénore, qui se substituera finalement au premier : foncièrement timide, incapable encore de rompre avec Mme de Staël, Benjamin esquisse à l'avance dans son manuscrit toutes les phases d'une séparation qui s'annonce

très orageuse. C'est l'époque des premières lectures publiques. A la fin de décembre, le manuscrit est bien avancé, mais toute intention d'y faire figurer simultanément deux personnages féminins est définitivement abandonnée; la réaction de ses auditeurs paraît à l'origine de cette modification. Que devient alors la première version d'*Adolphe*, celle dont Charlotte était l'héroïne? Constant l'a-t-il détruite? utilisée plus tard dans *Cécile?* Cette seconde hypothèse est sans doute à retenir. *Cécile* était même peut-être déjà le prénom retenu dès 1806 pour la rivale d'Ellénore. Dans son « Journal », Constant avait écrit puis biffé, le 28 décembre 1806 : *Le héros serait odieux.* Le titre de son roman, le nom de son héros étaient-ils arrêtés déjà? Nul ne le sait, mais la mode était aux titres ne comportant qu'un prénom (*René, Obermann, Corinne, Armance*, etc...). En 1807, le roman passe à l'arrière-plan des pensées de Constant : deux lectures seulement sont mentionnées dans le *Journal intime,* Aussi, cinq ans plus tard, en 1812, l'auteur ne peut-il se relire sans quelque étonnement : son état d'âme est si différent! Quelques lectures en 1815, de nouveau et, brusquement, en 1816, la publication à Londres, puis à Paris. Le succès semble alors moins préoccuper Constant que la réaction — bienveillante heureusement — de Mme de Staël et la discrétion des journaux français. Aux deux éditions suivantes, qui eurent lieu de son vivant (1824 et 1829), Constant ne paraît pas avoir attaché grande importance : la valeur de son roman lui échappa en partie. Sa première candidature à l'Institut (6 février 1815) précède d'un an la publication d'*Adolphe* et la seconde (1828) suit de près l'édition de tome III de l'étude sur la religion (6) que Benjamin considéra toujours comme son livre capital, celui dont il avait écrit que la nature l'avait *destiné à le faire* (6 déc. 1806) et plus tard : *Je veux que mon ouvrage m'ait donné la place et la réputation que je mérite...* (12 janv. 1807). Si, de son vivant, Constant tira donc assez peu de gloire de son *Adolphe* sur le plan financier, de même, assez mince fut la réussite : Colburn promit à l'auteur 70 louis, en 1816, contre 300 pour une *Apologie de sa politique.* « Habent sua fata libelli »... Dans son immense majorité la postérité n'a retenu de Constant qu'*Adolphe.* Outre toutes les

(6) *De la Religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements.*

raisons de nous attacher à ce livre, aimons y retrouver le mystérieux visage de son auteur : seul, Benjamin pouvait commencer cet ouvrage à la gloire d'une femme et l'emplir ensuite du nom d'une autre, l'achever en quelques semaines alors que ses autres œuvres ont lentement vu le jour ou sont restées inachevées, le garder manuscrit neuf ans et le publier enfin, moins attentif à son succès qu'au pardon d'une ancienne maîtresse. L'homme de lettres effacé devant l'homme lui-même, le fait est unique en ce début du XIX[e] siècle : Ce n'est pas là sans doute le moindre mérite de Constant.

MERCVRIALE

MÉMOIRE D'AUJOURD'HUI

TOUS LES ENFANTS DE NANTES (Notes pour une chronique). — Tous les enfants de Nantes... Je ne peux oublier ce membre de phrase, cet hexamètre si l'on préfère, qui ressemble aussi à un bout de chanson et par quoi commence le dernier alinéa d'un livre stupéfiant. Il y est dit (je cite à peu près) : tous les enfants de Nantes ce jour (ou ce soir)-là furent fouettés jusqu'au sang, afin qu'ils se souvinssent à jamais de ce qui venait de se passer. Il venait de se passer qu'on avait exécuté Gilles de Rais, après quoi on l'avait enterré, puisqu'il était noble, non sans une certaine pompe. Tout ceci nous est conté dans Gilles de Rais par M. Roland... et voilà l'injustice des choses, de la critique, de nous-mêmes donc. J'ai oublié le patronyme de cet auteur qui m'a plus qu'enchantée, véritablement sidérée par la manière dont il a su, il y a trois ou quatre ans, écrire cette histoire. Je l'ai rencontré pourtant lorsque parut son savant ouvrage, je me souviens même de l'avoir un matin interviewé à la radio. Il travaillait alors à plein temps dans une banque, — un modeste emploi qui ne l'empêchait pas de passer le reste des heures ouvrables à la Bibliothèque Nationale et les heures nocturnes dans sa chambre à classer ses notes et rédiger un autre volume, consacré disait-il à Belzebuth. Est-il venu à bout de sa tâche? Il ne se plaignait pas de l'inconfort de cette situation, du peu de temps dont il disposait pour ce vaste projet. En une époque où le misérabilisme littéraire est si pratiqué, cela m'étonna. Je lui prédis un grand succès pour son Gilles de Rais. Il paraissait avoir des doutes; il ne se trompait pas. Si on l'a lu, on l'a peu dit. Et moi qui y pense plusieurs fois par mois encore, voilà que je n'ai retenu qu'un prénom. Mais je connais assez l'édition désormais pour flairer qu'il devait y avoir du Robert Kanters là-dessous, que l'ouvrage (bien que la couverture

(1) Je pense qu'il va sans dire que ce volume a depuis bien longtemps disparu de ma bibliothèque, sans que je me souvienne du nom ni même hélas du prénom de qui me l'emprunta « pour quelques jours ».

n'en fût pas grise mais d'un rouge très seyant) a dû paraître chez Denoël et qu'il ne serait pas difficile de vérifier (1).

Et après?... Mieux vaut tout dire. Voilà. Ne sachant quel serait ce mois-ci le thème de Mémoire d'Aujourd'hui, il me vint à l'esprit et presque sur les lèvres non pas un sujet mais un titre, ces cinq mots : Tous les enfants de Nantes. J'ai eu un grand désir de les voir imprimés. Envie aussi de rendre justice autant au satanique et fabuleux Gilles qu'à son chantre Roland... Ça y est, le nom me revient sous la plume en rédigeant ces notes hâtives et préliminaires : Villeneuve. Roland Villeneuve. Un bien beau nom, tout à fait digne de figurer — si l'entourage n'était à ce point compromettant — sur la liste des commensaux du sire de Rais.

Et alors? Ces enfants...? Barbe Bleue, dans le conte, tue des femmes (siennes et légitimes autant qu'il m'en souvienne) et les met dans un placard. Placards qui firent tant de peur aux enfants de mon enfance, tentés qu'ils étaient, délicieusement, d'en ouvrir la porte pour y trouver des confitures, tentés aussi mais affreusement d'y découvrir des dames égorgées! Mais le conte, bien sûr, tout à la fois, comme toujours, brode et édulcore. Gilles de Rais, lui, faisait chanter de jeunes garçons, puis les égorgeait. Il avait sa petite manécanterie... Pour avoir depuis des années dû subir chaque jeudi et chaque dimanche les sauvages litanies de jeunes louveteaux qui s'assemblent sous mes fenêtres, j'ai tendance à penser qu'il les égorgeait parce qu'ils chantaient. Alors qu'en vérité il mettait plus d'équivoque à toute l'affaire, et passait moins directement de la cause à l'effet. Entre le cantique et le meurtre il se passait sûrement quelque chose. Sur quoi la lumière jamais ne fut faite, et surtout pas lors du procès où le barbare fut d'une arrogance et d'un humour dignes de son rang comme de ses curiosités, sachant bien qu'il allait mourir, et puis être porté en terre avec les honneurs dûs aux hommes du sang bleu, qu'ils soient glabres ou barbus, et devinant peut-être qu'on allait, au son de ce dernier glas, fouetter (voir ci-dessus) plus d'enfants qu'il n'avait jamais rêvé d'en tuer.

Venons au fait, au titre. Sont-ce les enfants? Est-ce Nantes? ou, puisque je me suis accusée de n'avoir pas retenu le nom d'un auteur pourtant si plein de mérites, est-ce Oubli d'Aujourd'hui que je rédige, en place de Mémoire?... On aura bien compris que je cherche encore mon sujet, que j'en suis en ce moment au brouillon et que, d'ici deux ou trois jours (et nuits) après plusieurs transcriptions, dactylographies, relectures et réflexions, je pourrais bien supprimer cet exorde qui ne mène à rien. Mais j'y tiens, à ces enfants de Nantes. Et puis je dois des excuses à cette ville aussi. Je l'ai aimée bien avant de savoir où elle se trouvait, ce qu'elle était vraiment. Parce que son nom

était écrit sur les biscuits (j'entends déjà les critiques — s'il existait une critique de la chronique — « Tiens, tiens, des biscuits... Comment ose-t-elle! Après les madeleines de Proust! Oh le faible plagiat, la plate référence! ») Qu'y puis-je? Je mangeais ces biscuits, dès le berceau, les coins d'abord où le comestible feston s'épaississait un peu, puis tout le tour, piqué de petits trous, enfin le milieu où figuraient les mots Lefèvre Utile Nantes... Je me suis trouvée plus tard à Nantes, enfant encore, et le pont transbordeur, aujourd'hui disparu me dit-on, m'avait autant séduite et effrayée qu'un placard d'ogre... Et puis j'y suis retournée, vingt-cinq ans après, avec un enfant qui cette fois était le mien. En plein bombardement, poutres tordues, pierres sur pierres, passants furtifs, flammes au loin. On ne savait où se loger, fût-ce pour une nuit. Nous trouvâmes enfin un petit lit de fer dans un hôtel si bancal qu'il semblait, même sans l'appoint d'aucune bombe, au simple passage d'une auto dans l'étroite rue, devoir s'écrouler. Il ne passa pas d'auto. Ni d'ailleurs d'avions cette nuit-là. Les mots Lefèvre Utile (ou les initiales L. U.) se lisaient au loin, sur les murs noircis d'une usine apparemment intacte. Ils me semblèrent, dans cette conjoncture, d'un patriotisme de bon aloi. Quel diable me prit donc, lorsqu'il y a plus d'un an je rédigeai une chronique sur l'arrivisme littéraire et le désir chez certains de « réussir à Paris », d'apostropher l'éventuel Rastignac en lui disant quelque chose comme « réussir où? Pas à Nantes, non? ». Pourquoi ai-je écrit Nantes et ainsi paru railler cette ville? J'ai écrit Nantes parce que j'aime ce mot. Il me paraissait venir bien dans la phrase. Si le Mercure a des lecteurs à Nantes, ce que je crois bien, qu'ils trouvent ici mes regrets. D'autant que Nantes est une des villes les plus littéraires de France. Alors...

Voilà pour Nantes. Et les enfants? Ne serait-ce qu'en... Oh miracle! On ne va pas me croire, mais je jure sur la tête de l'enfant susnommé que c'est vrai; la radio qui marche piano près de moi tandis que je travaille (je ne l'écoute que d'une oreille distraite mais elle me sert à couvrir l'irritant vacarme du dehors), la radio ou plutôt l'homme qui parle à Paris-vous-parle dit quelques mots qui sont... : « Nouvelle arrivée de moutards. » Oui, ces mots-là, juste au moment où j'écrivais : enfants. Nouvelle arrivée de moutards... Je lâche ma plume, je mets fortissimo pour entendre la suite. Il s'agit (nous sommes le 19 septembre 1958 à 19 h. 26 minutes environ) de la relation d'une arrivée ministérielle quelque part, on décrit la foule, on retransmet les échos de son enthousiasme, on reprend, après un fort vrombissement, le commentaire et cette phrase qu'à présent je saisis mieux : c'est : « nouvelle arrivée de motards ».

D'ailleurs, le temps que je revienne à ma table transcrire cet épi-

sode, le reportage est terminé. Une dame qui a une voix qu'on appelle sexy parle maintenant des zones de combat à Quemoy. Je ne suis pas pour. Je veux dire pas pour les voix féminines et sexy donnant à la radio les commentaires politiques ou militaires. Je préfère un orateur plus viril, sans aller jusqu'à Barbe Bleue. J'apprends de la même source, une minute plus tard, que le typhon Hélène a fait bien des victimes au Japon. A cause de lui — d'elle donc — quarante mille personnes n'ont plus d'abri. Je ne suis pas pour non plus. Je veux dire (entre autres) pas pour les typhons qui s'appellent Hélène, les raz-de-marée Jenny, ni cette première bombe atomique signée Gilda. Et je... Mais on a sonné maintenant. J'ai dit (je sais, je radote, ces constats reviennent dans chacune ou presque de ces chroniques) que quand on sonnait à ma porte vers 7 h. et demie, c'était en général pour me proposer une assurance sur la vie ou le savon des aveugles. Je suis allée voir. C'était le savon des aveugles. Ils font aussi de l'encaustique à présent. Je reprends ce brouillon. Où en étais-je? Ah oui, tous les enfants de Nantes...

Nicole Vedrès.

N. B. Voir *Gilles de Rais* par Roland Villeneuve. Editions Denoël.

LETTRES. ACTUALITÉ

VIVRE EN POESIE. — Evoquant à propos de Pierre Jean Jouve les pages que Gabriel Bounoure lui a, à plusieurs reprises, consacrées, j'avais ici même émis le vœu qu'un éditeur se décidât bientôt à réunir les études incomparables que, pendant plus de vingt ans, nous avons pu lire sous sa signature dans la *Nouvelle Revue Française* et dans *Mesures*, et que lui-même tout d'abord, passant outre à un détachement qui se retourne contre nous, consentît à leur publication. Fort heureusement, voilà qui est chose faite : *Marelles sur le parvis*, « *essais de critique poétique* » (1), est un livre auquel nous reviendrons souvent. Je gardais le plus vif souvenir de ces textes qui, si souvent, m'avaient découvert ou éclairé une œuvre. Et je savais que je n'étais pas le seul à les admirer : je me rappelle Marcel Raymond me disant un jour que rien n'avait été écrit sur Hugo de comparable à ces *Abîmes de Victor Hugo* naguère publiés dans *Mesures* et que l'on retrouvera ici. Mais à relire d'un seul mouvement ces pages qu'à travers le temps un seul mouvement inspire, elles me semblent plus surprenantes encore que dans mon souvenir : d'une finesse d'analyse, d'un bonheur, d'une

(1) Plon (Collection « Cheminements »).

grâce, d'une variété d'expressions, d'une ductilité et d'une cohérence dont je vois peu d'exemples. Maintenant, nul ne peut plus ignorer que Gabriel Bounoure est un maître de la Critique contemporaine. Et un peu plus, sans doute...

« Encore une journée passée dans la solitude de la poésie... » Je pensais à ces premiers mots si beaux, si émouvants, de la préface d'Achim d'Arnim pour les Gardiens de la couronne. Les premiers mots de Marelles sur le parvis pourraient être : « Toute une vie passée dans la solitude de la poésie... » Ceci n'est pas un livre de critique littéraire, l'exercice d'une faculté particulière de l'esprit, la preuve de ce goût qui, parmi d'autres, nous attache à ces objets parmi les autres que sont les livres. Ceci est le journal d'un amour qui a empli une vie d'homme, qui en fut l'absolu dévastateur et nourricier. Pour Gabriel Bounoure, la poésie n'est pas un jeu de l'esprit et du langage, un élément de la culture, une parure de la civilisation, un attribut de l'humanisme. Elle est l'appel d'une vie qui nous requiert totalement, nous rend indisponible pour tout le reste, une vocation sans partage. Elle est un mode de vie, une éthique. Mais cette éthique est une métaphysique : la plénitude de cette existence lui vient de nous accorder à l'être, de nous approcher de la Vérité. Quand l'auteur écrit de la poésie qu'elle est « le mouvement d'âme qui me fait venir au monde et qui fait venir le monde à moi », il l'identifie à l'expérience fondamentale, à la fois originelle et ultime, qui confond l'intensité de la vie et l'illumination de l'esprit, l'affirmation de soi et la possession du réel.

Ces études sont sans doute autant de modèles de critique littéraire. Et si l'on prend garde que nombre d'entre elles ont été écrites vers 1930, on remarquera qu'elles tranchent très heureusement sur la plupart des études qui leur étaient contemporaines et annoncent l'approfondissement de la réflexion critique que ces dernières années ont apporté. Gabriel Bounoure échappe, d'un infaillible instinct, aux facilités de l'analyse commune. Il sait bien que les œuvres poétiques elles-mêmes appartiennent à l'histoire, à la culture, à la rhétorique, aux valeurs de l'humanisme, mais aussi — et c'est par là qu'elles sont autre chose que littérature — qu'elles n'en relèvent que par leur aspect le plus superficiel. Il ne s'attarde pas au jeu des rapprochements historiques, à l'exégèse prosodique, à l'analyse des significations. Seul le requiert le cogito le plus intime du poète, ce rapport préréflexif qu'il soutient avec l'existence et le monde, et qui fait de son œuvre la révélation de l'universel dans la confidence du singulier. Avant Bachelard, Gabriel Bounoure discerne les poètes du feu, de l'eau, de la terre, de la pierre, du végétal — cette inextricable et incomparable relation à la totalité du cosmos qu'est chaque véritable poésie. Mais si exactes

que soient les images qu'il nous propose de Claudel, de Suarès, de Fargue, d'Eluard, de Jouve, de Char ou de Schéhadé, l'opération banale par laquelle le critique obtient d'une œuvre une sorte d'équivalent discursif — fût-elle ici plus réussie qu'ailleurs — ne suffirait pas à tirer le livre hors de pair autant qu'il le mérite. Il s'agit bien moins de reproduire une œuvre que de produire en soi-même son geste constitutif afin d'en accroître la force qui nous engage sur la voie d'une même expérience. Chaque lecture est un exercice spirituel, chaque poète un intercesseur : lu et admiré, le poème renvoie à une expérience qui passe par lui, mais se passe de lui. Et passe aussi bien par le paysage que l'on voit, par le visage que l'on regarde. Ainsi se confondent tout naturelle les lectures et les expériences d'une vie. Des pages sur le romantisme allemand précèdent immédiatement une admirable « Fête des Elohim », une méditation sur les pierres de Syrie, une évocation de la montagne du Liban : ce sont là autant de « voyages ». Et dans le texte liminaire, les visages inépuisables et muets, vivants, contemplés dans un tramway du Caire deviennent l'image de la plénitude scellée des poèmes que le critique ne cesse d'interroger.

Les œuvres interrogées sont celles des seuls poètes, car la poésie seule est un engagement total de l'existant dans la recherche de l'être, elle est seule vie de l'universel dans l'individu. La littérature, elle, est tout autre chose... Bien sûr, entre elles, la frontière n'est pas celle de la forme : le roman proustien est poésie, comme la prose passionnée de Suarès; et que de poètes prosateurs! La poésie est existence, exigence, expérience; et c'est elle qui attire ou repousse le regard. Si le regard se pose un instant sur Valéry, c'est pour avoir discerné en lui l'expérience de la nudité, l'approche du point originel et central de l'esprit; s'il s'en détourne, c'est que cette nudité n'est finalement qu'une table rase pour les exercices d'un intellect qui ne reconnaît au monde aucun arrière-fond secret et sacré. Si Gide le retient, c'est pour ce mouvement de « désappropriation » qui fait parfois passer sur son œuvre le souffle du désert; mais, finalement, les *Nourritures terrestres* apparaissent comme son « seul bon livre », tout le reste relevant d'une sagesse profane et bourgeoise et d'une littérature conçue comme art d'agrément. De ce qui lui est étranger, Gabriel Bounoure s'écarte aussi sûrement qu'il découvre ce qui est sien.

Envions-le d'avoir d'emblée reconnu sa vérité, de l'avoir reconnue dans la Vérité, et de ne l'avoir jamais égarée. Envions cette immédiate élection du nécessaire, cette immédiate et permanente insensibilité à l'égard des « choses dites sérieuses », des choses séculières, profanes, limitées. Envions-le aussi d'avoir trouvé son lieu en même temps que sa formule, d'avoir su posséder la vérité dans une âme et un corps. L'Orient, rencontré au moment où l'auteur commence sa

vie d'homme, l'Orient où la dialectique de l'Un et du Rien se fait vision éclatante, n'a-t-il pas été pour lui le corps de sa vérité? Biographie, c'est naturellement que ce recueil trouve son ordre en dehors de la chronologie : des études qui datent de près de trente ans sont mêlées à celles qui viennent d'être écrites, et qui n'en sont guère discernables. Car le mouvement de cette existence et de cette méditation est non point un progrès usant successivement ses étapes, mais un rythme toujours suspendu à un même lieu. Ce qu'André Suarès, au témoignage de l'auteur qui fut son ami, ne découvre qu'en présence de la mort : la victoire de Spinoza sur Pascal, du nécessaire Cosmos sur l'Ego contingent, lui-même l'a toujours reconnue. Et pourtant, inquiet peut-être de sa propre fermeté, se demandant si tant de clairvoyance intérieure n'aurait pas quelque cécité extérieure pour rançon, voici qu'il se préoccupe dans les dernières pages, écrites pour servir de préface à son recueil, de se mettre en règle avec l'événement, de comparaître devant une incertitude, un doute qui ne l'ont jamais vraiment habité. Que cette vie recluse en poésie ne soit pas sourde à l'histoire et aux hommes, il éprouve tout à coup le besoin de nous le dire. Mais, justement, c'est dans l'épreuve des deux guerres mondiales que la poésie lui est apparue plus que jamais comme l'unique rédemption; c'est dans le malheur de l'homme qu'elle s'est affirmée la chance de tous les hommes. Entre la poésie et l'humanisme, la poésie et la révolution, il ne reconnaît pas de conflit, l'imagination poétique étant l'homme même, la révolution permanente, la fondamentale communauté.

La pensée qui donne à ce recueil, trop modestement présenté comme un recueil d'études critiques, sa profonde cohérence n'est pas de ces pensées déchirées et instables que des exigences contraires vouent à poursuivre dans le temps un difficile chemin de croix. Comme celle du surréalisme (du moins d'André Breton), elle se fonde d'un bout à l'autre sur une totalité éprouvée comme résolution des antinomies. Mais, étrangère aux pragmatismes et aux existentialismes qui dissolvent la vérité de l'homme dans les hasards de l'histoire et les contingences du faire, elle ne l'est pas moins aux rationalismes qui croient la saisir dans des formules sans question. Au sein de la totalité que l'expérience poétique à chaque instant affronte (ou plutôt au seuil de cette totalité) se retrouve l'oscillation, l'inquiétude de l'esprit : sa dialectique. Mais il s'agit d'une dialectique à laquelle nous contraint l'impénétrabilité de l'être, non de celle à laquelle nous condamne son inexistence : de la dialectique d'un instant toujours identique à lui-même. On trouvera ici d'admirables définitions de la poésie. Mais ces définitions sont autant de questions non résolues. Totale vérité au-delà de toutes les contradictions, la poésie ne peut

se définir que contradictoirement, et l'esprit s'épuise à parcourir ces cercles. Domaine de l'impossible, de la démesure, la poésie est forme, harmonie; plénitude lumineuse, elle est obscurité infranchissable; ouverture, éveil, fondation, avenir, elle est réminiscence de l'origine; silence, désappropriation, souffle du vide et de la mort, elle est parole, attention aux choses, naissance au monde; elle mêle la voix mystique d'une présence au delà de l'absence, la voix d'un néant sans appel, celle de la séduction sensuelle. On sait qu'elle est vérité, la seule et toujours la même. Mais on ne sait pas ce qu'elle est. Nul n'avait mieux dit, et davantage, que Gabriel Bounoure, au seuil de cette impossibilité de dire.

Gaëtan Picon.

Les Chambres de bois, par **Anne Hébert**, 190 pages (Ed. du Seuil). — Catherine est tombée amoureuse d'un jeune pianiste, Michel, châtelain mythologique d'une demeure mystérieuse. Elle l'épouse et vit avec lui dans un petit appartement où aucun de ses songes de jeune fille, aucune de ses activités de ménagère ne trouvent à s'exercer. Il règne là, par la faute de Michel et de sa sœur Lia, une affreuse atmosphère de contrainte et de folie, de froideur et de passion, d'incapacité à sortir de soi et de laisser-aller. Finalement la jeune fille quitte ce capharnaüm, rencontre un autre jeune homme qu'elle s'habitue peu à peu à aimer d'un amour paisible et quotidien.

Ce roman fait tout d'abord penser, par le culte de l'amour qu'il exprime, par le caractère insolite des personnages de Michel et de Lia, à un Grand Meaulnes égaré chez les Enfants Terribles. Le ton du récit à la fois modeste (une suite de courts chapitres laconiques) et violemment poétique (chaque image nous frappe comme un coup de gong) est nostalgique, revendicateur. On pense à chercher très haut, très loin, la réponse à ce long appel. Et peut-être éprouve-t-on un léger sentiment de gêne devant cette adolescence éternellement insatisfaite et pleine de complaisance à l'égard de cette insatisfaction.

Mais c'est là s'aventurer sur une mauvaise piste. Une préface importante et nécessaire nous l'apprend : *Les Chambres de bois* est un roman canadien-français. Il ne s'inscrit donc pas dans la lignée des romans poético-quêteurs que nous connaissons en France. Les situations que son auteur a imaginées ne sont pas gratuites mais reflètent exactement un état de la culture française au Canada, soumise à la pression des influences étrangères, obligatoirement refermée sur elle-même, victime d'une séquestration qui la condamne à mariner dans son jus.

Autrement dit, le martyre de la petite Catherine, dans son premier amour, l'amorce de sa régénération, par son second amour, sont psychologiquement et littérairement sains. Ce n'est pas de la jeunesse mais d'une jeunesse particulière qu'on nous parle. Il n'y a rien de mystique dans ce cheminement de « taupe aveugle creusant sa galerie vers la lumière », mais c'est l'effort d'un être humain pris dans le

piège d'une situation historique réelle. Toutes nos préventions tombent. Les coups de gong rendent un son qui reflue vers la terre.

Bon, dira-t-on, un roman à clef. Ce n'est pas exact, car si le drame de Catherine est singulier, la solution qu'elle y apporte a quelque chose d'exemplaire. « Petite femelle aux cinq sens frustes et irrités », elle ne s'échappe pas par le haut, par la complication, par les fausses libérations de désordres seconds qui s'inscrivent dans un ordre auquel on n'a pas le courage de toucher — cigarettes, alcools, passions et vocation contrecarrées de Michel et Lia. Elle fuit par le bas, vers la sérénité, l'échange, le normal. Si bien que face à sa réussite dernière, on se demande si la France, ou tout au moins une partie de la France, ne ferait pas bien de l'imiter, de sortir à sa suite d'un provincialisme byzantin (le « provincialisme parisien » de Cocteau, me disait un de ses collègues de l'Académie) où elle se complaît trop souvent. — Georges P.

Canard au sang, par **Robert Sabatier**, 292 pages, 690 francs + T. L. (Ed. Albin Michel). — Quand j'aurai écrit que ce roman met en scène un *gang* de jeunes gens qui ne veulent pas écouter les discours-fleuves moralisants d'un vieux professeur de gymnastique barbu, vide-godets et le cerveau farci de références historiques, je n'aurai rien dit. En dépit des apparences, cette œuvre ne relève pas du fait divers à la mode (notre jeunesse délinquante), mais Sabatier y poursuit la métamorphose de Paris, qu'il avait commencée dans *Boulevard*, en un vaste milieu naturel où ses personnages, comme des plantes, poussent tordus ou tout droits, saura-t-on jamais pourquoi. Somme toute, il prend au pied de la lettre l'expression « faune citadine ». J'ajouterai que, tandis que dans *Boulevard*, la sympathie humaine de l'auteur était dans son regard sur les êtres, elle s'est faite ici principe de croissance de ces êtres. D'où le personnage réussi du professeur barbu, tout empli d'humeurs généreuses, quoique incapable (il faudrait peut-être dire : parce que) de jouer son rôle de Mentor. Il est de la famille des inefficaces efficaces. Autrement dit, en très bonne compagnie littéraire. — Georges P.

Infanticide préconisé, par **Jacques Audiberti**, 287 pages, 750 francs + T. L. (Ed. Gallimard). — Un jour de 1935, naît d'une belle fille et d'un père minotier un enfant qu'une marque au talon prédestine à un avenir dont l'humanité sortira bouleversée. Aussitôt une énorme et burlesque chasse à l'enfant s'organise, menée par ceux qui ne savent pas (la mère), ceux qui savent et n'acceptent pas le risque, ceux qui savent et acceptent le risque, dont ils espèrent tirer profit, de laisser le minuscule monstre en vie. On roule beaucoup en chemin de fer, en auto, on entre, on sort de maisons surgies tout exprès du néant pour réunir tous les protagonistes du drame. Les épisodes s'engendrent et s'escamotent les uns les autres dans un grand fracas de catastrophes et un grésillement continu de téléscripteurs. C'est le *Chapeau de paille d'Italie* à l'échelle planétaire, à l'âge de la cybernétique, baignant dans une gargouillante atmosphère érotico-policière. C'est surtout Audiberti, vaticinant à plein tuyau, qui nous suggère l'existence, sous le fatras de tous

L'Alittérature contemporaine, par **Claude Mauriac**, 272 pages, 840 francs (Ed. Albin Michel). — Ce recueil de courts essais sur Artaud, Bataille, Beckett, Leiris, Robbe-Grillet, Nathalie Sarraute, etc., est une excellente introduction à la connaissance de la littérature dite d'avant-garde et une première approximation heureuse de ses caractéristiques. « Littérature, dit Claude Mauriac, dignifiée. Objectif de toute une vie, elle en est à la fin la récompense et tend à se nier elle-même en son accomplissement, devenant alittérature... » Mais sur ce dernier terme et sa définition, reprise et corrigée d'un auteur à l'autre, de nombreuses réserves sont à faire. Celle-ci surtout : de considérer, à propos de Rostand ou de Caillois, l'exactitude comme un signe d'alittérature. Quelle littérature alors ne serait pas alitté-

raire? Claude Mauriac semble avoir abusivement passé de la description d'un moment de nos lettres à l'analyse du fait littéraire permanent. D'où une confusion gênante et nombre de jugements discutables. — Georges P.

La Main heureuse, par **Claude Roy,** 266 pages, 850 francs (Ed. Gallimard). — Main heureuse? Le titre est trop modeste. Il faudrait dire aussi « main généreuse » qui nous donne à lire une foule d'œuvres inconnues, mal connues ou trop bien (mal) connues. Claude Roy sait magnifiquement exprimer, comme il dit à propos de Zola, « le plaisir silencieux de millions de lecteurs ». Mieux encore, il le prépare. Il est peut-être notre meilleur critique-résonateur. Secondement, cette main heureuse est aussi une main inspirée qui, loin d'être soumise au hasard, ne cache pas ses préférences — l'amour, la politique — et, loin d'être aveugle, sait dispenser l'éloge et redresser les torts (voir les articles sur Hugo et Zola). Et que d'heureuses formules. A propos du théâtre de Marivaux : « Œuvre en apparence singulière, dans ce qu'elle nous présente simultanément les chefs-d'œuvre de l'abstraction dramatique et les modèles du romanesque concret. » A propos de Benjamin Constant : « ... Ce qui le caractérise, ce n'est pas l'égocentrisme, mais la défiance de soi. » — Georges P.

nos actes, d'une incroyable et irrésistible pulsation divine et humorale. Etrange Audiberti : il a l'air de rater tous ses effets, comme un prodigue qui jetterait l'argent par les fenêtres, mais c'est justement cette prodigalité, cette mise en charpie de ses richesses qui font son originalité. Il atteint le vrai de notre univers en le réduisant à une sorte d'éternelle fausse couche. — Georges P.

LETTRES . DOMAINE CLASSIQUE

ACTUALITE DU « MOINE ». — « Des milliers d'insectes, attirés par la chaleur, vinrent boire le sang qui coulait des blessures d'Ambrosio [le moine] ; il n'avait pas la force de les chasser, et ils s'attachaient à ses plaies, enfonçant leurs dards dans son corps, le couvrant de leurs essaims, et lui infligeant les plus subtiles et les plus insupportables tortures. » Ne dirait-on pas d'un fragment commenté du Chien Andalou, **le célèbre film surréaliste de Luis Bunuel? Ce n'est que la fin du** Moine, **au moment où le prieur des Capucins va rendre à Satan l'âme qu'il lui a vendue pour prix de sa liberté, alors qu'il devait expier dans un autodafé l'assassinat et le viol qu'il avait commis. Non moins frénétique dans son horreur est le récit fait par la pauvre Agnès des sévices auxquels les sœurs, chez qui on l'a obligée à prendre le voile, l'ont condamnée, après qu'elles ont découvert sa coupable liaison avec l'amant qui fut son fiancé. Elle a été endormie au moyen d'un puissant narcotique et elle se réveille dans de sinistres caveaux, où elle est promise à la plus cruelle des morts, la mort par la faim. Son enfant naît dans cette tragique situation et, privé de soins, il ne tarde pas à mourir. « Je le mis sur mon sein, son petit bras passé autour de mon cou, et sa joue pâle et froide sur la mienne. Ainsi reposaient ses membres inanimés, et je le couvrais de baisers et je lui parlais, et je pleurais et gémissais sur lui jour et nuit sans**

relâche. » Elle se refuse à l'enterrer. « La fièvre qui ne me quittait pas m'affaiblit, m'amaigrit. Je n'avais pas la force de me lever de mon lit de paille, et d'exercer mes membres dans les limites étroites que me laissait la longueur de ma chaîne. Quoique épuisée, défaillante, harassée, je tremblais de céder au sommeil; car il était toujours interrompu par quelque affreux insecte qui venait ramper sur moi : tantôt je sentais le crapaud hideux, tout gonflé de vapeurs empoisonnées du cachot, qui traînait sur ma poitrine son ventre dégoûtant; tantôt j'étais éveillée en sursaut par un froid lézard qui laissait une trace gluante sur ma figure, et s'embarrassait dans les tresses de mes cheveux épars et emmêlés. Souvent à mon réveil j'ai trouvé mes doigts entourés de longs vers engendrés dans la chair corrompue de mon enfant : alors je reculais d'épouvante et d'horreur, et je secouais loin de moi le reptile, tremblante de toute la faiblesse d'une femme. »

Ce passage tient du cauchemar d'une imagination forte qui ne pourrait recourir à la psychanalyse pour se libérer de ses obsessions. Et il évoque irrésistiblement les plus violents accès auxquels le comte de Lautréamont a donné corps dans les *Chants de Maldoror*. Arrêtons-nous quelques instants à ce rapprochement, non point pour y chercher une source, encore qu'elle soit plus que vraisemblable — mais pour en dégager ce qui fait l'actualité, donc la vérité permanente, du *Moine*. Ces deux œuvres sont des œuvres de jeunesse, des œuvres de la vingtième année. Ainsi s'explique ce qui, dans l'une et l'autre, prête à sourire : la rhétorique de Ducasse et ses plagiats; les clichés de Lewis, les roses, les lys, la neige qu'il prodigue sur les visages et les seins de ses héroïnes, son Espagne de convention dont, suivant en cela ses prédécesseurs, il dénonce la superstition catholique, son anticléricalisme ou plutôt son antimonachisme qui lui fait stigmatiser l'intolérance des ordres religieux, alors que sa propre intolérance n'est pas moins grande. Il en a été bien puni, d'ailleurs, car c'est sous le titre de son roman qu'il est passé à la postérité : Monk Lewis (le moine Lewis), tel fut le nom sous lequel le connurent ses contemporains romantiques. Comme le remarque le traducteur, Léon de Wailly, dont M. José Corti vient d'avoir l'heureuse idée de réimprimer la fidèle version parue en 1840, « l'enfant... se trouve être le parrain de son père », ce qui donne un écho inattendu à la célèbre boutade de Wordsworth (l'enfant est le père de l'homme). Ce qui, surtout, nous défend de chercher dans la biographie de Lewis une explication du *Moine*, de même qu'il est vain de demander à la vie apparente d'Isidore Ducasse ce qui intéresse la vie plus réelle du comte de Lautréamont.

Point d'imitation, ici et là, et même au sens où l'imagination créatrice dispose des éléments d'une biographie comme des mots

d'un dictionnaire, pour en composer des phrases nouvelles; point d'imitation, au moins des actions d'une vie, car l'imitation littéraire, elle, n'est pas à rejeter, elle est même flagrante et Lewis la reconnaît d'ailleurs en partie dans son avertissement (1). Et l'on sait, ou l'on devine, ce dont Lautréamont est redevable à ses prédécesseurs dans le roman noir et frénétique. Ces influences admises, les Chants et le Moine ne doivent être considérés que comme des œuvres de compensation — mieux, de libération et d'agression.

En effet, la littérature de compensation peut rester tendre. Elle est un regret souriant, le mélancolique regard jeté par un homme sur un passé décevant dont il demande aux prestiges de la création le droit de se revancher. Ainsi de Stendhal écrivant la Chartreuse de Parme et se faisant aimer sous les traits de Fabrice par Clelia Conti.

Mais, à vingt ans, c'est l'impatience qui ouvre la veine littéraire. On se jette sur la vie avec un appétit d'autant plus féroce qu'elle semble se dérober à soi, qu'elle paraît aussi bardée de contraintes sociales, de refus polis, de distances respectueuses qu'une momie entourée de ses bandelettes. Celles-ci, comment prendre le temps de les dérouler? On les brise, on les déchire, on les arrache.

Balzac pratique l'un et l'autre genres, outre, bien sûr, tout ce qui dans La Comédie humaine participe de l'expérience et de l'observation. Quand il déshabille les duchesses dans leurs boudoirs parfumés, il fait de la compensation. Mais, lorsqu'il crée Vautrin, lorsqu'il le met au-dessus du Bien et du Mal, puisqu'en passant du bagne à la police, d'un crime à un autre, son héros ne cesse d'être Trompe-la-Mort, lorsqu'il dispose, par lui, d'Esther, soit pour la cloîtrer pendant quatre années — soit pour la livrer à Nucingen et la transformer en une simple traite tirée sur le banquier, il commet une agression.

Monk Lewis et Lautréamont, eux, ne peuvent faire que de la littérature d'agression. Celui-ci a souffert dans les geôles où les éducateurs retiennent la jeunesse captive, loin des rives fortunées où les gauchos dans la Pampa ne connaissent pas de limites à leurs chevauchées, et « monté » enfin à Paris, il n'a pu qu'y contempler les dernières fusées lancées par la fête impériale dont le soleil noir allait être Sedan, un banquet dont il fut lui aussi l'infortuné convive condamné à regarder les autres manger. Les femmes lui sont lointaines, même s'il possède la troublante beauté que Salvador Dali lui a conférée dans un portrait obtenu par la méthode paranoïa-critique.

(1) Pour le reste, voir la thèse d'Alice M. Killen, *Le Roman terrifiant ou roman noir de Walpole à Anne Radcliffe et son influence sur la littérature française jusqu'en 1840* (Paris, Champion, 1924), p. 49 sq. On aura aussi le plus grand intérêt à consulter la deuxième partie de la thèse de M. Marcel Ruff, *L'Esprit du mal et l'esthétique baudelairienne* (Armand Colin, 1955; voir l'Index).

Le jeune Matthew Gregory Lewis était, selon son traducteur, « extrêmement petit, d'une taille de nain », un avorton génial comme ce Toulouse-Lautrec qui était obligé de se repaître de prostitution. Son prieur des Capucins est « un homme d'un noble port et d'un aspect imposant », d'une taille « haute » et dont la figure est « remarquablement belle ». C'est donc à lui que Lewis confie le soin de violer la douce Antonia venue de la provinciale Murcie. Quelle volupté, ce viol commis par personne interposée, surtout dans le pays qui a oublié la Merry England et où le Cant, aux traits flétris de bigote, commence à frapper de tabou les plus légitimes manifestations de la sexualité!

Et en qui trouver un meilleur allié contre cette société et ce qu'elle nous a faits, sinon en Satan, le grand Négateur, l'éternel Destructeur? La société a parié Dieu, un dieu comptable des apparences, non des intentions, un dieu qui sonde les portefeuilles, non les reins et les cœurs.

Monk Lewis parie le Diable qui fait semblant de venger la société en obtenant du prieur qu'il se damne. Mais ne soyons pas dupes. Ce qui importe ici c'est que l'existence de Satan soit reconnue, confessée; c'est qu'elle conduise à un étonnant blasphème dont la réalité n'est pas mise en doute. Car la première fois que ce moine, qui, comme celui de Châtiment de l'orgueil, a une aveugle confiance dans sa sainteté, enfreint ses vœux, il y est entraîné par un novice, un démon qui a pris la figure d'une jolie fille, Mathilde, laquelle s'est cachée sous le froc. Or, lorsque Mathilde se dévoile, le prieur remarque avec horreur que l'image de la Vierge à laquelle il portait dans sa cellule une particulière révérence est précisément le portrait de ce succube... Il a beau jeter l'image à terre, il n'en a pas moins prié, aimé, invoqué une créature de Satan.

Etonnant Lewis qui nous gratifie aussi d'un incendie de couvent et d'un massacre de nonnes par la populace déchaînée! Ah! qu'il a dû souffrir de n'être qu'un honnête homme!

Car c'était bien un honnête homme. (La vertu n'est une compensation que pour les criminels : Lacenaire a écrit des bluettes attendrissantes.) Elu au parlement, il n'y joua qu'un rôle obscur et ne sut pas plus profiter des avantages attachés à la fonction qu'un quelconque Jérôme Paturot élevé à la députation. Bien mieux : ayant hérité de son père des plantations à la Jamaïque, ému du sort de ses esclaves, il fit aux Antilles deux voyages, afin de rassurer sa conscience malheureuse. Il s'en revenait vers l'Angleterre, en 1818, lorsqu'il mourut de la fièvre jaune sur le bateau : il avait quarante-cinq ans. On rêve à cette mort dans le golfe de Floride — « J'ai heurté, savez-vous, d'incroyables Florides... » —, sur ce vieil Océan que devait aussi chanter Maldoror. Précipité dans les flots, il put contempler quelques

instants de ses yeux ternes les « arcs-en-ciel tendus comme des brides Sous l'horizon des mers, à de glauques troupeaux », avant de devenir leur molle proie. Monk Lewis avait, par un livre, décidé de son destin.

La vérité de son roman, publié en 1795, reste celle du délire et de l'outrance, en un mot celle de la jeunesse. Juger Le Moine selon des règles académiques, c'est se refuser à le comprendre. L'œuvre est grande de tout ce qui en elle participe de l'inconscient et, depuis les Jeune-France jusqu'aux surréalistes, elle n'a pas pris une ride. Elle restera telle tant qu'il y aura des garçons de vingt ans pour savoir mourir d'absolu et des hommes pour regretter de ne l'avoir su. En ce sens, elle est le classique du romantisme éternel.

Claude Pichois.

POÉSIE

AU CADRAN D'ELSENEUR et **LA CHANSON DE SAINT-VALERY**, par Fernand Mazade (Points et Contrepoints) ; **POEMES ANCIENS ET NOUVEAUX**, par Eusèbe de Bremond d'Ars (Librairie Paillard) ; **TOUT INSTANT** par Jean Follain (Gallimard) ; **LES MAINS QUI FLAMBENT** par Jane Kieffer (Seghers). — Bien qu'ils rassemblent beaucoup moins de poèmes que la Fête Basque éditée par le « Mercure de France » en 1949, les deux derniers livres de Fernand Mazade : Au Cadran d'Elseneur et la Chanson de Saint-Valery comptent également parmi les meilleurs d'une œuvre abondante et précieuse à laquelle n'ont jamais manqué des admirateurs de choix. Ce qu'il y a d'essentiellement lumineux chez Mazade est souvent enveloppé d'un voile de mystère qui fait de ce Languedocien — par ailleurs docile aux tendres leçons de Théocrite et de l'Anthologie Grecque — une des plus sûrs héritiers de Nerval dont il nous a, du reste, vanté le fantasque génie dans une page inoubliable.

Le séduisant élégiaque de Printemps d'Automne et de Sous un Cœur Blessé demeure aussi un très subtil artiste du vers et l'un des maîtres incontestés des rythmes impairs, ce qui le rapproche de Verlaine; de même que la grâce magique de ses vers l'apparente mieux à Watteau qu'à tout autre peintre ou poète. Mazade a certes bien des fois chanté l'amour; mais je me demande s'il n'est pas avant tout une sorte d'enchanteur qui a vécu dans la compagnie des nymphes et des fées plus que dans celle des femmes et à qui n'a sans doute échappé aucun des multiples secrets de la nature.

On trouve dan Au Cadran d'Elseneur, **où le rêve prédomine, deux pièces capitales :** Evasion **et** Thulé, **trop longues pour que je les cite, et plusieurs lieder dont celui que voici est peut-être le plus délicieux :**

Elle a soudain arrêté ses pas.
Ouvre ta porte à cette inconnue.
Frissonne-t-elle? Elle est presque nue.
A-t-elle faim? N'interroge pas.

Tu tireras du pain de la huche.
Avec le pain, apporte des fruits.
Mets rafraîchir le vin dans le puits.
Offre le miel qu'a donné ta ruche.

Si l'étrangère a de la beauté
Et te paraît aux baisers farouche,
Suggère-lui que n'aime ta bouche
Que le plaisir qu'on t'a demandé.

Ne pense pas : D'où m'arrive-t-elle?
De sa patrie il t'importe peu.
Quand sur le toit se pose un vol bleu,
Tu ne dis pas : D'où vient l'hirondelle?

Le plaisir et la peine, le bonheur et la mélancolie se succèdent harmonieusement dans la Chanson de Saint-Valery **qu'on peut considérer comme un pendant de la** Fête Basque **et comme un des ouvrages où se laissent le mieux voir le sens de la mesure, le goût de la perfection et le « charme » singulier de Fernand Mazade.**

●

La plupart des journaux et des revues de la capitale ont négligé de signaler au public la mort d'Eusèbe de Bremond d'Ars, et c'est pourtant un des premiers poètes catholiques de ce temps que nous perdons avec lui. Il avait débuté en 1920, à trente-deux ans, par un excellent recueil de vers : les Tilleuls de Juin, **paru à la « Société Littéraire de France » qui publia pareillement l'**Horizon Chimérique **de Jean de la Ville de Mirmont et la belle** Eurydice deux fois Perdue **de Paul Drouot. Ces** Tilleuls de Juin **furent loin de passer inaperçus, et des critiques avertis comme Jean-Louis Vaudoyer, André Thérive et Robert Vallery-Radot n'hésitèrent pas un seul instant à en dire toute l'importance en des articles où l'enthousiasme allait de pair avec une rare sagacité. De tels hymnes méritaient, en effet, d'être loués autant pour l'ineffable harmonie de leur accent que pour la riche profondeur des sentiments exprimés. La musique et la pureté de la foi s'y accordaient dans une véritable incantation.**

Le poète des Tilleuls de Juin, **ami de l'ombre et du silence plus que des éclatants succès, ne profita pas du bruit fait autour de son livre et attendit quinze ans avant de nous en donner un second. Ce fut l'**Etoile Sévère **dont Louis Chaigne s'est complu à écrire qu'elle est un « chant vespéral où la vision de l'univers d'Eusèbe de Bremond d'Ars se rehausse d'un symbolisme lucide qui l'aide dans la recherche d'un paradis perdu et merveilleusement pressenti ». Cette deuxième plaquette venait confirmer par la force impressionnante de ses méditations religieuses la véracité des magnifiques éloges que Georges Bernanos avait adressés à son auteur huit mois auparavant.**

Toutefois je mets encore plus haut les pièces inédites contenues dans les Poèmes Anciens et Nouveaux **de 1958 et particulièrement cet émouvant sonnet qui s'épanouit comme une fraîche et sombre fleur de songe aux sources mêmes de la nuit :**

C'est vrai : la nuit m'a pris, la nuit large et profonde,
Fin dernière dû jour et tombeau de ses feux;
Le soleil est sorti par là-bas de ce monde;
Il n'en reste plus rien, que ce reflet aux cieux.

Tout s'est éteint : les monts, les signes et les ondes;
Ce qui se voit sur terre a passé de mes yeux;
C'est vrai : je plonge enfin dans les ombres fécondes,
Au chant des grandes eaux du temps mystérieux.

Mais pourquoi m'en vouloir du délice où m'entraîne
Cette descente au cœur de tout ce que j'aimais?
Vois plutôt quel supplice est le mien désormais :

Je traverse tout seul d'une présence humaine
L'inexprimable nuit où durent ces fontaines,
Et les images d'eau qu'on ne verra jamais.

●

Jean Follain, qui dès 1945 s'est imposé avec son Canisy **comme le plus minutieux des poètes en prose d'une époque où ce genre difficile abonde en probantes réussites, nous offre maintenant avec** Tout Instant **un volume où la perfection du style me semble poussée plus loin et où s'affirment plus que jamais ses dons précis de villageois normand lié sans cesse aux merveilleux secrets d'une enfance entre toutes obsédante.**

On ne se lasse pas de lire ces poèmes qui touchent le cœur par des moyens insinuants et sûrs, qui gardent le charme exquis des vieilles choses et qui font parfois songer à des natures mortes où le talent du peintre atteint une sorte de magie tout en s'éloignant le moins possible de la réalité. En sa tendresse attachante comme en

sa ferme gravité, aucun art n'est plus opposé que celui de Follain aux exaltations romantiques, et c'est à mi-voix qu'il nous décrit avec une étrange fidélité ce domaine du souvenir dont les attraits toujours vivants conservent pour nous un indéniable prestige :

Le bruit du vent ravive d'anciennes journées quand le pain et le vin et même le pain trempé dans le vin avaient un autre goût. Un temps considérable a fini par s'amonceler. Certains chiffres d'années n'évoquent plus rien. Comme sortie des âges, une petite fille apparaît à qui on a bandé les yeux pour jouer au colin-maillard. Entourée de plusieurs autres fillettes qui courent autour d'elle, elle essaie de deviner le nom de qui l'a touchée. Ayant eu le temps de tirer sur une natte ensoleillée, d'un tressage tout spécial, elle devine et pousse alors un unique cri de contentement qui n'aura jamais son pareil.

Jean Follain n'est pas de ces poètes, engagés dans le verbalisme et l'incohérence, qui s'imaginent nous apporter un message supra-terrestre chaque fois qu'ils achèvent de noircir une page; mais, dans son dédain des manifestes outranciers, il est de ceux qui, tournant le dos à ce que les modes passagères ont en elles de redoutable, visent naturellement à la durée et savent qu'il n'est guère aujourd'hui de qualités moins communes que la patience et la simplicité.

●

Le premier recueil de Jane Kieffer : Les Chants de la Sorcière, **édité en 1952, est loin d'être son meilleur; mais il contient de beaux poèmes comme la vibrante chanson en vers libres dédiée à la mémoire de sa mère et nous révèle déjà son goût profond pour les sortilèges, les marécages embrumés, les sanglots du vent dans les bois, les grandes orgues de l'Océan, et l'immense royaume de la nuit.**

Puis vinrent en 1954 les Forêts d'un autre Monde **préfacées par Paul Fort et par Maurice Fombeure qui nous disait son plaisir de découvrir un poète dont les robustes accents ne trichent ni avec la joie ni avec la douleur; et ce fut ensuite, à l'automne de 1955,** Jean des Brumes, **que présenta Théophile Briant, et qui nous entraîne sur les routes de la solitude et les sentiers du songe, au milieu des Bohémiens chers à Baudelaire et à Mac Orlan, vers les sources endormies sous le feuillage, les vallons bleuis de clair de lune et les pays enchantés de mille violons.**

Les Mains qui Flambent, **publiées récemment par Seghers, ont aussi de quoi nous étonner, car on y trouve, à côté de pièces où l'angoisse contemporaine est vigoureusement rendue, des strophes d'une musique ensorcelante et mystérieuse, comme celles-ci :**

C'est le brouillard vert, le poison qui traîne,
C'est le feu follet brûlant de ma peine,
Les salamandres des marais
Qui dansent autour de mes larmes,

La nuit des étangs aux yeux violets
Qui se penche par sa lucarne,
La meute des astres maudits,
Le brouillard vert qui me poursuit.

C'est un feu follet qui vole après moi,
C'est le beau visage du roi,
C'est la nuit lourde, avec ses charmes.

On comprend que Jane Kieffer ait de nombreux admirateurs parmi la jeunesse et que Charles Le Quintrec, pour ne citer que lui, la mette au rang des femmes poètes les plus douées de notre temps. Je ne contredirai pas ce jugement, ayant depuis longtemps reconnu en elle un tempérament original, un puissant lyrisme et une tendance singulièrement heureuse à ne jamais séparer le rêve de la vie.

Philippe Chabaneix.

Chanterimes, par **René Violaines,** (L'amitié par le livre). — Le nouveau recueil de René Violaines tient amplement les promesses de ce titre charmant de Chanterimes. Poésie d'exquise fraîcheur, de fantaisie ailée, d'un rythme toujours alerte et comme enlevé. Mais ce tour simple et familier est en réalité le fruit d'un art très concerté. C'est Anatole France qui fait si justement remarquer que le style que l'on appelle naturel, parce qu'il paraît tel, est toujours le plus travaillé. Il en a donné les raisons pertinentes et indiscutables et qui tiennent d'abord au choix et à la juste économie des parties du discours. Ce sont ces qualités essentielles que nous trouvons à ces poèmes. Les images y sont bien dessinées, vivement colorées. Le poète se penche sur son enfance et de ses souvenirs recrée un monde heureux et féerique où le songe est plus vrai que le réel.

Le vin noir de Cahors, par **Albert Ayguepärse** (Segliers, éditeur). — Les quatres parties de cet étrange livre s'articulent et forment une rhapsodie singulière, où les souvenirs cruels de la guerre, de l'exode, où les images d'émeutes dont on ne sait exactement où elles se situent dans le temps sont constamment confrontées à un amour obsesseur, un sentiment profond et grave qui domine tous les désordres d'un monde secoué par les puissances maléfiques. Il y a de la grandeur dans cette poésie dont la forme souvent libérée obéit cependant aux lois essentielles du rythme. Toutefois des pauses heureuses sont ménagées par des paysages aux lignes harmonieuses, aux couleurs tempérées. Mais le recueil s'achève sur un poème en prose qui nous offre une vision apocalyptique de la destruction finale de toutes choses et où Paris est pris comme le symbole douloureux d'un anéantissement universel. Albert Ayguepärse a le sens de la grandeur et sait nous émouvoir par une sensibilité frémissante endeça de toutes les outrances.

Quatuor pour le Temps des Ténèbres, par **Christian Dedeyan,** (Editions Casterman). — Que Christian Dedeyan ait choisi la forme du sonnet régulier dont une double suite, Nocturne en forme de sonate, encadre une admirable Elégie à Villers qui ouvre ses larges cadences à l'expression de la vie universelle dans la sublimation de l'amour, pour conclure par ce

fragment d'Apocalypse qui termine l'ouvrage par un chant triomphal de l'amour ressuscitant la chair purifiée par le divin sacrifice de la Croix, justifie le titre musical et liturgique donné par ce poète mystique à son nouveau recueil de poèmes qui est la suite naturelle d'O p é r a E s p a g n o l publié précédemment chez le même éditeur. Le sonnet, forme fixe la plus pure de la poésie, figure bien ici en effet celle du quatuor à cordes qui est elle-même la forme parfaite de la musique.

La composition de cet ensemble rappelle en effet la suite des mouvements alternés de la forme sonate qui est celle du quatuor. Ainsi, la première suite de sonnets est un prélude grave au bel adagio de l'Elégie à Villers que suit le second nocturne qui, par le réalisme des objets suggérés, la variété des thèmes, contraste comme un gracieux scherzo avec les sombres éclats de cette apocalypse qui préfigure en sa réalité sensible, l'ultime parousie. Le ton toujours soutenu, la force sans enflure d'un vers solidement frappé, la hauteur secrète de la méditation religieuse donnent une juste mesure du sentiment de grandeur peu commune qui a inspiré à Christian Dedeyan cette nouvelle œuvre, noble et pure.

Présences, par **Henry Meillant,** (Edition Subervie). — La présentation typographique de ces poèmes rappelle la tentative Mallarméenne réalisée dans le coup de dé et dans Igitur, d'harmoniser la plastique graphique avec la ligne musicale du poème. C'est ainsi que la page imprimée se lit en quelque sorte comme une partition. Mais il n'y a aucune gêne, aucune obscurité pour le lecteur même non averti, la page plus que le vers devenant en quelque sorte l'unité synthétique ou s'exprime une pensée aux multiples aspects. Ainsi les images savamment dessinées, discrètement mais utilement coloriées, prennent une signification plus mystérieusement prolongée par la double cadence auditive et visuelle. Car tout ici est mouvement et le rythme est celui-là même de la pensée. Cette poésie sensible où le rêve se juxtapose avec la réalité sans jamais s'y confondre complètement cependant, le passage d'un plan à l'autre se faisant comme de plain pied, nous séduit toujours et nous émeut souvent par le trait profondément humain et la grâce secrète de la pensée aux vives résonnances intérieures.

Lueurs dans l'Ombre, par **Maurice Mayen,** (Eiditions du Pigeonnier). — Maurice Mayen dans la belle suite de sonnets qu'il publie sous ce titre, se montre beaucoup plus proche de l'Ecole romane que de l'auteur des Trophées. Le respect des lois prosodiques, la hiérarchie des valeurs humaines que manifestent ces sonnets témoignent de cette heureuse parenté. Nous louerons la rigueur d'une pensée forte sertie dans l'orfévrerie d'une pure expression. Maurice Mayen rajeunit la mythologie gréco-latine qui n'est pas ici uniquement décorative, mais traduit en symboles harmonieusement construits, des sentiments profonds dont le lyrisme nous touche par l'effusion discrète d'une émotion sincère et toujours noble.

Couleur de gave et de saison, par **Louis Ducla,** (Imprimerie Marrimpouey à Pau). — Après un assez long silence puisque son dernier recueil « Ombres légères », a paru en 1936, Louis Ducla, poète du Béarn que Francis Jammes avait distingué et encouragé, publie aujourd'hui son quatrième volume qui contient un nombre important de poèmes. Certès, Louis Ducla a une parenté d'esprit et de sensibilité plus proche de Toulet, dont il a parfois le trait aigu, et de Tristan Derème que de Jammes, mais il demeure très personnel et ses évocations des paysages si particuliers de ce Béarn lumineux et cependant tendrement voilés de légères vapeurs, nous touchent d'autant plus qu'elles traduisent, à travers des images nettement dessinées, des états d'âme où nous retrouvons, dans l'expression de sentiments simples et profondément humains, ce qui peut le plus sûrement émouvoir notre propre cœur.

L'oiseau n'est-il qu'un chant, par **Roland Le Cordier,** (Editions du Centre). — Cette plaquette du poète de Mendiants d'Espace et de Source aux Etoiles vient d'être distinguée par le jury du Prix Flammes Vives. Ce choix ne pourra être que confirmé

par l'assentiment du lecteur. En cette suite brève de poèmes, Roland Le Cordier, à travers un réalisme précis d'objet, traduit très poétiquement le miracle de vivre, riche de prodiges pour reprendre une expression qui lui appartient. Rien ne vaut que ce que l'homme donne de soi-même à autrui et son chant perpétue ce qui paraît se perdre dans la mort. Le stoïcisme de Roland Le Cordier marqué par une rude expérience humaine, se teinte de tendresse chrétienne et c'est ce qui nous émeut le plus dans ces poèmes qui expriment l'amour fraternel confondu dans la prière à Dieu.

Fleurs et Parfums, par **Claudine Amiel** (Editions Marie Sarcan). — Ce livre important constitue une somme de poésie dont l'intérêt nous a longuement retenu, car la diversité de l'inspiration, la richesse des thèmes et des motifs, le ton souvent direct mais qui sait aussi se doubler d'une sorte de contrepoint mystérieux, s'y fondent dans les prestiges secrets d'un art volontaire et concerté où rien n'est livré au hasard. Claudine Amiel est un peintre ému devant les spectacles colorés que lui offrent les voyages. C'est un peintre heureux de représenter les objets qui l'ont enchanté et ses alertes évocations d'Espagne font songer à la fantaisie ailée de Musset. Cette poésie, ce qui est très rare dans la poésie féminine et dont il faut louer Claudine Amiel, est d'abord objective. Mais il n'y a pas de descriptions froides ou simplement pittoresques. Sous chaque paysage décrit avec précision, dans chaque objet peint avec un réalisme précis et puissant, on sent vibrer une âme essentiellement émotive, musicale et prompte à la songerie mélancolique, malgré la joie de vivre qu'exprime ce chant constamment renouvelé par la diversité des mètres et des accents intérieurs. Il y a une résonnance profonde qui exprime pudiquement tout ce que Claudine Amiel confie à son propre double par l'intermédiaire de la nature qu'elle recrée par la seule magie d'un vers bien articulé et justement frappé. — Jean Pourtal de Ladevèze.

THÉATRE

STANISLAVSKI : « LA FORMATION DE L'ACTEUR » (Ed. Olivier Perrin) ; LE THEATRE MODERNE (Entretiens d'Arras 1957. Ed. Centre National de la Recherche Scientifique). — « Il n'est pas de comédien authentique qui n'ait, un jour ou l'autre, emprunté, sciemment ou non, quelques-uns des sentiers de cette analyse... » écrit Jean Vilar en tête de l'ouvrage de Stanislavski, tout en prédisant que le lecteur non prévenu se perdra ici ou là, « au long de ce labyrinthe sans fin du système ». Les deux propos sont également vrais, comme il est vrai que l'influence de Stanislavski, à travers les maîtres de la génération de Copeau et leurs disciples, a pénétré actuellement le travail scénique un peu partout dans le monde.

Ce qui risque de déconcerter le non professionnel dans ce livre extrêmement riche (outre les approximations d'une double traduction : ce livre d'un Russe nous arrivant en français par le détour d'un texte anglais) c'est l'impossibilité où se sont trouvés tous les analystes de jamais fixer dans l'écriture cet enchevêtrement de gymnastiques corporelles, de subterfuges illusionnistes et d'émois authentiques, d'autosuggestions sciemment provoquées puis ardemment vécues, d'enfance

et de virtuosité, que charrie dans son déroulement vivant l'œuvre du comédien. Et comment définir d'autre part ce qui fait, d'un acteur, un maître pour ses camarades et les ouvre à son influence épanouissante?

Il ne me semble pas que nos apprentis comédiens français assimileraient aisément la part de spéculation intellectuelle qui tient une si grande place dans le livre de Stanislavski : moins riches, je pense, de ferveur profonde et de patience dans le rêve que les jeunes Russes de 1900, mais peut-être, au moins en surface, plus rapides ou plus vifs, il faut les émouvoir par images pittoresques, rapprochements inattendus, les enflammer — si possible — par étincelles...

Mais ce ne sont là que nuances : les lois fondamentales demeurent identiques, autant que le but à atteindre. Comme j'envie au Stanislavski professeur ces élèves qui consentaient aux obligations humblement artisanales de notre métier, et qui acceptaient d'acquérir, selon une rigoureuse méthode, la parfaite maîtrise de leur action corporelle, de leur émission vocale, de leur respiration, de leur prononciation! Comme je voudrais l'entendre répéter l'absolue nécessité de la profonde relaxation préalable, de cette détente qui seule peut nous rendre disponibles pour l'effort théâtral, à tant de jeunes dont l'impuissance se crispe et se noue en crampes paralysantes! Comme il fut heureux de pouvoir employer tant de jours et tant d'heures à leur faire pratiquer cet entraînement spécial que nous appelons, ici, « se mettre en situation », et que nous devons provoquer dans nos écoles, en quelques mots, chez nos jeunes trop peu constants! Et comme je le remercie d'avoir décrit dans sa conclusion, cette gestation du personnage par l'acteur en invoquant « ces lois précises qui régissent la nature organique, qu'il s'agisse d'un phénomène biologique ou simplement imaginaire ». Ses dernières lignes sont pour affirmer qu'il n'y a pas à inventer de nouveaux principes, ni un art nouveau, et que les lois de la nature sont universelles.

Vieilles vérités de sagesse qui ne retentissent utilement que redécouvertes, et hautement proférées, par de féconds réformateurs.

●

Dans le même temps que je lisais la *Formation de l'Acteur*, j'ai retrouvé l'histoire de la fondation du Théâtre Artistique de Moscou par Stanislavski en 1898 dans le très remarquable exposé que Mme Nina Gourfinkel avait adressé aux Entretiens d'Arras en juin 1957. Elle y a retracé, avec ferveur et clarté tout ensemble, un siècle et demi de vie du théâtre en Russie. On y comprend à merveille comment l'esprit de rénovation aventureuse des débuts est devenu cette

perfection légèrement teintée d'académisme que nous avons admirée, certes, mais sans choc de surprise transportante, la saison dernière au Théâtre des Nations : une « Maison de Tchékov » dans le même sens un peu officiel où nous disons ici la « Maison de Molière ». Ce n'est pas le seul enseignement que l'on puisse retirer du copieux et précieux volume où le Centre National de la Recherche Scientifique, par les soins de M. Jean Jacquot, a réuni les textes divers de ces Entretiens d'Arras. Un travail analogue à celui de Nina Gourfinkel a été fait pour plusieurs aspects du Théâtre Espagnol — notamment les pièces de Valle-Inclan et celles de Garcia Lorca — par tout un groupe de spécialistes espagnols ou français. D'autres vues pénétrantes nous sont données sur les théâtres italien, danois, irlandais, yougoslave, flamand, sans compter une étude sur la « double dimension pédagogique et politique » de l'œuvre de Bertold Brecht.

Enfin l'amateur de théâtre, ou de lettres, le sociologue aussi bien que l'historien, auront bien des notes à prendre dans les témoignages où des professionnels techniciens comme André Villiers, comme le regretté G.-D. Vierge, des critiques comme Georges Lerminier, des spécialistes comme Rose-Marie Moudouès ont apporté des contributions du plus grand prix sur l'évolution actuelle de la vie théâtrale en France. Il est à souhaiter que de telles publications se continuent année par année, parallèlement aux périodiques riches d'admirables documents iconographiques comme les albums du Théâtre de France (Plaisir de France) et le hardi trimestriel Spectacles (Ed. Olivier Perrin).

Il est à souhaiter aussi que tant de sollicitudes diverses favorisent des vocations de créateurs. Nous attendons les dramaturges nouveaux de notre temps : puisse cette saison nous en révéler quelques-uns...

Dussane.

IMAGES ET SONS

MAXIMUM OU OPTIMUM. — Il existe une espèce de conjuration, d'ailleurs claire entre les lignes. C'est celle des annonceurs et fabricants de postes. Les premiers voudraient, il va sans dire, une télévision publicitaire. Les seconds font le rêve d'une télévision boulimique. Ce n'est pas l'aventure publicitaire qui les poind, mais ils en attendent un second réseau, donc une concurrence. Cette concurrence entraînerait l'augmentation du volume. Bref, aux uns et aux autres, combien serait plus admirable, une fois ouvert de nuit et de jour, le robinet des images-sons! A ces prescriptions de la boulimie,

la R.T.F. ne s'oppose pas radicalement. Pendant les semaines de vacances, elle a réduit son programme de façon sensible, mais pour être aussitôt prise de remords, de sorte qu'on a pu lire ce morceau de prose d'un de ses porte-paroles : « ...il est constant qu'une réduction systématique des émissions ne se justifie plus, eu égard au développement actuel de la télévision sur le territoire français ». En réalité, ce développement est modeste puisque le territoire est loin d'être couvert. De plus, il n'y a pas encore un million de foyers de consommation, chiffre atteint par l'Italie, presque doublé par l'Allemagne occidentale, et, en Grande-Bretagne, multiplié par huit. Ainsi, un rond-de-cuir parle comme Matamore au nom de l'arithmétique. A se guider selon l'arithmétique, même juste par supposition, on atteint bientôt le point de saturation. On sait qu'il est atteint quand le récepteur disparaît derrière le buffet, l'armoire à glace ou le piano à queue. C'est déjà le cas aux Etats-Unis, le correspondant des Nouvelles Littéraires l'a noté. La vraie supériorité de la R.T.F. est donc de n'être engagée sur cette voie qu'avec une réticence relative, et involontaire du reste. Ce qu'il faut, c'est substituer une notion de télévision optimum à une notion de télévision maximum. Autrement dit : préparer la réévaluation d'un robinet qui, presque axiomatiquement, se dévalue à mesure qu'il développe son débit. Peut-être dois-je préciser que je le dis sans paradoxe, mais sérieusement. Il ne s'agit pas de promouvoir une télévision confidentielle : ce serait, exactement, un contre-sens. Il s'agit de diffuser ce qui mérite d'être diffusé, et j'y inclus le Tour de France. Rien n'a contribué à faire la télévision populaire comme les reportages sportifs parce que ce sont des événements, parce que leur dénouement est toujours inédit, et parce que le sport est le plus grand dénominateur commun. Diffuser aussi les films, les pièces, les ballets d'éclatante qualité, ce serait accentuer la qualité indiscutable d'une télévision populaire. L'argent stupidement consacré aux trivialités poussives de Nohain, de Bellemare, et de Spade, et à vingt rubriques d'intérêt chétif, devrait être reporté sur ces transmissions, de sorte que le consommateur ait envie de se servir de son récepteur, au lieu de tourner un robinet par accoutumance. Non que la télévision ne doive être qu'une emprunteuse. En regard de ces transmissions qui la feraient populaire, elle devrait aussi garder le fond de rubriques indiscutables — lettres, sports, cinéma, musique, music-hall de Margaritis — qui depuis quelques années déjà assurent l'honnête qualité moyenne du programme de la R.T.F. Ces rubriques lui confèrent une clientèle et lui méritent en somme beaucoup d'amitiés. Je procède à gros traits. En particulier, nul doute qu'il faudrait aussi faire place à quelques tentatives qui mettent à l'épreuve une notion spécifique du spectacle télévisé, mais en sommes-

nous encore à des querelles sur des hypothèses peut-être esthétiques? On va vite sur le parcours plane de la bêtise intéressée. Pendant que j'essaie de dire quelque chose de raisonnable à X. lecteurs du Mercure de France, il est constant, pour user du vocabulaire du penseur ci-dessus, que nos dirigeants, notamment ceux de passage, prennent le moyen pour la fin. C'est de plusieurs façons, la remarque concernant aussi l'usage de la télévision dans le domaine civique.

L'AVANT-GARDE AMERICAINE. — La confrontation de films expérimentaux organisée par la Cinémathèque de Belgique a permis de se faire quelque idée de l'avant-garde américaine. Si je reviens sur ce sujet à quelques mois de distance, c'est parce que je feuillette de temps en temps le catalogue de films expérimentaux en 16 mm. proposé par Amos Vogel aux amateurs des Etats-Unis. Il s'y rencontre des noms d'Europe familiers au critique, comme ceux d'Henri Storck, d'André Michel ou de Paul Rotha, mais ils surprennent dans ce contexte. L'artiste-penseur de l'avant-garde américaine est voué au cinéma pur, comme l'abbé Brémond, de mémoire vague, était voué à la poésie pure, comme les enfants de Marie sont voués au bleu. Oh, tout le monde expérimente comme M. Jourdain : Rotha réussit à émouvoir par un éloquent bout à bout d'images de la misère du monde; Storck fait avec le concours de René Micha un poème d'une inoubliable singularité dont la matière est empruntée à la peinture de Paul Delvaux, placidement hallucinée mais décevante; Michel donne un sens plastique aux vers de La rose et le réséda. Soit. Aucun de ces trois cinéastes ne consacre pourtant sa vie à la mise à la question obstinée des ressources de son instrument, à la façon dont un enfant vide le ventre de son de sa poupée ou démonte les pièces de son avion à réaction. Or c'est ce que font, si j'en crois les notes sobrement subtiles écrites par Amos Vogel pour définir sa marchandise d'exception, leurs confrères américains. A Bruxelles, c'est le contraste de deux dominantes de leur cinéma — la dominante symbolique-morbide et la dominante abstraite-allègre; les films, eut-on dit, de fin du monde, et ceux d'une sorte d'aube — qui forçait l'attention. A lire le catalogue de mon ami tout en revoyant des images les yeux fermés, je suis saisi par le parti-pris commun à ces cinéastes opposés de faire des films sans concessions, et parfois comme s'il n'avait jamais été de films. On m'excusera, je l'espère, de ne pas, pour une fois, étayer la réflexion sur le compte rendu : c'est qu'il s'agit pour une part d'ouvrages mentionnés déjà, et pour l'autre d'ouvrages qui ne sont encore pour moi que ce qu'en dit Vogel, à quelques exceptions près, dont les plaisantes pochades de James Broughton. Dans ces conditions, il est sage de se garder des adjectifs,

mais on peut toujours essayer de se faire une idée d'un panorama lointain. Or si l'on aborde la contre-épreuve par la littérature, on rencontre la même entreprise didactique, moderne et absolutiste. L'une de ses expressions, les romans monochromes et syncopés de la beat generation, recoupent le cinéma noir de l'avant-garde. Films et livres de cette inspiration sont le fait de gens coupés de leur société nationale, qui la veulent ignorer, qui professent à son égard un mépris radical. Cette société est elle-même des plus envahissantes, et c'est par là qu'elle suscite, j'imagine, ce refus sans nuance. Il me plaît assez, de mon village, de mettre en parallèle le livre de William H. Whyte, The organization man, et tel film tourné sur la côte californienne, où Henry Miller parle à la mer. L'auteur du livre explique le passage d'une société américaine de « l'éthique protestante » (l'expression voulant dire ici éthique de l'individualisme, selon une analyse assez contestable) à une société américaine de « l'éthique sociale ». De cette dernière société, les deux mamelles sont l'appartenance (belongingness) et le rassemblement (togetherness). A Bruxelles, dans son film, Henry Miller parlait de l'homme dans le cosmos, un peu comme D. H. Lawrence. Entre cet impératif et ce refus, la chance des réformateurs paraît, au moins provisoirement, assez mince, si j'en crois ce qui s'écrit dans la Partisan review, et si, comme je le crains (mais à grande distance, avec de mauvaises longue-vues), l'audience d'un historien libéral du cinéma comme Lewis Jacobs se réduit peu à peu. Bref, c'est une étrange avant-garde que rien ni personne ne suivent, mais il doit être intéressant d'aller à Greenwich village où des romanciers, poètes et cinéastes, se renouvelant par scicissiparité et cooptation, entretiennent leurs humeurs au jazz et à la marijuana. A tout le moins, ce village de New-York devrait être plus stimulant que la province Saint-Germain-des-Prés?

DU REALISME AU CINEMA. — Par paresse, routine ou trivialité, les cinéastes font rarement justice au cinéma, à moins qu'ils ne lui fassent justice au sens où de tristes badauds et tous les magistrats proclament : « Justice est faite ». Bon. Mais quand le cinéma se libère de ses conventions (quand par exemple on voit Together ou revoit Quai des brumes), on se rend bien compte qu'il est poésie, c'est-à-dire réalité. A rationaliser, on est donc fondé, entièrement et absolument fondé, à dire que le cinéma est un art réaliste. C'est-à-dire l'art qui fait voir mieux la réalité qui nous encercle, multiple, magique souvent, et incompréhensible. Cet art est fait pour mettre en déroute les approximations, absurdes ou de parenté absurde, de l'univers conceptuel. Bien. Si maintenant nous essayons de dire, autant qu'il se peut, les mêmes choses, mais en sens inverse, c'est-à-dire

en partant du mot pour définir l'image animée, et si nous abordons cette entreprise par le mot réalisme, posé plus haut, nous nous apercevons, immédiatement, que cela ne se peut pas beaucoup. Non. Nous avons dit, réalisme : art du cinéma, mais le dictionnaire (Nouveau petit Larousse illustré, 1946, page 864) dit : réalisme : « doctrine philosophique du moyen-âge qui considérait les idées générales comme des êtres réels ». Ainsi, dès notre premier pas, nous sommes ramenés au cœur de ces batailles de mots où tout le monde a tort, chacun prétendant, non écouter et regarder, mais avoir raison. Nous sommes ramenés au niveau de l'insanité conceptuelle (de laquelle, cependant, nous pouvons malaisément nous passer, mais c'est une autre affaire). L'ironie de cette définition du dictionnaire, c'est de recouvrir à peu près les ronds de plume de la critique de cinéma, spécialement française. Bien que celle-ci ne soit pas une « doctrine philosophique du moyen âge », elle considère, oui, « les idées générales comme des êtres réels ». Vous croyez que j'exagère, mais je vous réponds que je n'exagère pas. Non. L'autre jour a échoué dans la corbeille du rédacteur en chef d'un magazine spécialisé l'article d'un jeune homme, lequel avait écrit, dans la même phrase de la même haleine, Rossellini et Husserl. Un héritage de querelles abstruses sur des problèmes imaginaires colore, en France, presque tout ce qui s'écrit sur le cinéma dans une intention sérieuse. On trouve vingt traces de cette aberration dans un récent numéro de la Revue des lettres modernes (« histoire des idées et des littératures »), numéro consacré à « cinéma et roman, éléments d'appréciation ». Pourtant... Pourtant, ce numéro spécial a été dirigé par M. G.-A. Astre, esprit agile et (comme on dit) averti; pourtant, à la première phrase, il est question d'un « éclairage nouveau » projeté par « le septième art » sur « les problèmes traditionnels de l'esthétique »; pourtant, à la page 184, il est dit : « ... pureté de l'entendement qu'un intellectualisme cartésien » (cartésien? les clichés sont indestructibles, sans doute) « voulait monopoliser au profit exclusif d'une pensée ne se reconnaissant que dans le formalisme logique »; pourtant, Monique Nathan cite Virginia Woolf : « tandis que les autres arts sont nés nus, celui-ci, le plus jeune, a jailli tout équipé. Il peut tout dire avant d'avoir quelque chose à dire ». Oui. Seulement, on continue cette lecture, et bientôt l'on rencontre les variantes coutumières du pédantisme juvénile, écrites par ces enthousiastes auxquels on doit les équations Hitchcock-Dostoievsky, Bresson-Racine, Clouzot-Kafka, Rossellini-Husserl, Astruc-cinéma, sans oublier Brigitte Bardot, éternel féminin. Eh oui. Du plus grand magma verbal consacré au cinéma se dégage pourtant le mot réalisme. Il est conjugué, entre autres, des façons suivantes : réalisme poétique, néo-

réalisme, réalisme socialiste, surréalisme. L'homme, inéluctablement, se sert des mots afin de donner quelques étais à son don d'intelligence, mais les hommes jeunes qui établissent les équations susdites le font sans discernement, c'est-à-dire sans modestie ni patience. Ce sont les petits maîtres tristes du royaume de Babel. Pour le moment, ils donnent le ton, de sorte que les mots qui divisent le cinéma en catégories du réalisme sont des monnaies gagées sur rien, avec lesquelles n'échanger que des produits imaginaires. Bien. Mais si nous quittons ces fiers-à-plume pour interroger une seconde fois le dictionnaire, nous y trouverons, après la « doctrine philosophique du moyen-âge » (« le réalisme fut défendu par Duns Scot »), ceci : « tendance que manifestent certains artistes et certains littérateurs à représenter la nature sous son aspect réel, avec ce qu'elle peut avoir de laid et de vulgaire ». J'aurais plutôt cru que cette définition s'appliquerait au naturalisme, du moins considéré de l'extérieur avec des jumelles bourgeoises en mauvais état. N'importe. Ce qui consterne, c'est l'obstination de l'immense majorité des cinéastes à ne pas représenter la nature, mais une convention triste, et laide bien entendu; non pas « vulgaire » (le commun des hommes n'est pas détestable, malgré le dictionnaire), mais, oui, triviale.

Jean Queval.

MUSIQUE

« LA FIDA NINFA » D'ANTONIO VIVALDI AU THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES. — On sait qu'Antonio Vivaldi qui écrivit outre trois recueils de Sonates, plusieurs centaines de Concerti, laissa aussi une trentaine d'opéras dont les créations s'échelonnent entre 1713 et 1739; ces œuvres sont « injustement dédaignées » dit Riemann. Il était intéressant d'aller voir si ce dédain est justifié. La réputation de Vivaldi a grandi ces dernières années, et point seulement comme une conséquence du fameux « retour à Bach » — qui transcrivit six Concerti de Vivaldi, comme on sait, mais bien parce que les travaux d'Arcangelo Salvatori, en Italie, de Marc Pincherle en France, ont montré l'importance du Vénitien dans l'histoire de la musique. Ces travaux d'érudition ont forcé l'attention des interprètes et des éditeurs, si bien que les enregistrements de l'Estro armonico et de la Stravaganza ont rencontré un succès que n'auraient osé prédire les musicologues les plus zélés pour le vieux maestro italien. Or, la direction des Entretiens culturels franco-italiens eut précisément l'idée

de faire entendre à Paris un ouvrage lyrique du *prete rosso*, en faisant venir au théâtre des Champs-Elysées l'Orchestra da Camera di Palazzo Pitti, dirigé par M. Angelo Ephrikian, fondateur de l'Istituto Italiano Vivaldi — autant dire le spécialiste le mieux éclaré et qui joint à une érudition profonde un sens artistique des plus sûrs. *La Fida Ninfa — La Nymphe fidèle* — fut choisie. Créé à Vérone en janvier 1732 pour l'inauguration du Teatro Filarmonico, cet opéra en trois actes, ou plutôt ce « drame pastoral », fut écrit sur un livret de Scipione Maffei, illustre savant véronais, docteur d'Oxford et membre des principales académies d'Europe, poète tragique dont la *Mérope* fut longtemps regardée comme un chef-d'œuvre de la littérature universelle. Il nous surprend qu'un homme instruit comme lui de tout ce qui touchait le théâtre (il allait publier un peu plus tard une étude sur *Le Théâtre ancien et moderne*) ait imaginé un scénario aussi inconsistant et monotone que celui de *La Fida Ninfa*. Le genre pastoral va se perpétuer ainsi au théâtre lyrique jusqu'au milieu du XIX[e] siècle où il survivra dans les ouvrages de demi-caractère, les paysanneries dérivées du *Devin du Village*, et dont *Les Noces de Jeannette* et *le Chalet* maintiendront la vogue jusqu'aux premières années du XX[e] siècle sur les scènes de province.

Voici en bref l'argument de la *Ninfa* : Oralto, méchant pirate qui rançonne les îles voisines, règne sur Nax. Il a, naguère, arraché deux jeunes gens de Sciros à leurs familles, à leurs amours. Puis deux jeunes nymphes, deux sœurs et leur père quelques années plus tard, ont été enlevés à leur tour. Licori, l'aînée des jeunes filles, est tendre, fidèle à son fiancé, disparu; Elpina, sa cadette, est légère et gaie, vivant sans vouloir connaître le souci. Narete, leur père, est un berger pieux, honnête, soumis à la volonté des dieux, et cherchant à soulager les misères des mortels. Oralto s'est violemment épris de Licori et, malgré sa puissance tyrannique, n'ose forcer la jeune fille, qui lui résiste et menace de se jeter du haut des rochers dans la mer. Mais ignorant la tendresse il ne sait point séduire, et ne parvient qu'à se faire haïr. Les deux jeunes gens captifs du roi-pirate sont de caractère aussi différent que les deux nymphes : Morasto, tout loyal, son frère Osmino, plus léger, et seulement soucieux de prendre ce que la vie peut lui donner de bon à chaque occasion. Fait singulier — cette faiblesse du livret, constitue une invraisemblance bien difficile a faire croire — ces deux jeunes hommes élevés à Sciro comme les deux nymphes prisonnières d'Oralto, rencontrent les jeunes filles, conversent avec elles sans les reconnaître, sans chercher à savoir ce qu'ils sont les uns et les autres; le hasard éclaircira tout après de violents débats qui font se dresser l'un contre l'autre les deux frères : Morasto est précisément le fiancé que pleure Licori, et comme l'Amour

est toujours vainqueur au théâtre — surtout dans les pastorales — tout s'arrangera pour le mieux. Les dieux parleront; un terrible orage éclatera, et le soleil reparu, on sera tout à la joie de s'être retrouvés.

On passerait volontiers sur les invraisemblances : le théâtre en est coutumier — et les ouvrages lyriques plus que tous les autres. Mais on pardonne moins aisément les longueurs, la monotonie et l'ennui qu'elles engendrent, quelle que soit la qualité d'une musique dont l'action demeure le prétexte. Or ici, point d'action : les entrées, les sorties des six interprètes ne semblent avoir d'autre raison que de permettre à un duo de suivre un grand air, à un ensemble de succéder à un duo. L'ouvrage en prend une allure languissante que vient aggraver la solennité de l'interprétation, imposée par l'ampleur des costumes et des coiffures : ces jeunes nymphes et ces jeunes gens portent des panaches démesurés et pompeux qui ôtent toute spontanéité à leur jeu aux instants les plus pathétiques. De tout cela résulte une sorte de gêne pour l'auditeur : on l'avertit — le programme le dit expressément — qu'on veut « mettre en évidence les éternelles valeurs musicales en limitant à l'indispensable ce qui se rapporte à la scène ». Il est sûr qu'en 1732, lorsque la *Fida Ninfa* fut créée à Vérone, elle apparut tout aussi empanachée, et même au milieu de décors bien plus compliqués, de machines telles que les montrent les estampes du temps. On a simplifié cet appareil parasite, trop onéreux et plus gênant qu'utile. Soit. Il eût été bon de simplifier du même coup les costumes et de n'évoquer qu'au moyen de quelques détails l'époque de Vivaldi et les traditions de ce temps. Il aurait fallu aussi — ce n'aurait pas été un sacrilège — pratiquer quelques coupures dans la partition. Celle-ci contient de très grandes beautés : elles souffrent de ne venir qu'entourées de scènes d'un intérêt très secondaire, et que la réalisation fait paraître languissantes. Leur grandeur, leur éclat, rend, par contraste, plus ternes encore les passages qui les précèdent ou qui les suivent. Le finale tout entier — le troisième acte — étant de beaucoup la partie la plus belle de l'opéra, le malheur est que beaucoup d'auditeurs perdent patience et partent avant la fin de l'ouvrage. Ils en sont punis sans doute quand ils apprennent la valeur de ce qu'ils ont manqué, mais il est trop tard.

Et ceci pose une fois de plus le problème de l'interprétation des chefs-d'œuvre lyriques. Il n'est pas douteux qu'il faille à tout prix en respecter l'esprit, la forme, l'équilibre : c'est aux auditeurs d'apporter l'attention qu'ils exigent, de se faire pour un soir l'âme des contemporains de l'ouvrage. Encore est-il qu'il faut les y aider : toute une audience moderne n'est pas faite uniquement d'érudits, de musicologues, et cependant ces beautés, ces instants de perfection (je songe à l'ensemble qui est chanté en coulisse au finale de la *Fida*

Ninfa) ne faut-il pas en faciliter l'accès, si l'on peut dire, par une présentation judicieuse? Ne faut-il pas éviter l'aspect figé, solennel et inhumain d'une mise en scène périmée? Certes il y aurait péril à vouloir rajeunir ce qui ne peut l'être sans trahir l'esprit même de l'œuvre. Mais ce sont de menus détails qui permettent souvent d'éviter de grandes erreurs. Question de mesure, de tact. L'opéra — fût-ce une pastorale — ne va pas sans une réalisation scénique, même élémentaire, et qui ne nécessite pas obligatoirement de grands frais : je songe à ce que Xavier de Courville avait su créer à la Petite Scène à force d'ingéniosité. Et c'est cela, en définitive, qui doit permettre au public de comprendre, et conséquemment de goûter pleinement une forme d'art évidemment fort loin de ce que l'on recherche aujourd'hui.

René Dumesnil.

LETTRES GERMANIQUES

ANALYSE SPECTRALE DE L'AUTRICHE. — Peu d'années après la libération de leur pays, des Autrichiens nous en donnent une véritable « analyse spectrale » dans un ouvrage monumental qui porte précisément le titre Spectrum Austriae (Herder, Vienne, 1957, 735 p. In-4°, 107 reproductions, 130 sh. autr.). A ce livre ont collaboré 21 auteurs, parmi lesquels des écrivains ou savants comme Benedikt, Friedrich Herr, Seldmayr, etc. La tentation était grande sans doute d'adopter un plan passe-partout et commode qui aurait mis le lecteur en face des réalités géographiques, historiques, etc.; Otto Schulmeister, responsable du livre, a eu l'heureuse idée de ne pas le suivre servilement et de nous donner des coupes verticales pratiquées dans les divers secteurs de ce que l'on pourrait appeler une sociologie de l'Autriche; le peuple, la religion catholique, les partis et les idéologies, la réalité sociale, l'économie etc. et bien d'autres questions sont tour à tour traitées et ces études présentent un vif intérêt.

Pourtant elles semblent n'être qu'un moyen pour arriver au but que Schulmeister nous présente dans la première d'entre elles intitulée « Entre hier et demain » : il s'agit de faire connaître l'Autriche d'aujourd'hui. Or elle s'explique par son histoire; c'est l'histoire d'un pays qui occupe une position-clef au centre de l'Europe et Hans Bobek la présente. C'est l'histoire d'un certain peuple, auquel s'attache Hanns Koren, d'une certaine dynastie, de cette « maison d'Autriche » que nous connaissons assez bien et qu'étudie Benedikt dans une contribution dont le sous-titre est significatif : « l'évolution de l'uni-

versalisme autrichien jusqu'en 1866 ». Cette histoire aboutit à la constitution d'un « Völkerstaat an der Donau » pour reprendre l'expression de Hugo Hantsch.

La synthèse nous est fournie par l'historien Friedrich Heer dans une étude intitulée « Humanitas austriaca »; spontanément il remonte jusqu'au XVI[e] siècle, où il voit les origines d'une « humanité autrichienne » faite d'humanisme et d'amour et qui — ajouterons-nous — rapproche le peuple du Danube du peuple de la Seine; entre l'homme autrichien et notre « honnête homme », tel que l'a défini Sainte-Beuve, il y a bien des affinités.

Cette humanité a trouvé son expression dans la musique et dans l'art, dont nous entretiennent Zuckerkandle et Seldmayr; Salzbourg, ville de Mozart et des Festspiele, ville du baroque, est certainement un des hauts-lieux de l'Autriche, sa capitale Vienne étant, selon l'expression d'Anton Böhm, « das Phänomen ». Cette humanité a pris forme dans une littérature dont Gerhart Baumann s'efforce de distinguer les traits essentiels : le désir de ne se refuser à aucune influence et la volonté de rester elle-même, une tendance permanente à ne pas s'éloigner du peuple tout en restant au service d'un idéal supérieur, une distinction naturelle et une discrétion qui l'empêchent de s'égarer dans le titanisme ou l'extravagance; elle se place sous le double signe de la mesure et de l'équilibre. Les grands représentants de cette littérature sont Grillparzer et Stifter et, plus près de nous, Hofmannsthal, chez lequel se retrouvent à peu près tous les traits spirituels de l'Autriche. Il ne faut pas oublier que si la littérature de l'Autriche tend à se fondre dans la littérature allemande, elle ne se confond pas avec elle et qu'elle lui a fourni presque tous les écrivains qui lui donnent aujourd'hui son impulsion : que serait la littérature « allemande » sans Kafka et Rilke, Trakl et Hofmannsthal, Broch et Musil et tant d'autres?

Cela nous conduit au problème principal, qui apparaît plus ou moins nettement dans tout ce livre : l'Autriche, rameau sud-oriental du monde germanique, s'est constituée sous la forme d'une fédération de peuples divers et sa position au cœur de l'Europe lui aurait permis d'en devenir le centre. Après la première guerre mondiale les Alliés en décidèrent autrement; on ne lira pas sans émotion l'étude de Friedrich Engel-Janosi intitulée « Détruisez l'Autriche-Hongrie » (c'est une parole de Benesch ou qui du moins lui est attribuée, p. 247). Le maréchal Lyautey devait dire à Hofmannsthal en 1925 qu'il regardait la destruction de l'Autriche comme l'événement le plus déplorable.

Nul n'a plus clairement que Hofmannsthal posé les problèmes auxquels durent faire face les Autrichiens après 1919 : ils s'appe-

laient Prusse, Allemagne, Europe; on sait ce qui advint. Les données de l'équation ne sont plus du tout les mêmes; occupée par les Alliés de 1945, l'Autriche a retrouvé une indépendance que l'Allemagne coupée en deux ne connaît pas, et elle s'est réellement rendue indépendante avec la volonté de constituer un état autonome, petit certes par ses dimensions et sa population, mais qui puisse suffire à ses besoins; elle y a réussi, surtout elle a pris conscience d'elle-même, de son originalité et de ses possibilités. Le présent livre l'y aidera et à ce titre il est beaucoup plus qu'une grande publication; il est un acte de foi dans les destinées politiques du pays.

J. F. Angelloz.

Friedrich Schiller, Sämtliche Werke (Hanser Verlag Munich, Band 1, 1958, 1016 p., 24 DM). — La Maison Hanser, à qui nous devons déjà tant d'excellentes éditions a eu l'heureuse idée de commémorer le deuxième anniversaire de la naissance de Schiller en 1959 en publiant ses œuvres complètes, qui compteront 5 volumes. Imprimée sur papier bible et bien présentée, cette édition réunit l'ensemble des poèmes et les trois premiers drames de la jeunesse, les *Brigands*, *La conjuration de Fiesque*, *Intrigue et Amour*. Comme cette édition se veut savante, elle comporte aussi un certain nombre de textes peu connus, des préfaces et des variantes, des notes et commentaires et aussi les index qui permettent de la consulter plus facilement. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette publication qui a été confiée à Gerhard Fricke et Herbert G. Göpfert et s'appuie sur les manuscrits ou les éditions antérieures les plus sûres; dès maintenant on peut lui promettre un beau succès. Soulignons en terminant que le prix de souscription est de 24 DM pour le volume relié en toile et de 34 DM pour le volume relié en cuir; il est vraisemblable que ces prix seront majorés par la suite.

Spiegel der Jahre par **Friedrich Georg Jünger** (Hanser, Munich, 275 p., rel. 13,80 DM; broché 6,80 DM). — Friedrich Georg Jünger aura cette année soixante ans; c'est pour les Allemands une occasion de lui rendre hommage en publiant œuvres et critiques. Son éditeur n'y a pas manqué; il nous donne sous le titre « Miroir des années » un deuxième volume de souvenirs qui va de 1928 à environ 1935 et fait suite à *Grüne Zweige*. C'est maintenant le jeune homme ou l'homme jeune qui se raconte; il est à l'âge où l'esprit se forme et où le cœur s'ouvre à l'amour; il s'est transporté à Berlin, qui devient en sorte le centre de l'action, et il vit dans la capitale allemande les années où le National-socialisme l'emporte. Aussi l'intérêt de ce livre est-il multiple : nous avons à faire à un poète et à un intellectuel qui réfléchit sur lui-même, nous dit son attitude en face de ses maîtres ou des jeunes filles qu'il rencontre et en face des événements qui vont bouleverser l'Allemagne. Il se garde de nous donner les menus détails de son existence, mais il a soin de nous faire suivre son évolution intérieure. A la lumière de ce livre, F. G. Jünger nous apparaît de plus en plus comme un humaniste et un moraliste.

Friedrich Georg Jünger, par **Benno von Wiese** et **Armin Mohler** (Verlag Hanser, Munich, Vittorio Klostermann, Frankfurt/Main). — La bibliographie est beaucoup moins abondante pour F. G. Jünger que pour son frère Erst. C'est pourquoi nous nous réjouissons que Armin Mohler, un des familiers des deux frères, l'ait établie pour nous. Cette bibliographie est précédée de la conférence que Benno von Wiese, le germaniste bien connu, prononça lors de la remise du prix Immermann au poète.

Deutsche Philologie im Aufriss par **Wolfgang Stammler** (Erich Schmidt Verlag Bielefeld, Munich). — Les livraisons 14 et 15 du monumental

ouvrage dirigé par le professeur Stammler contiennent la fin de l'étude sur l'épopée moderne; un autre travail dû à Stammler lui-même sur la prose allemande du Moyen-Age et qui constitue véritablement une contribution linguistique magistrale.

Adalbert Stifter par **Urban Roedl** (A. Francke Verlag, Berne, 1958, 400 p. rel., 24,35 frs. S.). — Nous avons maintes fois dit l'intérêt nouveau suscité par l'écrivain Stifter, considéré à notre époque comme un des classiques de la littérature allemande. Aussi les études se sont-elles multipliées au cours des vingt dernières années; l'une d'entre elles, due à Urban Roedl et qui avait paru sauf erreur au temps du National-socialisme, était épuisée et pour ainsi dire inconnue. Il est fort heureux que la maison Francke en donne une deuxième édition, revue et retravaillée, car ce livre était une fort bonne contribution à la connaissance de Stifter. Les trois parties qui le composent soulignent fort heureusement l'élargissement du monde de Stifter; elles sont consacrées d'abord au Village, où le poète vécut ses premières expériences, à la Ville, où il trouva le chemin qui conduit à la forme et enfin à la « Province » qui vit à la fois son triomphe et son déclin. Roedl a bien analysé les sources du génie de Stifter et l'évolution qui le conduisit à son idéal classique; il a raison de s'attarder plus longuement sur les grands romans de la dernière période et notamment sur *Der Nachsommer*, le roman éducatif qui s'inspire de Gœthe. Cet ouvrage constituera une bonne introduction à l'étude des œuvres de Stifter, dont nous possédons des éditions commodes, soit à l'Insel-Verlag, soit chez Benno Schwabe à Bâle.

Œuvres de Martin Luther (Ed. Labor et Fides, Genève, 1957, Tome I, 308 p.). — Depuis longtemps on souhaitait une édition des œuvres de Luther ou tout au moins de ses œuvres maîtresses; ce vœu est aujourd'hui réalisé grâce à la publication entreprise sous les auspices de l'Alliance nationale des Eglises luthériennes de France et de la revue « Positions luthériennes ». Elle est en grande partie l'œuvre de Pierre Jundt, dont le nom inspire confiance à tous points de vue. Le tome I contient surtout les « Sept psaumes de la pénitence », « l'Explication du notre Père » et « Des bonnes œuvres ». Mais il faut tenir compte également de textes plus courts, qui ne sont pas moins importants, et à l'édition desquels Jean Bosc a collaboré. Les traductions sont enrichies des introductions et des notes nécessaires. Enfin une table des textes bibliques et un index des auteurs et des matières complètent ce volume qui fait bien augurer de l'ensemble.

Die Neue Rundschau (S. Fischer, Francfort, le nº 4, 60 DM). — Intéressant et comme toujours très varié, le deuxième cahier de 1958 réunit Hugo Friedrich : « Calderon de la Barca »; Henry James : « Das Tier im Dschungel »; Paul Scherrer : « Zur Buddenbrooks Urhandschrift »; Wolfgang Wieser : « Das kurze Glück des Señôr Mandaro »; Thomas Bernhard : « Die Rosen der Einöde »; Werner Weber : « Vom deutschen Gedicht »; E. M. Forster : « Der Weg von Colonós »; Marie-Luise Kaschnitz : « Das ewige Licht ».

Studium Generale (Springer, Berlin, le nº 6, 60 DM.). — Le septième cahier de 1958 est centré sur l'agriculture et la sociologie agricole. Il groupe des études de G. Pfeifer : « Zur Funktion des Landschaftsbegriffes in der deutschen Landwirtschaftsgeographie »; G. Blohm : « Die Landwirtschaft im Wirtschaftsleben der Kontinente »; Palmer S. : « Wandlungen der Agrarstruktur in der Gegenwart »; Kuhn G. : « Betriebsformen und Sozialstruktur in der Landwirtschaft »; Dittrich E. : « Raumordnung und Landbedarf »; F. Herrmann : « Die religiös-geistige Welt des Bauerntums in ethnologischer Sicht »; H. Niehaus : « Die Stellung des Bauern in der modernen technischen Welt ».

Deutsche Rundschau (Baden-Baden, le nº 2, 10 DM). — Le numéro d'août (8, 1958) est particulièrement riche, spécialement au point de vue littéraire, et on ne pourra pas négliger les études de Sander sur Schickelé ou de Hans Daiber, qui publie un hommage nécrologique à Döblin, écrivain « entre les lignes ». Voici la liste des autres contributions : « Von Bonn nach Berlin », par Heinz Markmann;

« Sehnsucht nach materiellem Glück », par Leon Zeitlin; « Bismarck, Wilhelm 1. und die spanische Thronkandidatur », par Erich Eyck; « Georg Lukacs und der Realismus » par Harry Pross; « Wandlungen der Kunstbetrachtung in Zeitalter der Reproduktionen », par Willy Hass; « Siehe da ein deutscher Schriftsteller », par Kurt Pinthus.

Documents (11-13 Worringerstr. à Cologne le nº 240 frs). — Le sommaire du nº 4 débute par le colloque littéraire franco-allemand, qui se tint au mois de mai près de Rambouillet; il est représenté ici par P.-A. Lesort, « Höllerer et Zeraffa ». Il faut y ajouter : « Le mouvement des idées en Allemagne », par Walter Kaufmann; « Jeu radiophonique et short story », par Rolf Schroers; « Devant la Chambre de dénazification », par Werner Steinber; « Théodora, l'immortelle », par Heinrich Boell; « Largo pour une symphonie juive », par Martin Gregor.

Akzente (Hanser, Munich, le 3 DM). — C'est encore le roman, thème inépuisable, qui forme le centre d'intérêt du quatrième cahier (août 1958) avec trois contributions venues d'Allemagne, de France et d'Argentine. Elles sont dues à Karl Markus Michel : « Uber Romanlektüre »; Werner Bock : « Literatur und Leser in Argentinien »; Jean Janes : « Literatur und Leser, von Paris aus gesehen ». Des poèmes et des textes en prose, parmi lesquels un essay de Fr. G. Jünger sur Lichtenberg, complètent ce fort intéressant numéro.

Deutsche Vierteljahrschrift (Metzler, Stuttgart, le nº 10 50 DM). — Le troisième cahier de 1958 est de premier ordre et il réunit quelques-uns des germanistes les plus connus d'Allemagne. Nous y trouvons Walter Muschg : « Gœthes Glaube an das Dämonische »; Richard Brinkmann : « Romantische Dichtungstheorie in Friedrich Schlegels Frühschriften und Schillers Begriffe des Naiven und Sentimentalischen. Vorzeichen einer Emanzipation des Historischen. Eduard Spranger zum 27.6.1958 »; Günther Jungbluth : « Walthers Abschied »; Paul Kluckhohn : « Neue Funde zu Friedrich von Hardenbergs Arbeit am « Henrich von Offerdingen »; Werner Volke : « Ein unbekannter Brief Schillers » (mit einem Faksimile des Briefes); Hans Flasche : « Friedrich Schlegel und die Romania 1. Friedrich Schlegel und Portugal. Albin Eduard Beau zum 23.12.1957 gewidmet »; Erich Loos : « Die französische Literatur des 17 Jahrhunderts. Ein Forschungsbericht » (1937-1957).

Euphorion (Winter, Heidelberg, le nº 10 DM). — Au sommaire du deuxième cahier du tome LII figurent trois catégories de contributions : 1°) Des études de Heinz Ritter : « Die Datierung der « Hymnen an die Nacht »; Leo Spitzer : « Zu einer Landschaft Eichendorffs », Gerhart Baumann : « Georg Büchner : « Lenz » Seine Struktur und der Reflex des Dramatischen »; 2°) Des « Miszellen » de Richard Samuel : « Karl von Hardenbergs Biographie seines Bruders Novalis »; Joachim Bumke : « Zu Kleists Briefen »; 3°) Des comptes rendus critiques qui, comme toujours, sont importants.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

JUSTINE, BALTHAZAR, ET LAWRENCE DURRELL. — Justine **(London, Faber, 1957, 253 p., 15/)** et Balthazar **(Ib., Id., 1958, 250 p., 15/) ont brusquement fait résonner le nom de leur auteur, L. Durrell, aux oreilles d'un public beaucoup plus large que celui qui depuis des années suivait attentivement cet écrivain d'une rare distinction. Les critiques anglais sont unanimes dans l'éloge. En France également, entre autres au** Mercure **où l'on avait relevé l'apparition de** Justine, **la traduction de ce livre (Paris, Corrêa, 1957, 281 p.) lui**

a valu la faveur. Parlons de ces deux romans sans attendre que soit complète la tétralogie qu'ils annoncent et dont le troisième, Mountolive, déjà point à l'horizon.

Disons-le tout de suite : le titre de Justine est un écho voulu. « Pourquoi, dit le romancier Pursewarden à la fin de Balthazar, est-ce que je choisis toujours une épigraphe dans Sade? Parce qu'il manifeste le rationalisme pur — les époques de saine raison qu'on a vécues en Europe depuis Descartes. » Durrell aussi demande ses épigraphes à Sade.

Ces deux livres ont une même donnée, présentée sous des éclairages différents qui se complètent et font ressortir, dans l'un, des personnages souvent secondaires dans l'autre. Cela s'était déjà vu, mais en une suite de récits. Le récit ne se produit ici que par éclipses, pour soutenir le lecteur intrigué au début par une absence apparente de centre et de continuité. Où se prendre dans tant de descriptions, d'allusions, d'impressions, de réflexions, de portraits, de personnages dont on peut ne pas bien voir le rôle? Où est le propos, où est le tout, de quoi s'agit-il? Patience. Comme il est dit dans Balthazar, « toute contraction de la volonté déplace la vie »; une vérité est « l'usufruit du temps ». Il s'agit entre autres de donner une image de la vie telle qu'elle est menée et réfléchie dans ses vérités apparentes. Le tout ne sera jamais épuisé, mais on en distingue de plus en plus clairement la trame en avançant. Quant au récit, Balthazar est beaucoup plus rapide et ramassé que Justine, lequel (encore une suggestion de Durrell) mériterait aussi bien le titre de Cahiers, et où le narrateur Darley écrit : « Ce qu'il me faut surtout : noter mes expériences non dans l'ordre où elles ont eu lieu — ce serait de l'histoire — mais dans l'ordre où elles ont pris pour moi de la valeur. » Peu à peu le puzzle s'ordonne rétrospectivement, le paysage se complète sous les rayons intermittents du phare, le tableau émerge, comme parfois chez Bonnard, d'un brouillis aquatique. On avait vu des exercices analogues; jamais, semble-t-il, ainsi amplement espacés sur plusieurs volumes; ni aux fins que se propose Durrell. Il n'est pas le premier, bien entendu, à utiliser des procédés comme la manipulation du temps, le roman dans le roman, le « journal » où se fait le roman. Mais il prétend à autre chose qu'à du Proust, du Gide ou du Joyce. Proust et Joyce, par comparaison, lui paraissent tributaires de la durée bergsonienne. Il se réfère à la théorie de la relativité. L' « espace-temps » commande son entreprise. Chez lui la méthode est renouvelée par le but à quoi elle tend.

On est à peu près sûr de ne pas comprendre à fond un tel propos. Les deux romans en suggèrent quelques grands traits, dans un genre qu'ils illustrent avec virtuosité, s'ils y ont des prédécesseurs. Il s'agit

de rechercher la vérité des événements et des personnages. On risque à tout coup de s'y tromper, parce que c'est un sujet qui interprète à sa manière et selon ses lumières une réalité multiple, relative, changeante. Voyez, par exemple, de combien d'éclairages savamment suggérés sont susceptibles deux des scènes les plus étourdissantes de Justine et de Balthazar : la chasse aux canards dans le palus maréotide, et le carnaval. Dans chacune meurt un homme. Dans les deux cas il y a préméditation, laquelle tombe juste la première fois, et la seconde sur un innocent officieux — le coup de Polonius : « Tu vois qu'il y a quelque danger à trop se mêler des choses. » Sur les assassins, sur leurs mobiles, règne une pénombre. Les conséquences n'obéissent pas aux prévisions. Sous quelle couleur voir tout cela? Farce, tragédie? Ironie du hasard ou compassion pour ses victimes? Justice poétique ou non-sens? Sous toutes à la fois peut-être, ou sous celle que vous voudrez.

« Il n'y a pas plus de réalités qu'on ne se plaît à en concevoir », écrit le romancier Pursewarden, imaginaire puisque le veut Durrell, mais qui pourrait bien à l'occasion, comme d'autres personnages, lui servir de porte-parole. Pursewarden a découvert le « roman à n dimensions » et le définit dans le temps : un ensemble ne s'y dégagera que d'une foule d'errements discontinus, en tous sens, entre le présent, le passé et l'avenir. Si l'on cherche une application de la formule dans Justine et dans Balthazar, elle suivrait un dessein psychologique : « Le sujet central de ce livre est une exploration de l'amour moderne » (il faudrait approfondir le sens de ce dernier mot : s'agit-il de la rigueur rationaliste qu'on a mise sous l'invocation de Sade? ou des révélations freudiennes?). Durrell en effet y observe les manifestations, plutôt qu'il ne cerne les contours, cloisonnement contraire à sa propre nature, de l'amour dans sa diversité. Non seulement l'amour tout court, le sacrifié et le dominateur, si l'on peut encore se référer à Pursewarden qui voudrait « interroger les valeurs humaines par une représentation honnête des passions »; il se demande d'ailleurs si l'entreprise n'est pas chimérique. Durrell pourrait être le premier à avoir donné à cette passion, chez ceux qu'elle habite, unité aussi complexe, en l'étendant au-delà de l'individu : « Nous étions tous quatre, dit un personnage, des complémentaires inavoués et liés l'un à l'autre inextricablement. » Est-ce une application de la phrase de Freud citée en épigraphe : « Je me fais à l'idée de considérer tout acte sexuel comme un procès à quatre participants »? Mais s'agit-il de la même chose, et qui sont les quatre parties prenantes?

Tout comme la méthode chez Durrell n'a que faire des us ordinaires de la composition, la morale de ses personnages diffère de la nôtre; aussi convenue sans doute, mais plus libre en ce qu'elle est

plus positive ou plus cynique. Originaux tous. Aussi divers et fortement marqués que ceux dont nous subîmes le choc dans les premiers romans de Malraux. Un odorat excessivement délicat peut ne pas les trouver frais, ni même intéressants, dans l'échange parfois polyvalent de leurs fantaisies ou dans l'accomplissement de leurs fatalités. Comment prendre au sérieux pareil troupeau d'hédonistes? Il le faut pourtant, même sans recourir au paradoxe de l'hédonisme héroïque. Ils servent un propos qui les dépasse. Ils travaillent généralement pour vivre. Alors pourquoi tiquer sur leurs distractions? Ils savent goûter les hasards de la vie, la charité de l'amour. Ils ont le temps parce qu'ils vivent le plus possible hors du temps. Ils connaissent le désintéressement et savent mettre au repos la volonté. S'ils ne vivent pas toujours en sages, ils tâchent de vivre dans le vrai, pensées et émotions. De là le cynisme tranquille de certains. De là l'entraide et la pitié. De là, ou malgré cela peut-être et illogiquement, la dure souffrance qu'ils sont capables d'éprouver et dont ils essaient de se rendre un compte exact et complet. Les tortures de Darley rétrospectivement jaloux peuvent se comparer sans inconvenance à celles de Swann. Même si la vie pratique souffre mal les gaspillages de beaucoup d'entre eux, leur nature est la nôtre. Rien que de sérieux là-dedans, d'autant plus que l'auteur les soumet à une réflexion sinon continuelle, du moins très fréquente.

Qu'est-ce qui relie ces intellectuels, cette petite femme, ces diplomates, ce policier maniaque, ces pédérastes occultistes, ce banquier, cette héroïne secrète qui tournoie sur la roue de la Fortune et dont le malheur est celui qu'on attribue à Elisabeth Ire lors de son expérience avec Howard? Le génie d'un lieu qui fascine et dissout, qui exalte et corrompt, qui contient les raffinements suprêmes de l'intellect et la main dont l'effigie aux murs conjure le mauvais sort, qui rassemble toutes les splendeurs et toutes les monstruosités dans un présent réel et fantasmatique, enrichi comme un compost par les siècles de l'Orient : Alexandrie, capitale de l'anti-bourgeoisie cosmopolite, universelle.

Cité réelle, cité mythique, matrice de voluptés et de douleurs, de vie vécue et rêvée, elle est au centre du « déploiement spatial » que l'auteur a voulu donner aux trois premiers romans de la série. Des deux parus, elle est le personnage le plus immuable, divers ,constant et fréquent. Au point qu'ils sont, en un sens, un chant continuel à sa gloire. On dirait : un chant nostalgique, s'il ne fallait user de ce terme avec précaution.

Durrell est ce phénomène unique : l'Anglais naturellement méditerranéen. Ils sont légion, ses concitoyens héliotropes qui ont demandé aux pays méridionaux de réchauffer leur inspiration : les jeunes roman-

tiques, les Browning, les Landor, les D. H. Lawrence, et tous les autres. Mais eux faisaient de l'exotisme, et le plus souvent ils n'ont pas dépassé l'Italie. Lui retrouve un berceau plus antique dans une Grèce et dans un Orient qui lui parlent sa douce langue natale, d'emblée et sans effort de sa part, puisqu'il paraît y avoir été chez lui de tout temps.

Il le fallait pour pénétrer l'œuvre en cours de son accent inimitable. Ce qu'on vient d'en esquisser risque de la trahir par excès de système et de rigidité. Elle charme par une diversité fort souple et par l'union des contraires dans une sérénité, dans une ironie supérieure : compassion et cruauté (la mort de Melissa, le chameau débité vivant), détachement et tendresse (les morts qui semblent goûter à part eux une bonne plaisanterie), caprice et solidité du dessein, désespoir et gaieté, poésie et prose, les spectacles les plus irisés et le récit le plus exact. Certains morceaux narratifs obsèdent la mémoire. Ce que fait Tolstoï pour la campagne russe, ses grandes demeures et sa payannerie, Durrell le fait au passage pour la campagne égyptienne, et de la même façon : il en communique le sentiment par des tableaux fidèles et aimants.

On n'a pas, ci-dessus, dit peut-être l'essentiel de ces livres remarquables : « Ces petits faits obstinés, flottants; ces enfants substitués de notre existence humaine, et qu'on peut insérer comme la clef dans la serrure; comme le couteau dans l'huître... Ces atomes de vérité qui menacent toujours de nous fausser compagnie » (Balthazar), ces bagatelles négligées dont, pareil à l'Autolycus de Shakespeare, le créateur s'empare pour en faire son bien; « ces observations qui peuvent échapper au lecteur ordinaire dans le flux et reflux général des idées » (Justine). On n'a rien dit de la musique voulue du style, entendu largement. Ni des hasards délibérés auxquels s'amuse parfois l'auteur, comme l'astérisque à laquelle ne répond aucune note. Mais il pourrait y avoir dans Balthazar une vraie faute d'impression. Peut-être Durrell l'expliquera-t-il par la suite. Cette suite qu'il nous aura contraints d'attendre avec impatience.

Il ne faut pas oublier enfin combien l'auteur est homme de goût. L'un de ses personnages lit une revue française. Et c'est? Le Mercure, voyons.

Jacques Vallette.

The Listener, 11.9. — Le journaliste américain M. Wallace interviewe Aldous Huxley sur la perte de la liberté par l'influence psychologique. Deux grandes menaces : la surpopulation et l'excès d'organisation. La première, en diminuant les ressources, augmente les responsabilités du gouvernement et rend plus nécessaire son intervention. La seconde, de plus en plus compliquée, constitue des hiérarchies où un nombre croissant de gens gagnent leur vie comme subordonnés. La résistance individuelle ainsi diminuée, l'action

sur les masses est renforcée. D'autant plus que la science du bourrage de crânes, psychologique et pharmacologique, a fait de grands progrès. Les dictatures possibles agiront sur le subconscient, par ces méthodes persuasives et non par la force. Les esclaves aimeront leur esclavage. Or une vie créatrice est impossible sans la liberté, qui reste indispensable à tout homme digne de ce nom. Le prix en est une vigilance sans répit.

Thèmes et structures dans l'œuvre de John Dos Passos : procès d'une Amérique, par G. A. Astre (Paris, Lettres modernes, 1958, p. 213-414). — Voici le deuxième, non le dernier tome de cette étude qui est en passe de devenir l'un des principaux travaux consacrés à Dos Passos. Astre s'attaque à la trilogie **USA**, en insistant sur **Le 42e parallèle.** Il la replace dans son milieu historique et idéologique, dans son âge qui fut pour l'Amérique une époque d'incertitude et de crise. La difficulté d'un travail de ce genre tient à ce qu'un romancier, surtout comme Dos Passos, même s'il est un critique social nourri d'idées, est un artiste au premier chef. Astre fait à chacun de ces aspects sa juste part. Son analyse du style ne porte pas tort à son tableau et à son interprétation de l'époque, si bien il a su les lier. Une de ses thèses éveille l'attention : selon lui, il n'y a pas rupture ni reniement, mais bien continuité, du commencement à la fin de l'œuvre de Dos Passos. Il achèvera de défendre cette idée, peu reçue encore, dans un troisième tome qu'on attend avec un intérêt que les premiers ont aiguisé.

L'homme en dehors, par **C. Wilson,** trad. van Hoy (Paris, NRF, 1958, 358 p., 950 frs). — L'essai de C. Wilson est une œuvre importante. Il a été passionnément discuté en Angleterre il y a peu. Il faut le lire, car c'est un des livres qui font le plus réfléchir sur notre époque et sur ce que pensent actuellement beaucoup de jeunes, dont notre auteur est l'un des plus brillants. Il se pourrait que le héros de ce temps soit l' « étranger » (nom que cette traduction n'a pas pour titre sans doute parce qu'il avait déjà été utilisé). Wilson en cherche les traits dans les littératures du dernier siècle et du nôtre, ainsi que chez des hommes réels : Van Gogh, T. E. Lawrence, Nijinsky. Comment résoudre l'angoisse de l'étranger qui aspire à ne plus l'être? Par une religion qui respecte sa liberté, et qu'avaient déjà vécue un G. Fox, un Blake. Rien d'aisé ni de parfait n'est concevable dans ce domaine. Il faut chercher, se remuer. Wilson y aidera.

Elizabethan Literature, by **H. Morris** (Oxford Univ. Press, 1958, 249 p., 7/6). — Mrs. Morris a écrit pour la "Home University Library" un livre délicieux de grande vulgarisation, pétri de science dont elle fait don généreusement, sans aucune sécheresse, et qui situe résolument la littérature dans son époque. Une bonne partie du travail est consacrée à celle-ci : vie, pensée, langage; et la scène élisabéthaine — point qui aurait peut-être pu comporter un peu plus d'hypothèse. L'auteur s'arrête strictement à la mort de la reine, sauf pour Shakespeare qui se prend en bloc. Voilà une introduction et un mémento d'une qualité rare, et qui convient à tous.

Enter A Murderer, by **N. Marsh** (186 p., 2/6). **W. H. Auden, a Selection** by the Author (200 p., 3/6). **European Painting and Sculpture,** by **E. Newton** (299 p., 3/6). **Roses,** by **F. Fairbrother** (180 p., 5/). **The Penguin Guide to London,** by **F. R. Banks** (512 p., 6/). Tous : Penguin, 1958. — 1. Le peloton de tête du roman policier comprend la femme aux yeux avenants qui a inventé ce drame féroce. Son détective éponyme s'appelle Alleyn. Il voit assassiné en scène un acteur qui joue en même temps que son ennemi mortel, et part en chasse. Fameux limier, adroit dénouement. 2. Addition bienvenue, et qu'on espérait, aux "Penguin Poets". Comment ne pas regretter l'absence de certains poèmes favoris? Comment discuter le choix puisqu'il est fait par l'auteur lui-même? On s'en régalera. Les œuvres sont dans un ordre sensiblement chronologique, mais sans référence aux recueils d'origine. 3. Un des critiques d'art anglais les plus en vue résume l'évolution des beaux-arts, notamment de la peinture, en Europe depuis l'origine. Il s'est proposé d'en montrer la continuité, ce pourquoi il a dû sacrifier beaucoup : pas de biographie, et l'omission voulue d'artistes

secondaires du point de vue évolutif. Le sujet est résumé en fin de vol. en un curieux diagramme qui reflète l'opinion de l'auteur sur l'importance respective des artistes. Ses préférences se reflètent inévitablement aussi dans les proportions du travail : plus d'un tiers des chapitres concerne l'Italie. Au total, excellente base d'information et de réflexion. En appendice, liste annotée de 265 artistes répartis par époques et par genres. 32 p. de photos hors-texte. 4. Premier d'une série de manuels de jardinage, qui retiendra l'attention de tous les amateurs de roses, néophytes ou experts. Sujet pris de biais multiples, à commencer par l'histoire de la rose depuis l'époque minoenne et à continuer par l'établissement d'une roseraie, le soin des plates-bandes, la mise en terre, la taille, les maladies, la reproduction, les expositions, et un mémento des opérations à effectuer chaque mois. Treize figures in-texte et cent cinq planches, la plupart hors-texte, visant non seulement à l'effet esthétique, mais à l'utilité. Vraiment original et bien conçu. 5. Autre initiative des éditions Penguin : une série de guides pour toute l'Angleterre. Celui-ci a Londres pour immense sujet, et le traite avec talent et de façon compléhensive. Une introduction historique; des chapitres sur les voies d'accès, les transports, les hôtels et restaurants, les adresses utiles, les distractions, les sports, et tout ce qui concerne la vie à Londres — heures d'ouverture et jours de fermeture des monuments et services, bibliographie, etc. Puis commence l'exploration de la ville : 36 itinéraires, comme ceux de notre Rochegude; et description détaillée des principaux lieux d'intérêt, banlieue comprise. Quatorze cartes et plans. En dépliant, et en couleurs, les réseaux de transports souterrains. On ne voit pas comment mieux faire.

Selected Criticism, by **Louise Bogan** (London, P. Owen, 1958, 409 p., 30/). — Elle fait de la critique littéraire depuis environ 1920 et donne aujourd'hui un choix de ces écrits. On s'en félicite. Elle ne bavarde pas. Elle a la solidité et l'économie, comme aussi le coup d'œil, et sait frapper au bon endroit pour faire sonner le creux et le plein, ou ce qui lui paraît tel. D'où son admiration pour Gide, qu'elle trouve plus complètement sincère que Valéry. Elle n'aime pas la pirouette devant l'épreuve spirituelle, d'où les réserves qu'elle croit devoir faire sur V. Woolf et où l'agacement pourrait avoir sa part. Tout ce qu'elle dit de notre littérature, qu'elle connaît bien, profite à l'esprit. Chose curieuse, s'il s'agit de définir le « modernisme » dans les lettres américaines, elle parle presque uniquement de ce phénomène en Europe, d'où il a passé l'océan. Elle sait caractériser Yeats, Eliot, Pound, Auden, les quatre sommets de sa critique poétique (car pour Emily Dickinson elle ne parle guère que de sa vie). En prose, rien sur les Américains nobélisés, mais d'intéressantes discussions de James et de talents moindres et de valeur. Pourquoi ne pas faire remonter le monologue intérieur au-delà de D. Richardson? On le demande pour montrer qu'on a pris quelque soin de lire ce stimulant critique. Qui plus est, on l'a lue avec un très grand plaisir.

Dictionary of Painting, ed. by **M. L. Wolf** (Ib., Id., 1958, 345 p., 35/). — Du moyen Orient ancien aux Etrusques, aux Carthaginois, à l'Amérique pré-colombienne; du Tibet et d'Israël à la Russie et aux deux Amériques modernes, des cavernes aux raffinements les plus actuels, des techniques picturales de la Chine ancienne au dernier mot de l'art industriel, ce dictionnaire contient les définitions des termes, des techniques, des matériaux, des mouvements, des motifs et sujets relevant de la peinture, un peu de l'architecture, de la sculpture et de la gravure. Il rendra d'immenses services en concentrant des recherches qui dévoreraient autrement beaucoup de temps. Dans chaque article sont imprimés en italique les termes définis à leur place : on est d'autant plus déçu de ne pas trouver à la leur Dome, Artifact, Absolute art, et sans doute d'autres italicisés dans plusieurs articles. Quelques fautes d'impression. Dans les styles et mouvements, pourquoi pas Bogomil, Expressionism, die Brücke, et peut-être Actionism, alors que Biedernmeier accompagne le cubisme, l'impressionnisme et le post-idem? Il y a une apparence de rapprochement indu entre la bohême et l'art d'avant-garde. On compte ces petites bêtes parce que l'éditeur, qu'ont assisté une foule de collabora-

teurs, sait qu'un travail comme le leur n'est jamais complet et demande qu'on en signale les lacunes. L'utilité et la valeur de leur labeur en est à peine diminuée. Y épingler ses observations est pour chacun une manière de reconnaissance.

A Dictionary of Difficult Words, by **R. H. Hill** (Ib., Jarrolds, 1958, 351 p.; 12/6). — La notion de mot difficile est sans doute relative à la culture de l'individu. On peut s'entendre sur une définition moyenne et convenir qu'en mainte rencontre un rappel de termes au sens un peu estompé dans la mémoire justifiera l'emploi de ce dictionnaire où sont contenues plus de 15.000 explications. Elles ne peuvent être que brèves et parfois fort sommaires. Elles suffisent en général à l'usage courant; en tout cas à la première urgence. Les travailleurs garderont ce petit livre sous la main. Ils n'y trouveront pas tout, c'est inévitable. Pourquoi pas, dans cette édition, Esemplastic, Heuristic, Tripudiation, Monophysite et bien d'autres? Ils seront dans les suivantes.

A Guide to the Tate Gallery (Ib., Tate Gallery, 1958, 36 p.). — Des conservateurs de ce célèbre musée ont rédigé pour le visiteur un guide simple et efficace. Une page d'histoire, un plan. Le reste analyse les collections par écoles, époques et artistes. Sur ces derniers, d'utiles résumés biographiques. Beaucoup d'œuvres sommairement décrites. Aussi bien que pour guider la visite, il y a donc là de quoi raviver le souvenir et non par des titres seulement.

The Romantic Assertion, by **R. A. Foakes** (Ib., Methuen, 1958, 186 p., 16/). — Ce livre stimulant part de l'idée que la poésie cherche entre autres l'intégration d'un ordre universel, et que la moderne reflète une désintégration dans des images de portée locale. La romantique, au contraire, et sa suite au XIXe siècle, repose sur la vision de cet ordre universel, incorporée dans deux thèmes — le voyage à travers la vie, et l'amour — et traduite en images et mots-clefs qu'on taxe trop vite de rhétorique à cause de leur généralité. Sans doute ils déchoiront vers la fin dans la rhétorique, mais ils expriment l'effort de l'individu pour se dépasser à l'intérieur d'une expérience commune. La thèse intéresse, aussi la méthode sytlistique, et leur points d'application. Foakes préfère explorer à épuiser. Il se borne à peu de textes, mais bien digérés : le Prelude, The Eve of St Agnes, Adonais, In Memoriam, Men and Women, enfin la poésie, d'Arnold et de J. Thomson. Il ne convaincra pas toujours, car il voudrait peut-être trop prouver ici et là. Mais il n'est pas sans profit d'avoir tenté de rafraîchir la poésie romantique anglaise en la soustrayant à des préventions, à des attitudes fréquentes aujourd'hui et qui s'appliquent mieux à la poésie moderne.

The Guide, by **R. K. Narayan** (Ib., Id., 1958, 221 p., 15/). — Le thème du guide spirituel suivi par des gens simples et crédules est éternel. Parfois il s'agit d'un exploiteur, comme le Barnabé du trop oublié Ferdinand Fabre ou le Gantry de S. Lewis. Parfois, comme le Raju du présent roman, c'est la voix du peuple qui le hisse dans son personnage, et c'est un peu lui qui la suit. D'où une comédie de bon goût, et de goût nouveau parce qu'elle se passe en Inde et que l'auteur, bien qu'écrivant en anglais, la fait voir comme nous, de l'extérieur, ne la verrions pas.

Hypnotism and the Power Within, by **Dr. S. J. van Pelt** (192 p.). **The Romantic Poets,** by **G. Hough** (196 p.). Chac. : Ib., Arrow Books, 1958, 2/6. — Ces deux livres font partie d'une série bon marché et de caractère sérieux, dont on aura sans doute l'occasion de reparler ici. Le premier, qu'on ne peut juger du point de vue médical, est l'œuvre d'un spécialiste connu. Il traite de l'histoire de l'hypnotisme, de ses degrés, manifestations et méthodes, des cures obtenues par lui dans la lutte contre de nombreuses maladies, de son bon usage et de ses abus. Le point de vue est résolument chrétien (bien que la Science chrétienne réprouve l'hypnotisme) et anti-freudien. Le deuxième, écrit par un critique dont le Mercure a parlé, est une excellente introduction aux romantiques anglais, pris d'un point de vue moderne. Mais l'accent est mis sur les œuvres plutôt que sur ce qu'on en a dit autrefois et

aujourd'hui. Le sujet est traité depuis Gray compris.

History of the English Language, by **G. L. Brook** (Ib., A. Deutsch, 1958, 224 p., 15/). — Voici une bonne introduction à l'étude de l'anglais, du point de vue historique, à l'usage des étudiants et du public qui désire trouver dans le passé l'explication de certaines particularités de l'anglais moderne. On n'a guère insisté sur le vocabulaire, dont traitaient déjà plusieurs manuels classiques. L'ancien anglais et la phonétique sont plus développés. L'ordre où l'on lira les chapitres n'est pas indifférent. Il importe de lire le chapitre III (les sons) avant le chapitre IV (la phonologie), et ces deux-là avant le chapitre V (l'orthographe). La morphologie, la syntaxe, la sémantique et l'état actuel de la langue sont abordés ensuite. Dix pages de bibliographie. Un index.

The American Novel and its Tradition, by **R. Chase** (Ib., Bell, 1958, 280 p., 16/). — Fera l'objet d'une prochaine chronique.

Collected Plays, by **A. Miller** (Ib., Cresset Press, 1958, 439 p., 25/). — Le théâtre complet d'Arthur Miller intéresse particulièrement les Français, qui ont déjà vu les Sorcières de Salem (titre original : Le creuset) et s'apprêtent à voir Vue du pont, dernière des pièces publiées dans ce volume. Ecrivain généreux dans tous les sens du terme, Miller donne d'abord l'impression d'un perpétuel effort de renouvellement au cours des cinq œuvres qu'il nous offre à lire. Les sujets, les époques, les thèmes en sont fort variés. Plusieurs portent à la scène le conflit des générations, l'analyse de l'échec, dans un esprit de compréhension et de sympathie. Dans d'autres il montre en action des passions fortes chez des êtres simples et de condition moyenne ou humble. Dans toutes s'exprime une critique très humaine de la civilisation et de l'âme américaines. Partout aussi l'intérêt est soutenu, dans l'action par un mystère progressivement éclairci, dans les personnages par la découverte graduelle de leur vérité profonde. L'auteur explique dans une longue introduction ses buts, ses moyens, et la genèse de chaque pièce. Il se pourrait qu'on revienne ici sur ce livre important.

An End and a Beginning, by **J. Hanley** (Ib., Macdonald, 1958, 315 p., 16/). — Le nom de James Hanley a déjà paru dans ces pages. Dans son dernier roman, l'on voit Peter Fury à sa sortie de la prison où un crime non sans noblesse l'avait fait enfermer adolescent. Il fuit ses semblables, même les mieux intentionnés (comme le secrétaire de la conférence de Saint-Vincent-de-Paul), car c'est lui qui devra, dans le recueillement, se reprendre et trouver une raison de vivre. Il y est aidé par sa belle-sœur Sheila qui fuit son mari. Le thème central du livre est l'évasion hors des chaînes du passé. Cela ne se fait pas sans que quelqu'un en paie le prix. Cette histoire de renouvellement est d'une qualité exceptionnelle. Il y règne une ironie non misanthropique, mais assez farouche, et une décision de dissiper l'illusion. Œuvre probe, virile et grave qui n'est pas sans rappeler la manière de Thomas Hardy. — J. V.

ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

MISSIONS FRANÇAISES A MARI ET A RAS-SHAMRA. — A peu près aux deux tiers de la distance qui sépare dans la direction Sud-Est-Nord-Ouest, Suse en Elem, de Ras-Shamra l'ancienne Ougarit au Nord de la Phénicie, se trouve le site de Mari, aujourd'hui Tell-Hariri près de l'Euphrate, au Nord-Ouest d'Abou-Kémal. Le site, sur la rive droite de l'Euphrate et autrefois arrosé par le fleuve, en est aujourd'hui distant de deux kilomètres et demi par suite du déplacement de son cours. On ne localisait pas Mari jusqu'en 1933 où des

travaux firent découvrir, sur l'emplacement de l'ancienne ville, long d'environ un kilomètre sur six cents mètres de large, le buste d'une statue dont l'inscription permit l'identification du site. Depuis cette époque, M. A. Parrot, Conservateur en chef des Antiquités Orientales du Louvre, y a poursuivi des campagnes annuelles, interrompues par la guerre et maintenant par les événements d'Orient. Mari, qui joua un rôle prépondérant, atteignit son apogée aux premiers siècles du II° millénaire avant notre ère; elle perdit alors son indépendance et fut annexée à l'empire babylonien en l'an 34 du règne de Hammourabi (1792-1750). Les fouilles ont fait connaître par les monuments découverts, la vie artistique de cette région depuis la période sumérienne, et par ses documents, l'histoire à peine soupçonnée jusque-là, de toute cette partie des frontières de la Mésopotamie. C'est par milliers que des tablettes cunéiformes constituant les archives des derniers règnes y ont été recueillies; elles sont actuellement en cours de déchiffrement, la France ayant toujours fait marcher de pair dans ses travaux archéologiques, la recherche sur les chantiers et l'interprétation des découvertes. Les fouilles de Suse ont vu consigner leurs résultats dans une publication comptant jusqu'à aujourd'hui, en plus des études de détail, trente-six volumes de grand format. La publication des découvertes de Mari est répartie en monographies archéologiques, en recueil des textes cunéiformes et en leurs traductions qui comprennent les rubriques les plus diverses : lettres, ordres émanant du palais, textes religieux, économiques et juridiques.

On a pu distinguer dans la mise au jour des strates de terrain, une période proto-historique d'environ 3200, à enceinte en briques crues sur fondation de pierre, à puisards en céramique et silos en pisé. Le plus ancien temple ,dédié à la déesse Ishtar, suit le plan de l'époque, salle à banquettes pour les ex-voto; il fut détruit par emmadon de la dynastie de Lagash (Teilo). Reconstruit à trois reprises, il a livré de belles statuettes dont celle d'un roi Lamgi-Mari, vêtu de l'étoffe laineuse formant jupon, à chevelure et barbe abondante; un peu plus récents, un buste de belle facture du nom d'Idi-Naroum et la statue d'un fonctionnaire. Ebih-il, barbu, la tête rasée, vêtu depuis la ceinture de l'étoffe à longues boucles, conservée au Louvre. Les yeux incrustés de coquille marine et de lapis-lazuli en font une des statues les plus complètes que nous ayons; le personnage est assis sur un escabeau en joncs tressés comme on en fait encore aujourd'hui dans la région. Des statuettes de femmes, ou des têtes, les représentent coiffées d'un bonnet assez analogue au polos grec, vraisemblablement l'image de la divinité, peut-être Ishtar. Le travail de la nacre et de la coquille, en faveur à cette époque en Sumer, y est

représenté par des guerriers à sihouettes découpées qui devaient former un ensemble du genre de « l'Etendard » d'Our.

Mari, partageant la fortune des villes de Sumer, passa au milieu du III[e] millénaire sous la domination de Sargon d'Akkad. Au début du II[e] millénaire, la région de Mari voit ses rois locaux remplacés par la mainmise étrangère. Shamohi-Addou, roi d'Assyrie, étend ces domaines jusqu'à Mari, que son fils Tesmah-Addou est désigné pour administrer. Après la mort de ce roi, Mari recouvre son indépendance avec Zimri-Lim, d'abord allié de Hammourabi de Babylone qui, en 34 de son règne, annexe Mari après une campagne durant laquelle la ville est mise à sac.

De la dernière période d'indépendance date le palais royal aux salles multiples donnant sur de vastes cours, un des palais les mieux conservés où des peintures ont été retrouvées, les unes décoratives, une autre reproduisant un sacrifice; un autre panneau (2 m. 50 × 1 m. 75), malheureusement abîmé par l'incendie montre le roi devant la déesse de la ville. Les communs du palais ont été conservés; on y a retrouvé, entre autres, toute une série de moules à faire cailler le lait. Enfin M. Parrot a dégagé les restes de la tour à étages, la ziggourat, moins imposante peut-être que certaines de plus grandes capitales, mais dont on a pu étudier d'intéressantes particularités de construction, notamment le chaînage destiné à « armer » l'argile crue, fait de bois dont on voirt encore les poutres, en assurant la soldité. De la période terminale de la ville proviennent des statues inspirées par le style contemporain de la Mésopotamie, par exemple celle d'un fonctionnaire et une statue repsréentant une déesse tenant contre sa poitrine le vase destiné au jaillissement symbolique de l'eau de fertilité, jaillissement rendu certain au cours des cérémonies par un conduit traversant la statue et aboutissant au fond du vase.

L'intérêt de la fouille serait grand, même s'il se limitait à ce qui précède. La valeur des archives dont M. G. Dossin dirige la traduction lui ajoute une vie intense. Nous pénétrons dans l'existence de chaque jour d'une cour importante et du pays administré. Nous possédons les lettres de Shamshi-Addou à son fils Iasmah-Addou à qui est confié le gouvernement de Mari; son autre fils Isme-Dagan est pourvu d'un gouvernorat sur le Moyen-Tigre. Aussi bien que dans les tablettes de Hammourabi lui-même qui ont été conservées, le souci primordial est l'entretien des canaux, sans lesquels la terre serait ce que nous la voyons aujourd'hui : un désert. Tantôt il s'agit de la percée d'un nouveau canal, le plus souvent du curage des anciens, de la rupture de barrages ou de digues qu'il faut réparer en hâte; la place que tiennent ces travaux dans les lettres, indique assez celle qu'elle occupe dans la pensée des gouvernants. Le chapitre des courriers n'est pas

moins fourni; quelle fausse idée on aurait de ces territoires si l'on se les figurait repliés sur eux-mêmes et communiquant rarement. C'est un va-et-vient incessant de messagers, d'ouvriers qu'on échange d'une ville à l'autre, de demandes de fournitures de bois, de briques; puis les voyageurs en qui l'on craint toujours des espions; des ordres mal compris ou soi-disant tels, qui font retenir dans un lieu des courriers pressés. Enfin les instructions relatives aux levées de troupes et aux licenciements; les plus minces choses font partie des lettres royales, telles que demande de musiciens, de cuisiniers, de farine, de grain, de bière, Nous pénétrons dans les affaires de famille : Shamshi-Addou fut un grand roi, le fils qui lui succéda sur le trône d'Assyrie, Isme-Dagan était de même étoffe; par contre Iasmah-Addou paraît un pauvre sire, paresseux, mou, indécis, vaniteux. Son frère s'emploie à le conseiller et le garder de l'erreur, souvent en vain, et le roi son père ne lui ménage pas les critiques : « Tu dépenses trop, dit-il, tu restes un petit, sans barbe au menton; à ton âge tu n'as pas encore fondé de maison; tandis qu'ici ton frère combat, toi là-bas tu restes couché au milieu des femmes; va à l'armée, sois un homme et, comme ton frère, acquiert un grand nom. » Pour finir, un trait de mœurs : le roi a indiqué son intention de monter à cheval (alors peu commun et considéré comme un animal sans noblesse). Un conseiller lui écrit : « honore ta tête royale, monte en char ou sur une mule, pas à cheval ».

Nous serons brefs sur le troisième centre de recherches : Ras Shamra, l'ancienne Ougarit dont nous avons déjà parlé ici, en janvier 1955. Les résultats font l'objet d'une exposition étendue tant des textes que des monuments, dans des séries distinctes. Les fouilles ont mis au jour des monuments de premier ordre, stèles, glyptique, ivoire, objets d'or et les restes de grands édifices. La découverte de tablettes à écriture dérivée des cunéiformes, mais syllabique, dont le déchiffrement a fait connaître des récits ou poèmes ayant trait à la religion naturiste que l'on retrouve partout aux origines en Moyen-Orient et qui a plus ou moins persisté au cours de son histoire, est de la plus haute importance; mais aujourd'hui nous rappellerons le rôle du royaume d'Ougarit au milieu de la compétition d'influences qui l'environnait : Hittite, Hurrite, Mésopotamienne et Egyptienne. M. Cl. Schaeffer, directeur des fouilles, a réuni en un volume (Ugaritica III, Geuthner 1956) de multiples preuves de ces influences; du côté Hittite et de ses alliés, par exemple, des empreintes de sceaux à légende bilingue, hiéroglyphes hittites et cunéiformes. S'appuyant tour à tour sur chacun de ses voisins, Ougarit ne fut jamais occupée par les Hittites. La ville était bien fortifiée, l'armée bonne et une flotte de premier ordre permettait en cas d'urgence de mettre à l'abri

dans les îles ou en Egypte l'essence même de l'Etat. C'est ainsi qu'outre ces documents scellés, traités politiques ou commerciaux, on a trouvé parmi les ruines du palais incendié d'Ougarit un sceau original en pierre, du roi hittite Moursil II (2e moitié du XIVe siècle). Ce sceau, intact, fut sans doute confié à un plénipotentiaire qui périt dans cette circonstance. Un témoignage entre autres des rapports avec l'Egypte : un fragment de vase historié ayant trait au mariage d'une princesse égyptienne (fait exceptionnel), avec le roi Niqmed d'Ougarit, au temps d'Aménophis IV. Un fragment du grand scarabée rapportant le mariage d'Aménophis III avec la reine syrienne Tii, qui fut envoyé en faire-part au cours étrangères, parvint aussi à celle d'Ougarit. Ces deux exemples indiquent quelle considération avait l'Egypte pour ce royaume.

A ces trois grandes missions archéologiques actuelles de la France dans l'étendue du Moyen-Orient, il est juste d'ajouter celle, de résultats aussi remarquables, de M. M. Dunand sur le site de Byblos au nord de Beyrouth, pendant la durée du mandat français, et continuée par le Liban avec le même directeur des fouilles.

G. Contenau.

INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES

MOTS LITTERAIRES. — Des deux cycles du Congrès de l'Association internationale des études françaises qui se tient chaque année en juillet au Collège de France, l'un traitait de La poésie d'inspiration païenne au XIXe siècle. C'est dans celui-là que M. le chanoine Géraud Venzac, professeur à l'Institut catholique de Paris, a pris pour thème de sa communication la discussion d'un mot célèbre sur André Chénier : « André Chénier était athée avec délices », afin de déterminer son véritable auteur, les raisons qu'il avait pour s'exprimer ainsi, et les réserves qu'on serait en droit de lui opposer.

D'autres mots ou formules analogues pourraient faire l'objet de pareilles recherches et l'auteur en a cité plusieurs : « Le solitaire dans sa tour », pour Alfred de Vigny; « L'écho sonore de son siècle et de son temps », pour Victor Hugo et aussi : « Bête, oui mais comme l'Himalaya »; « Un ignorant qui ne sait que son âme », pour Lamartine. Ajoutons-y « Le connétable des Lettres », pour Barbey d'Aurevilly, ce qui ne clôt pas la liste.

Souvent spirituels, mais approximatifs, ces mots datent d'un temps où l'esprit était plus relevé qu'il y a cinquante ans, quand on s'exerçait aux « à peu près » sur Félia Litvinne, « La tour de mamelles »,

sur Réjane, « Enghien chez soi », sur Le Bargy, « Guimauve le conquérant », et sur de Max, personnages n'appartenant pas d'ailleurs au monde littéraire, mais à un monde au service de celui-là.

Le mot concernant André Chénier est souvent attribué à Rivarol, sans raisons décisives, « parce que si ce n'est pas de Rivarol, c'est tout à fait du Rivarol. » Il a été mis en circulation par Sainte-Beuve, dans un long article de la *Revue des Deux Mondes* de juin 1849 consacré au poète Chênedollé (l'aspirant bigame qui s'était épris de Lucile de Chateaubriand et que celle-ci refusa sur l'intervention de ses sœurs informées). Le dit article se retrouve au tome II de *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, de Sainte-Beuve.

M. le chanoine Venzac rappelle qu'à la suite de la dislocation de l'armée des Princes, Chênedollé s'était fixé à Hambourg, attiré par la réputation de Rivarol résidant près de là, à Hamm, et qu'il y passa deux années, de 1795 à 1797. Après sa mort, sa famille communiqua à Sainte-Beuve ses papiers intimes pour écrire un essai sur le poète, et c'est de l'auteur des *Lundis* qu'on s'autorise pour attribuer à Rivarol le mot sur André Chénier. Or Sainte-Beuve a simplement écrit : « ...ce dut être aussi de bonne source et sans doute auprès des Brazais et des de Pange, que Chênedollé apprit sur André Chénier et sur ses sentiments philosophiques des détails intimes qu'il a résumés dans une note très brève, et que je livre comme je la trouve, sans rien qui l'explique : « André Chénier était athée avec délices. »

La note en question exprime-t-elle la pensée de Chênedollé, ou du marquis de Brazais, ou de François de Pange, ou de Rivarol? Le doute est permis, car la preuve n'est point faite que Chênedollé ait entendu parler du poète de la *Jeune Captive* en Allemagne et par Rivarol, tandis qu'il est certain qu'on s'en est entretenu devant lui, plus tard, dans le groupe littéraire de Chateaubriand, la « petite société » de Pauline de Beaumont qui avait bien connu Chénier dont elle vantait les mérites à Fontanes et à Joubert. Comparant les deux frères André et Marie-Joseph, Joubert, un jour, laissa tomber ce jugement décisif : « Marie-Joseph Chénier n'a point le souffle divin, mais c'est son frère qui l'avait bien éminemment; c'est celui-là qui était poète. »

L'opinion exprimée par M. le chanoine Venzac, est que le mot attribué à Rivarol définit d'excellente façon l'idée que le XVIIIe siècle pouvait se faire d'André Chénier, dont l'œuvre, il faut le souligner, n'a été connue qu'au XIXe grâce à Latouche, puis à Abel Lefranc et à M. Dimoff. La formule « athée avec délices » ne traduit, selon lui, ni le ton ni la pensée d'André Chénier dont l'athéisme lui paraît être de principe et de doctrine. Il estime même que ses écrits, main-

tenant bien connus et bien étudiés, décèleraient plutôt le doute de son athéisme.

Quant à l'auteur du mot dont il goûte le piquant, dans sa concision élégante, il pencherait plutôt en faveur de Joubert, « amateur comme Rivarol de l'ingéniosité du tour, mais moins satirique et plus analytique ».

Pendant qu'il y était pourquoi l'érudit glossateur ne nous a-t-il pas rappelé un autre mot ingénieux, celui de Mme de Chastenay sur Joubert, dont elle prétendait : « qu'il avait l'air d'une âme qui avait rencontré par hasard un corps et qui s'en tirait comme elle pouvait »? Définition que Chateaubriand trouvait à la fois charmante et vraie, et que Joubert lui-même a recueillie dans les *Pensées, essais et maximes* publiés après sa mort chez Gosselin en 1843, en ajoutant : « Je ne puis disconvenir que ce mot ne soit juste. »

●

Un autre « mot », celui de « Connétable des Lettres », appliqué à Barbey d'Aurevilly, a fait également l'objet d'une mise au point à l'occasion du 150° anniversaire de sa naissance, dont la célébration prévue pour juin dernier a été reportée par ordre gouvernemental au printemps prochain, lors des derniers soubresauts de la IV° République agonisante.

Dans la *Presse de la Manche*, imprimée à Cherbourg, M. Hermann Quéru, président du *Pèlerinage aurevillyen* (qui pratiquement a pris la relève de la Société Barbey d'Aurevilly) s'est élevé contre l'habitude de donner au célèbre écrivain bas-normand cette désignation impropre et gênante. Elle repose, dit-il, sur une erreur de transcription génératrice d'un contre-sens et, par ce qu'elle a d'excessif, son emploi est plutôt nuisible à la mémoire de Barbey. C'est aussi mon avis.

Le mot, adopté trop facilement, serait de Léon Bloy qui, en 1883, dans les *Propos d'un entrepreneur de démolitions* écrivait : « Il est sans doute peu de livres aussi fortement saturés de mélancolie que cette fantaisie automnale des *Memoranda*. Mais c'est la mélancolie d'un Connétable **de** Lettres qui, parfois, n'en peut plus de subsister au milieu d'une littérature squalide et industrielle... » Il ne s'agit donc pas, souligne M. Quéru, d'un Connétable **des** Lettres françaises. mais d'un Connétable **de** Lettres, image de circonstance pour caractériser un gentilhomme de plume affligé par le bas niveau de la production littéraire de son temps. C'est une **comparaison**, ce n'est pas une **qualification**.

Léon Bloy a toujours eu l'hyperbole facile, et même chronique,

pour ne pas dire systématique. Témoin, entre autres, ce passage consacré à Barbey, « l'Enfant terrible », dans *Un brelan d'excommuniés*, ouvrage devenu rarissime paraît-il, et dont j'ai sous les yeux un exemplaire trouvé en Roumanie en 1917. Il s'agit de l'éloge des *Diaboliques*. « Ah! » s'écrie Bloy, « le cagotisme grossier conçu par Molière paraît peu de chose à côté! C'était la répercussion dans une cervelle de matassin, du borborygme religieux d'un siècle ignoble, et toutes les formules jansénistes ou gallicanes qui précédèrent ou suivirent le chef-d'œuvre prétendu de cet inane farceur, n'ont jamais donné rien de plus, en somme, que la rudimentaire assertion d'une grimace aussi centenaire que le sentiment religieux dans l'humanité ».

Voilà ce que valait Bloy l'auteur de *Tartuffe*, auprès de celui des *Diaboliques*. L'on serait donc fondé à penser que la formule « Connétable de Lettres » qu'il a employée est bien de lui.

Cependant, dix ans plus tard, en 1893, dans *Sueur de sang*, il écrivait : « La vie intellectuelle s'éteignait aux approches noires de la Commune, et Barbey d'Aurevilly *que vingt ans plus tard un saltimbanque désopilateur s'obstinerait à placarder ridiculement du titre de Connétable*, s'acheminait avec lenteur et mélancolie à travers Paris en désarroi... »

De quel saltimbanque s'agissait-il? Etait-ce de lui-même, se déjugeant sans vergogne? M. Quéru y a songé un instant. Puis, faisant une discrète allusion aux dissentiments qui s'élevèrent après la mort de Barbey entre ses familiers, il a pensé plutôt à Joséphin Péladan, le « sâr Péladan », écrivain méridional qui avait aussi l'hyperbole coutumière, celui que dans ses *Poèmes aristophanesques*, au début d'une de ses *Ballades pour exaspérer le mufle*, Laurent Tailhade (« Ma tante Laure » pour ses familiers — encore un « mot » littéraire) présentait ainsi :

> Odeur de pieds, senteur de bouches,
> Et ridicule énormément,
> C'est Péladan-Tueur-de-Mouches.

Quel qu'en soit l'auteur, le « mot littéraire » est ridicule, en effet. Mais, hélas! Barbey s'en trouve affublé probablement à jamais, malgré les pertinentes protestations de M. Quéru, qui redoute à bon droit de le voir consacrer au printemps prochain dans maints discours officiels.

Robert Laulan.

SOCIÉTÉS SAVANTES DE PROVINCE

VIEUX METIERS D'UNE VILLE BRETONNE. — Avec une patience et une ardeur que rien n'arrête, M. Jean Choleau, dont le Mercure de France a déjà eu l'occasion de souligner les méritoires travaux, poursuit l'étude des métiers, « confrairies » et corporations d'une petite ville bretonne avant la Révolution, celle de Vitré. M. Jean Choleau est un spécialiste du folklore de la Haute-Bretagne. Ses ouvrages sur le costume et le chant populaire font autorité.

On lira avec autant de profit les fascicules qu'il vient de consacrer aux anciennes communautés de métiers. Est-il possible qu'une petite ville dont la population n'atteignait pas cinq mille âmes en 1789 ait pu posséder une telle activité artisanale? M. Choleau a successivement passé en revue les métiers se rapportant à l'habitation, à l'alimentation, à l'hygiène; ce sont ceux de l'habillement qu'il nous présente aujourd'hui.

Une simple énumération, tout d'abord. On trouvait dans la ville chère à Mme de Sévigné des tricoteuses, des teinturiers, des tisserands, des tissiers, flanelliers et sergetiers, des marchands-drapiers, des merciers, des passementiers, des tailleurs, des tanneurs, des blanconniers, baudroyers et corroyeurs, des gantiers et des ceinturiers, des cordonniers : ceux-ci étaient au nombre de vingt-deux au moins pendant la Révolution. On sait que les armées de la République faisaient ample consommation de souliers!

Mais le métier le plus important, celui qui groupait un grand nombre d'ouvriers, c'était le tissage. Les toiles de Bretagne ont conservé longtemps une flatteuse réputation. Dès le XIIIe siècle, Vitré fut un centre actif de fabrication, grâce à la culture du chanvre et du lin pratiquée dans les campagnes environnantes. Les marchands entassaient dans de vastes entrepôts les toiles qui étaient exportées par Saint-Malo vers les Flandres, par Nantes vers l'Espagne. Ces produits servaient surtout à faire des toiles de navires dont la qualité était reconnue des armateurs.

Cette industrie, de caractère purement artisanal, occupait plusieurs centaines de tisserands tant à Vitré que dans les paroisses voisines. Elle atteignit son plus grand développement de 1570 à 1586. M. Choleau fournit quelques chiffres qui nous laissent rêveurs. En 1586, les marchands de Vitré exportèrent 1.445.400 aunes de toiles pour une somme correspondant à 6.510.768 francs-or (près de deux milliards de nos francs-papier...).

Puis, brutalement, ce fut la débâcle. Les guerres de Religion d'une part, la fiscalité de l'autre, provoquèrent en peu d'années la ruine

de cette industrie. Les taxes établies sur la vente des toiles furent si lourdes que de nombreux fabricants ne purent supporter ce fardeau. Beaucoup préférèrent s'expatrier. La production tomba à 11.000 aunes en 1591.

Vainement tenta-t-on de ranimer le tissage au XVII[e] siècle. Les règlements édictés par Colbert sous Louis XIV ne furent pas appliqués. La révocation de l'Edit de Nantes provoqua encore le départ de nombreux tisserands. La concurrence d'autres provinces (de l'Anjou, en particulier), celle des pays étrangers, portèrent le dernier coup à la fabrication vitréenne. Toutes les mesures prises par le gouvernement restèrent inopérantes. Les paysans, qui ne trouvaient plus à vendre leurs récoltes de chanvre, abandonnèrent peu à peu cette culture. A la veille de la Révolution, la Bretagne ne produisait presque plus de chanvre ni de lin. Et ainsi disparut peu à peu cette industrie, une des plus anciennes et des plus florissantes de la petite ville bretonne.

A TRAVERS L'HISTOIRE DE LYON. — Lyon a deux mille ans. Cet anniversaire a donné lieu à de nombreuses publications. Et il était naturel que les Cahiers d'histoire publiés par les universités de Clermont, de Lyon et de Grenoble, aient consacré un fascicule à ce bi-millénaire. Des sept études, toutes intéressantes, qui le composent, nous avons retenu celle de Mme Marie-Louise Rostagnat-Latreille, intitulée « Le primat des Gaules et la politique religieuse du grand Roi. »

Durant toute la première partie du règne de Louis XIV, l'archevêque de Lyon fut Camille de Neufville de Villeroy, frère du maréchal qui fut, on le sait, un des conseillers les plus écoutés du roi. Mais, tandis que le duc de Villeroy ne quittait pas la Cour, son frère, qui avait été voué dès sa jeunesse aux ordres sacrés, accomplissait à Lyon une carrière tout à la fois ecclésiastique et administrative, comme archevêque primat des Gaules et lieutenant-général du gouvernement du lyonnais, le gouverneur étant le duc lui-même, qui ne mit jamais les pieds à Lyon.

L'archevêque de Lyon ne cessa d'être un homme actif, consciencieux, plein de bon sens et de zèle au service du roi et de l'Eglise. L'on n'a pas assez insisté sur la valeur des prélats qui exercèrent leur charge durant le règne de Louis XIV. La plupart d'entre eux s'attachèrent avec persévérance à réformer leurs diocèses, à y introduire les règles posées par le Concile de Trente, à séculariser les abbayes trop relâchées ou déréglées.

Telle fut la tâche qu'accomplit Camille de Neufville durant qua-

rante années d'épiscopat. Il visita entièrement son diocèse. Il rétablit la discipline ecclésiastique par les voies les plus rigoureuses. Il créa cinq séminaires dont une maison de Saint-Sulpice. Ils s'employa enfin à la réforme des réguliers.

Pour cette dernière entreprise, il lui fallut le concours du Saint Siège. Cette aide-ci ne lui fit pas défaut. La secrétairerie d'Etat ne cessa de soutenir Mgr de Neufville dans ses efforts. Mais ces excellents rapports entre Rome et l'archevêque expliquent sans doute l'attitude assez réservée qu'il observa au moment de la grande lutte entre le Pape et le roi de France. Il semble en effet que, durant toute l'affaire de la régale, Camille de Neufville n'ait jamais pris publiquement position. Au moment même où la crise atteignait sa plus vive acuité, il restait dans les meilleurs termes avec l'internonce Lauri, sans toutefois prendre parti. Car ce prélat était trop bon courtisan pour tenir un langage susceptible de déplaire au roi.

Louis XIV n'avait d'ailleurs pas à se plaindre du primat des Gaules. A l'égard du jansénisme, l'archevêque, qui n'aimait pas les discussions théologiques, avait adopté une attitude parfaitement nette. Grâce à lui, la querelle janséniste fut tôt étouffée dans le diocèse. Il mena contre les réformés une lutte systématique, mans sans violence. Il obtint la conversion des principaux notables de la ville. Le Roi apprit avec plaisir le résultat de ses efforts.

Primat des Gaules, Camille de Neufville ne manqua jamais de rappeler la prééminence de son titre et les droits qu'il lui conférait sur les autres prélats, même sur l'archevêque de Paris. En plusieurs circonstances, il parvint à faire reconnaître ses droits.

Enfin, il a joué indirectement un rôle considérable dans l'histoire religieuse du règne : c'est lui qui a, en effet, donné à Louis XIV le plus influent de ses confesseurs, le Père La Chaize, ce jésuite qui dirigea le royal pénitent pendant trente cinq ans, de 1674 à 1709. Quand on sait que le roi tint conseil de conscience chaque semaine avec son confesseur, on mesure la conséquence du choix fait par l'archevêque de Lyon et de l'appui que celui-ci donna au confesseur du roi.

Mme Rostagnat-Latreille, qui fut à bon école historique — puisqu'elle est la fille du professeur Latreille — rappelle en terminant que Saint-Simon lui-même traite avec une nuance de respect ce prélat autoritaire et droit. Sous la plume de M. le duc, un tel jugement est trop rare pour n'être pas mérité.

NOMS DE PERSONNES DE L'ANCIEN FOREZ. — L'onomastique est cette science auxiliaire de l'histoire qui étudie, on le sait, l'ori-

gine des noms de personnes. Elle a ses maîtres et ses manuels. Sur nos noms de baptêmes (ou prénoms) nos noms de famille qui ne sont d'abord que des surnoms, la lumière est, d'une façon générale, faite depuis longtemps. Restent à étudier les noms de personnes dans un cadre topographique déterminé et durant une période précise. C'est ce qu'a entrepris le frère Vallet, membre de la vieille société forézienne, La Diana. Dans un des derniers bulletins, il publie le résultat des prudentes recherches qu'il a menées dans quelques contrées seulement du Forez, et à la fin du XIII[e] siècle, d'après des documents précis.

Il n'est pas possible d'analyser une telle étude. Seules les conclusions peuvent être relevées. Si elles n'apportent pas des observations inattendues, du moins ont-elles le mérite de confirmer ce que l'on avait constaté ailleurs.

L'une des régions choisies par l'auteur est montagneuse, la seconde se trouve dans un pays de collines dont le développement a dû être facilité par des communications aisées vers le Lyonnais, la troisième est dans une plaine riche dont l'essor économique commença très tôt.

Première conclusion : l'évolution des noms de personnes est plus rapide dans les pays de plaines que dans les contrées montagneuses. On pouvait s'y attendre. Mais la différence est très accusée. Alors que le nom de baptême seul se maintient encore dans les montagnes, le nom de famille apparaît davantage dans les plaines. Il reste néanmoins une réalité mouvante et assez mal définie.

Le nom de baptême est naturellement celui qui revêt le plus d'importance. Il est choisi soit parmi les noms mystiques du symbolisme religieux, soit parmi les noms d'origine germanique, soit parmi les noms chrétiens anciens ou nouveaux. Les premiers sont en voie de disparition; les seconds se maintiennent difficilement. Les noms chrétiens nouveaux s'implantent lentement. On donne donc la préférence aux noms chrétiens anciens, ceux de Jean, de Pierre et d'Etienne étant le plus souvent portés. Pour les noms chrétiens nouveaux, on trouve surtout celui de Martin, puis Grégoire et Antoine.

Le deuxième nom ou surnom appartient, comme ailleurs, aux quatre catégories habituelles : le nom de baptême du père devenu nom de famille; un sobriquet tiré du caractère physique ou moral : Le Brun, Moreau (Le Maure ou le noir), Gastevin ou Lelièvre; un nom de métier (Faure, Bayle ou Boucher), le nom de la terre ou de la propriété (Delahaye, des Farges, etc...). Ces derniers sont nombreux dans les régions montagneuses où le moindre accident de terrain a un nom qu'il donne à la ferme qui y est construite et à ses habitants. Cependant, leur importance décroît à mesure qu'on avance dans le

temps. Les noms de métier sont peu considérables, ce qui est normal dans les régions rurales. Les sobriquets et les noms du père se fixent lentement. En résumé, à l'époque considérée, il est évident que le nom véritable reste le prénom reçu au baptême.

Le Frère Vallet observe en terminant que la persistance des mêmes noms dans un même village est une conséquence de la fidélité des habitants à leur sol. Ainsi cette science modeste qu'est l'onomastique peut-elle servir, par certains de ses aspects à l'histoire économique et sociale d'un pays.

Jacques Levron.

GAZETTE

Comment Georges Duhamel ne commente pas « Le Complexe de Théophile ».

— Vous avez vu les grands Vlaminck?

Trois pas en arrière, pour aller voir les Vlaminck.

— Venez, nous nous installerons en bas.

Nous traversons une pièce où une jeune secrétaire est assise à une grande table.

— Attention au seuil!

Puis Georges Duhamel se ravise.

— Nous serons mieux en haut. Attention au seuil!

Portes, escalier, couloirs, enfilade de pièces. Ici, des livres; là, des disques.

— J'ai enregistré une vie de Mozart racontée aux enfants. Je vous ferai entendre ça une fois.

Georges Duhamel commente au passage un dessin pendu au mur, manipule un bibelot. Tout cela entremêlé, au moment où on s'y attend le moins, de questions précises (« Vous êtes marié? »). Si bien qu'une fois j'ai regardé ma montre et répondu midi moins vingt quand j'aurais dû indiquer mon âge.

Puis soudain le ton change.

— Le Complexe de Théophile? C'est un roman très bref, mais qui contient trois grands sujets. D'abord, le complexe du scrupuleux. Mon Théophile. Il rêve d'une vie toute simple, toute unie : le voilà au beau milieu d'une vilaine histoire politique, un assassinat camouflé en accident d'aviation...

Salavin parmi les requins. Embarqué avec tout le monde sur le bateau de l'Histoire, comme dit M. Merleau-Ponty. Venant de Duhamel, il y a quelque chose de très neuf, me semble-t-il, et à résonances nombreuses, dans cette aventure de l'âme pure aux prises avec le monde d'aujourd'hui. Comme la crainte exprimée que l'honnêteté ne suffirait plus... Je pense à la dernière phrase du livre : « L'espérance quand même! » Oui, mais une espérance « désespérée ». Je risque une première question :

— Je suppose qu'il y a autre chose qu'une coïncidence dans les noms de vos personnages : Théophile et sa sœur Béatrice?

Duhamel me regarde un instant :

— « Suzanne et les jeunes hommes », ce n'était pas non plus une coïncidence...

Puis il enchaîne :

— ... Secondement, le sujet de l'homme qui joue aux jeux de hasard. Vous voyez, Himer, mon aviateur. Qui joue pour la seule raison qu'il en a assez de la mécanique, du confort et de la sécurité par la mécanique. Il sort de ce monde sans Dieu et se place sur l'unique terrain où Dieu puisse encore être provoqué, puisse encore, selon lui, se manifester. Le hasard! C'est un thème que je ne crois pas qu'on ait beaucoup traité.

Ici encore, certaines analogies avec certains de nos contemporains me sont venues à l'esprit au moment où je lisais le livre. J'aimerais bien les éclaircir. Mais Duhamel enchaîne :

— ...Cela nous amène au troisième sujet : le sentiment de Dieu. Religion, vous savez ce que cela signifie : ce qui relie, ce qui unit. Mais vous avez déjà remarqué que tout le monde, en toute circonstance, dit *mon* Dieu. Donc chacun a son Dieu, chacun a sa religion. Moïse avait senti le danger, quand il interdisait la représentation de l'Eternel. D'ailleurs les Juifs disent l'Eternel *notre* Dieu, ce qui introduit le politique dans le religieux... Voilà le problème : *re-lier* de religion et le *mon* Dieu des prières. La signification dernière de mon livre, son apport positif, c'est que, grâce à sa sœur, Théophile découvre qu'elle et lui ont le même Dieu.

Tout en écoutant ces explications, l'idée me vient qu'il y aurait une belle étude à faire sur l'origine sémantique des romans de Duhamel. Le roman né de la lecture du dictionnaire, de la méditation sur la signification des mots. J'ai trouvé dans *le Complexe de Théophile*, à propos du mot jeu : « Nous Français... nous devrions avoir deux mots très différents : l'un exprimerait les exercices d'adresse, l'autre notre soumission au hasard. » Et tout à l'heure, en me montrant diverses traductions de la Bible, Duhamel me fera remarquer :

— Dans celle-là on dit : « Il coucha avec elle »; dans celle-ci : « Il la connut. » Avouez qu'il y a une nuance.

Si Duhamel s'est mis à me sortir des Bibles de sa bibliothèque, c'est que je me suis permis une ou deux questions sur le problème de la foi. Il en est aussitôt venu à cet objet concret qui est le livre de la foi, puis à des souvenirs précis de voyages : églises qu'il a visitées, cérémonies auxquelles il a assisté. Il me décrit les salons du

Vatican où des gens de toutes sortes attendent d'être reçus par le Pape; il appelle ces salons des « bassins de décantation ».

Qu'il ait voulu ou non me donner cette leçon, je la retiens. Je suis, moi, au delà de son livre. Je le compare à d'autres livres, prolonge ses lignes de force. J'ai tendance à généraliser ce qu'il contient. Lui se tient au contraire en deçà de son livre, sagement, scrupuleusement (Théophile n'est pas loin). Il ne s'aventure guère hors du seul domaine qui lui appartienne vraiment en propre : celui de la création de l'œuvre. De quel droit l'obligerait-on à en dire plus que ce qu'il a dit dans le système clos de son récit? Je le croirais assez près de penser que l'interview, prétexte à commentaires explicatifs, comme si l'auteur se méfiait à la fois de la clarté de sa propre œuvre et de l'intelligence de ses lecteurs, est une mauvaise habitude de notre XX[e] siècle qui embrouille les rôles. S'il est lecteur de lui-même pour écrire ce qu'il écrit, Duhamel n'est pas lecteur de ce qu'il écrit. Il me fournit seulement quelques références personnelles. Il s'en tient, au maximum, à définir. A propos du ton de son *Complexe de Théophile*, par exemple, que je trouve très réussi, à mi-chemin du monologue intérieur et du discours.

— Oui, j'aime beaucoup le roman à la première personne. D'ailleurs, il y a plusieurs *je*. J'ai utilisé dans mes œuvres celui de l confidence à soi, celui du style épistolaire...

Puis, tout à coup, la conversation étant revenue sur Dieu, il a quelques phrases que je rapporte ici toutes nues, telles que je les ai notées. Elles me paraissent importantes :

— Je demande une place dans le narthex... Je suis peu favorisé sur le plan de la métaphysique, mais porté à vivre moralement selon le christianisme.

(J'y joindrais cette phrase, à la fois ironique et résignée, que j'ai cochée dans *le Complexe* : « J'en étais à méditer sur ce thème (celui de la foi), ce qui est la plus sûre des méthodes pour effaroucher la grâce... »)

Enfin, Georges Duhamel conclut :

— J'ai souvent dit, et je crois que mes amis ont fini par comprendre : « je suis un agnostique chrétien ».

J'ai cité cette définition à un camarade philosophe .« Je ne comprends pas, m'a-t-il dit. Agnostique signifie : qui déclare l'absolu inaccessible; chrétien signifie : à qui l'absolu a été révélé. » Il appliquait la méthode d'analyse sémantique. Duhamel, pour une fois, aurait-il fait mauvais usage du dictionnaire? Il me semblerait plutôt qu'au prix d'une aberration voulue, il a réussi, par le rapprochement arbitraire de deux mots, à qualifier un type d'homme qui, sur le plan de l'existence, a bien dû vivre et a fort bien vécu cette contradic-

tion; cette forme de religion seconde et dérivée qu'il nous révèle, notre siècle en fournit, au mépris des catégories, de nombreux exemples.

Duhamel contraint à l'inexactitude formelle par souci d'exactitude plus profonde! Ce choix, ou le choix inverse, la multiplicité des dilemmes que cela pose, voilà tout le suspense (Duhamel a souri avec indulgence quand j'ai prononcé le mot) sur lequel est construit Le Complexe de Théophile, ou « le scrupule à propos du scrupule », comme j'intitule ce livre en mon for intérieur.

Georges Piroué.

« Le test de l'escalier. »

On se souvient que le Mercure a publié, dans son numéro de février 1958, consacré à la mémoire de Raymond Schwab, plusieurs inédits de cet auteur, dont l'un intitulé « Le test de l'escalier ». Ce texte nous vaut aujourd'hui de Mlle M. Aubry, à Limoges, la lettre suivante :

« Peut-être... serez-vous intéressés par le bref exercice fait en classe de 4ᵉ moderne sur le thème : « Passez de la réalité au rêve en évoquant un sujet choisi par vous. »

Ainsi ont été animés : le château en ruine, l'aiguille du baromètre, le robinet, le soulier, la girouette... Voici pour l'escalier :

« On ne peut rien faire cuire sans qu'il le sache. Il sait d'avance où l'on va; et il apprécie l'âge des locataires, reconnaît le pas du vieillard, le trot de l'écolier. »

A propos de Nerval.

Nous recevons d'un de nos lecteurs, M. G. Dubois (Villemomble, Seine), la lettre suivante :

« ... On a beaucoup écrit sur Nerval depuis le centenaire de sa mort. Pourrait-on faire remarquer qu'il n'a jamais été question (du moins je le crois) d'un ouvrage paru à l'Imprimerie Nationale en 1868 : « Rapport sur le Progrès des Lettres ». Le Rapport de Th. Gautier sur « Les Progrès de la Poésie » (p. 67-141) laisse rêveur. Pas un mot sur Nerval. Baudelaire accolé à Murger. On veut bien croire que Gautier ait bâclé un travail officiel, écrasé qu'il était par sa besogne de journaliste. Cette omission de Nerval, après les louanges à bien des médiocres, me paraît symptomatique.

« Il s'agit des rapports de valeur entre Nerval et ses amis : Gautier, Houssaye, Dumas, Janin, etc. (exceptions de Stadler et G. Bell, ne faisant malheureusement pas autorité en matière littéraire).

« Nerval a été le grand méconnu, le Déshérité. Seul parmi ses contemporains, Baudelaire a pressenti ce que Nerval apportait d'absolument inconnu à la Poésie Française et à un romantisme éloquent et formel, lorsqu'il n'allait pas au prêche et à la facilité.

« Nerval n'a pas eu comme Stendhal (apprécié par un Balzac) la prétention d'en appeler à la postérité.

« Avec le Symbolisme (Verlaine), le surréalisme et les études de nos nervaliens qui ont dépassé l'ouvrage d'A. Marie (de 1914), voilà la Renaissance de Gérard. L'avait-il espéré?

« (...) Je resterai toujours persuadé que Nerval a été cruellement blessé de la toute première place donnée à des Gautier, des Dumas, des Janin — ne parlons pas d'Houssaye, de Monselet — et de voir ainsi méconnue totalement son importance.

« Profondément conscient de sa propre valeur et de ce qu'il apportait de nouveau, Nerval ne pouvait qu'être atrocement frappé de cette commisération vis-à-vis d'un pauvre fol : Nerval charmant écrivain mineur sans conséquence. (...) Je ne peux oublier à cet égard certain comportement de Nerval contre V. Hugo. A l'échelle des valeurs les plus hautes, Nerval ne se jugeait-il pas digne de se mesurer avec ce Mage?

« Alors, si suicide, suicide initiatique ou mystique-pathologique... pourquoi pas par dégoût total de n'avoir pu imposer ses visions — plus encore peut-être que pour appel à la postérité...?

« ... Une anecdote à rappeler : Questionné par le Dr Blanche sur Ballanche : « Vous me prenez trop à votre avantage... » Fol, mais lucide. »

Au Mercure de France.

★ Dans le courant de novembre paraîtra aux Editions du Mercure de France l'édition originale d'un nouveau recueil poétique de Pierre Jean Jouve : *Inventions*. Cette édition originale, dont le tirage sera très limité, comprendra quelques exemplaires sur vergé pur fil des Moulins Richard de Bas, des exemplaires sur Madagascar et des exemplaires sur vélin du Marais, tous numérotés.

En novembre aussi paraîtra un recueil poétique de Willy Paul Romain : *Inventions de la mer*, également en édition originale, exemplaires sur Madagascar, sur vélin du Marais et sur Alfa Mousse.

En novembre enfin sera réédité le roman de Wells : *Les premiers hommes dans la Lune*. Cette anticipation si actuelle ne se trouvait pas en librairie depuis vingt ans.

★ On a lu, au début du présent numéro, un ensemble de textes de

Paul Léautaud ou consacré à Paul Léautaud : des extraits du *Journal littéraire* de Paul Léautaud et le discours prononcé le 16 septembre par Etienne Buthaud, Conseiller à la Cour d'Appel de Poitiers.

Cet ensemble coïncide avec la publication du *Léautaud* de la collection « La Bibliothèque idéale » dirigée par Robert Mallet aux Editions Gallimard.

L'auteur de ce dernier ouvrage est Marie Dormoy, qui a accepté avec beaucoup de bonne grâce de se voir quelque peu malmenée par Paul Léautaud dans les pages que nous venons de lire plus haut, et qui participe elle-même à cet ensemble pour lequel elle a bien voulu nous confier un texte sur le chat Miton.

★ Notre collaborateur M. André Mirambel, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, vient d'être nommé Administrateur de l'Ecole nationale des Langues Orientales vivantes.

★ De Alexandre Arnoux, le « Mercure » a déjà publié : « Carrefour de la Littérature, du Cinéma, de la Radio » (février 1950) ; « Moyen Age » (juin 1950) ; « Le Maître de l'heure » (décembre 1953, janvier 1954) ; « Des slogans » (décembre 1954) ;

de Paul Léautaud (depuis 1947) : « Journal littéraire 1904 » (février 1947) ; « Journal littéraire, fragments, 1936, 1947 » (juillet 1948) ; « Présentation d' « Enfantines » d'A. Roumanet » (février 1949) ; « Journal littéraire 1949, fragments » (février et mars 1952) ; « Journal littéraire 1908 : Voyage à Rouen avec Gourmont et Dumur » (février 1955) ; « Petit cours de langue française » (novembre 1955) ; « Journal littéraire 1956 » (avril 1956) ; « Journal littéraire 1925 » (mai 1957). Le numéro du « Mercure » de mai 1957 est consacré à P. Léautaud;

de Noël Devaulx : « Bucrâne », nouvelle (décembre 1955) ;

de Alain Prévost : « Faut vraiment être riche », nouvelle (février 1958) ; « Les amoureux d'Euville », nouvelle (juillet 1957) ;

de Michel Manoll : « Poèmes » (décembre 1948) ; « En ce lieu solitaire », poème (avril 1952).

Au sommaire de notre dernier numéro : « Des nouveaux rapports entre Peinture et Regardant », par André Masson; « Koubla Khan », poème, par Tristan Klingsor; « Les obèses du royaume », nouvelle, par Michel de M'Uzan; « Soleils de sable », par Marie-Jeanne Durry; « L'argent de la semence », par Kong-Ik-Kim; « Au défaut du silence », par Robert Guiette; « Pour Albert Béguin, en hommage », par Hubert Juin; « A Bruxelles, perdue dans la foule », par Marie Dormoy.

Le Directeur-Gérant : S. DE SACY.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 5513
Dépôt légal : 4e trimestre 1958.

MERCVRE DE FRANC

26, RUE DE CONDÉ — PARIS-VIe

●

NICOLE VEDRÈS

Paris, le...

600 F

35 exemplaires sur pur fil Lafuma à 3.000 F

... [la chronique] sur le Petit Larousse par exemple, ou l'hi toire du libraire qui a vendu pour trois mille francs de Pégu sont des chefs-d'œuvre d'un genre où Nicole Vedrès a mis s griffe; esprit, talent, bonne humeur, facilité apparente mai finement armée d'un habile métier. La chroniqueuse nou communique le plaisir qu'elle prend elle-même à son travai (André ROUSSEAUX, *Le Figaro littéraire.*)

Mme Nicole Vedrès a bien de l'esprit... Les petits tableau de la société contemporaine dont elle nous fait don sont vrai bien enlevés, bien « mouillés » comme disent les aquarel listes... Un vrai succès. (Robert KEMP, *Les Nouvelles littéraires.*

Mme Nicole Vedrès prend ses sujets comme il faut le prendre, au hasard. Parce que c'est lui et parce que c'est elle Entre eux il y avait une harmonie préétablie et la rencontre fait une étincelle. Tout s'affirme et devient gracieux, frais, rie que de passer de sa tête à sa plume. (Robert KEMP, *Le Soir d Bruxelles.*)

... tout se colore, tout s'embellit de la précieuse nuance d la légende et devient matière à plaisir. (André DALMAS, *L Tribune des Nations.*)

Nicole Vedrès... parle à bout de bouche, à bout de sourire d'une voix feutrée qui insinue mille malices, mille finesses ten drement. (Dominique ARBAN, *Arts.*)

Nicole Vedrès, une des plus talentueuses chroniqueuses d notre temps. Cela parce que je viens de lire son livre. ... Se chroniques dépassent l'actualité : elles sont de celles que l'or pourra relire ... Tout cela réuni, c'est un peu la couleur d notre temps. (Le Magot solitaire, *Carrefour.*)

Ces chroniques sont mieux qu'un brillant commentaire de l'actualité : elles mettent choses et gens à leur place, non sans malice parfois. Une charmante spontanéité, la fraîcheur d'une source; et c'est net, c'est solide. (Roger GIRON, *France-Soir.*)

JEUNES ROMANCIERS 1958

CONSTANTIN AMARIU
LE PAUVRE D'ESPRIT

ALBERT AYCARD
RUTH ET SIMPLICE

ROGER BOUSSINOT
LE TREIZIÈME CAPRICE

MICHEL BREITMAN
UNE LETTRE

DRISS CHRAIBI
DE TOUS LES HORIZONS

MICHEL DESBRUÈRES
LES CAMPAGNES DE L'OUEST

RENÉ FALLET
LES VIEUX DE LA VIEILLE

ANNE GREEN
LE VESTIAIRE DES ANGES

MARCEL HAEDRICH
DRAME DANS UN MIROIR

FÉLIX LECLERC
LE FOU DE L'ILE

ÉRIC OLLIVIER
L'OFFICIER DE SOLEIL

JEAN PAULHAC
LES SENTIERS OBLIQUES

GEORGES PIROUÉ
MÛRIR

BERTRAND POIROT-DELPECH
LE GRAND DADAIS

RENÉ REMBAUVILLE
LE PRINTEMPS DES AUTRES

BORIS SCHREIBER
LES HEURES QUI RESTENT

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS-VI[e]

Romans

L'ARCHANGE DE L'AVENTURE
LES COMPAGNONS DE L'APOCALYPSE
CRI DES PROFONDEURS
LA NUIT D'ORAGE
LA PIERRE D'HOREB
LE PRINCE JAFFAR
SOUVENIRS DE LA VIE DU PARADIS
LE VOYAGE DE PATRICE PÉRIOT
LES HOMMES ABANDONNÉS *(nouvelles)*
LE COMPLEXE DE THÉOPHILE

GEORGES DUHAMEL

de l'Académie française

Témoignages

CIVILISATION
CONSULTATION AUX PAYS D'ISLAM
LE JAPON ENTRE LA TRADITION ET L'AVENIR
LIEU D'ASILE
POSITIONS FRANÇAISES
SCÈNES DE LA VIE FUTURE
LA TURQUIE NOUVELLE, PUISSANCE D'OCCIDENT
VIE DES MARTYRS
ISRAEL, CLEF DE L'ORIENT

ERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS-VIe

et aventures de Salavin

NFESSION DE MINUIT
UX HOMMES
URNAL DE SALAVIN
CLUB DES LYONNAIS
L QU'EN LUI-MÊME

GEORGES DUHAMEL

de l'Académie française

ronique des Pasquier

NOTAIRE DU HAVRE
JARDIN DES BÊTES SAUVAGES
JE DE LA TERRE PROMISE
NUIT DE LA SAINT-JEAN
DÉSERT DE BIÈVRES
S MAITRES
ÉCILE PARMI NOUS
COMBAT CONTRE LES OMBRES
JZANNE ET LES JEUNES HOMMES
A PASSION DE JOSEPH PASQUIER

Lumières sur ma vie

INVENTAIRE DE L'ABIME 1884-1901
BIOGRAPHIE DE MES FANTOMES 1901-1906
LE TEMPS DE LA RECHERCHE 1906-1914
LA PESÉE DES AMES 1914-1919
LES ESPOIRS ET LES ÉPREUVES 1919-1928

GEORGES DUHAMEL

de l'Académie française

Essais

LE BESTIAIRE ET L'HERBIER
CHRONIQUE DES SAISONS AMÈRES
DÉFENSE DES LETTRES
FABLES DE MON JARDIN
GÉOGRAPHIE CORDIALE DE L'EUROPE
MANUEL DU PROTESTATAIRE
LES PLAISIRS ET LES JEUX
LA POSSESSION DU MONDE
REFUGES DE LA LECTURE
REMARQUES SUR LES MÉMOIRES IMAGINAIRES
PROBLÈMES DE L'HEURE

MERCVRE
DE
FRANCE

TOME CCCXXXIV

N° 1143 — 1er Novembre 1958

SOMMAIRE

MERCVRIALE

GAZETTE

Manuscrits

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C[ie]. — MESNIL (EURE)